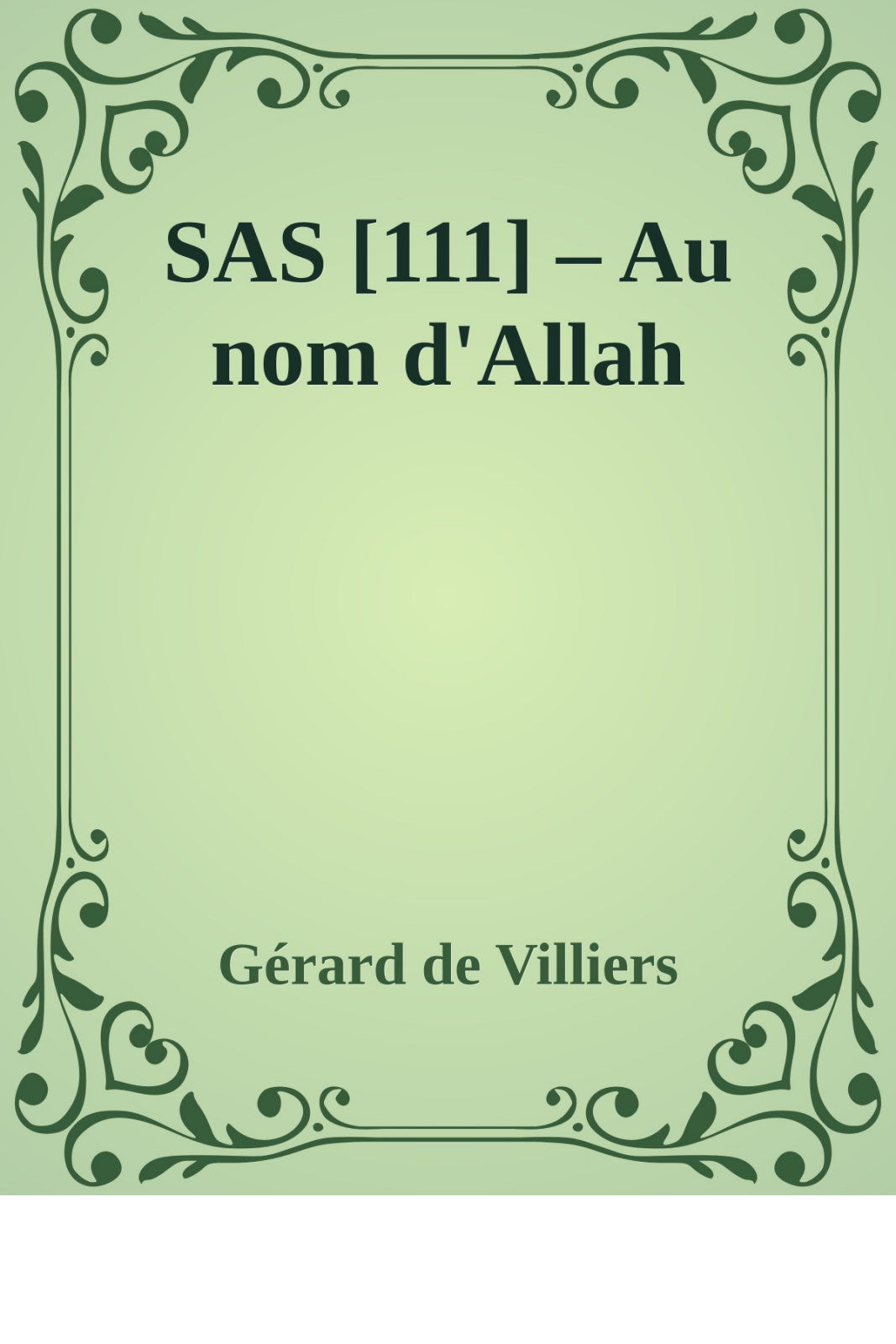


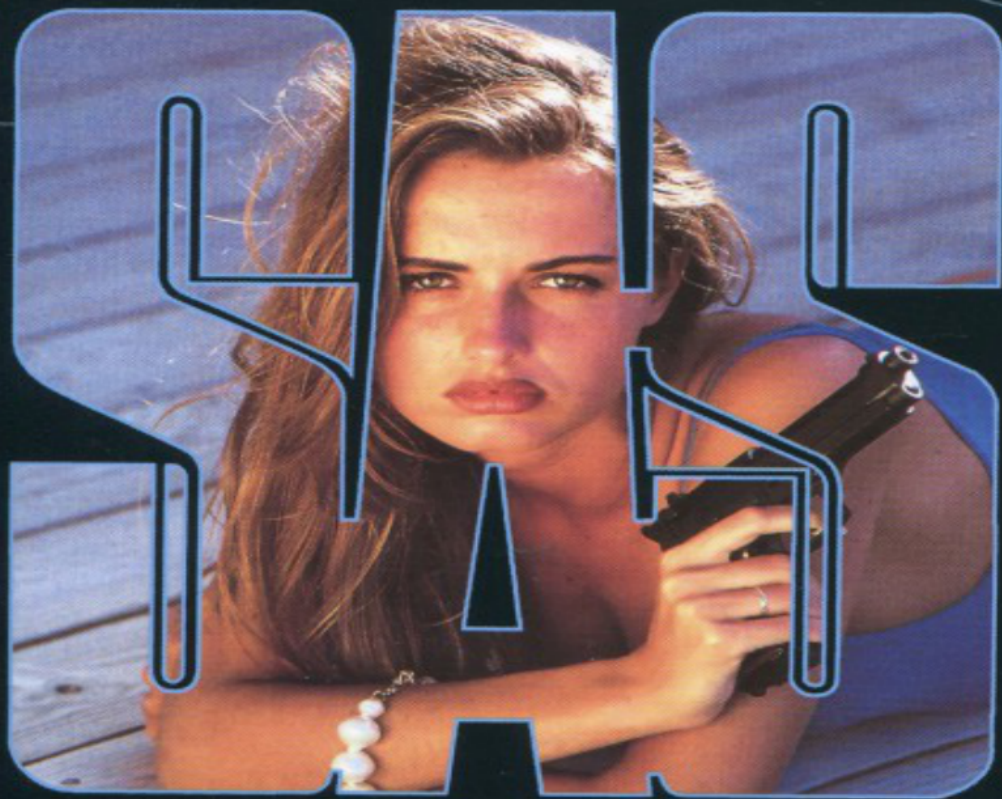
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [111] – Au nom d'Allah

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



AU NOM D'ALLAH

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



AU NOM D'ALLAH

Éditions Gérard de Villiers

Photo de la couverture : Michel MOORE

Arme fournie par : Armurerie JEANNOT, à Levallois.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants

du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 1993.

© Éditions Gérard de Villiers, 2011.

ISBN 978-2-36053-023-6

CHAPITRE PREMIER

« Nasser » parlait d'une voix calme et basse, avec, néanmoins une certaine insistance. Son anglais méticuleux à l'accent distingué permettait à ses deux interlocuteurs de ne pas perdre la moindre nuance de ce qu'il disait. De part et d'autre de la table ronde installée au milieu de la pièce, les trois hommes s'observaient, avec un mélange de méfiance et de complicité. Ce n'était pas la première fois que Nasser Ali Nashour rencontrait Brian Savage. Ce dernier avait déjà eu à faire au Libyen à plusieurs reprises, mais continuait à ignorer son véritable patronyme. Il savait seulement qu'il occupait un rang élevé dans les Services de Renseignement libyens.

D'ailleurs, l'hôtel *Bab El Bahar*, où lui et Kevin O'Connor séjournaient à sa demande, depuis leur arrivée à Tripoli par mer, à partir de Malte, était en permanence réquisitionné par les Services libyens pour leurs « invités ».

Le Libyen s'arrêta de parler, remonta ses lunettes aux verres épais sur son nez, un de ses tics habituels, et dit, le regard posé sur un mince dossier marron en face de lui.

— Voilà, je crois que nous avons tout prévu. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Je pense que vous êtes suffisamment bien organisés pour que cela ne dure pas trop longtemps, n'est-ce pas ?

Il s'adressait de toute évidence à Brian Savage, mais son regard restait obstinément fixé sur la table. Il ne regardait jamais son interlocuteur en face.

Ce dernier, très grand, le visage plat avec un tout petit nez et de beaux cheveux noirs, eut un sourire vaguement sardonique.

— Que Dieu vous entende...

Il avait toujours eu du mal à dissimuler son antipathie pour ce « Nasser » tiré à quatre épingles, aux chaussures italiennes de luxe et aux pieds trop petits pour son mètre quatre-vingt. Le Libyen ne fumait jamais, adorait parader et aimait le whisky, ce qui aurait dû le rendre sympathique aux yeux de Brian Savage. Pourtant celui-ci retenait une envie profonde de sauter à la gorge de son vis-à-vis et de s'emparer

des quelques feuilles de papier contenues dans le dossier posé sur la table. Tout en sachant que c'était complètement enfantin : la liste dactylographiée de cinquante noms n'était qu'une photocopie dont l'original se trouvait en lieu sûr dans un des innombrables coffres-forts des Services de Renseignement libyens. Pour chasser ses pulsions meurtrières, il demanda d'un ton négligent :

— Le chargement comportera combien de caisses ?

— Environ 5 000, répondit aussitôt « Nasser » avec un sourire éblouissant qui découvrit ses dents d'un blanc immaculé.

Un vrai bédouin né dans le désert, songea Savage ; un système de pensée totalement différent du nôtre. La vie humaine, sauf celle des membres de sa tribu, n'avait pour lui strictement pas plus de valeur que celle des moutons qu'on égorge pour l'Aid-El-Kébir[1].

— C'est beaucoup, remarqua Brian Savage.

— Deux cents tonnes, conclut le Libyen, mais notre ami Kevin a l'habitude de ce genre de cargaison.

Le troisième homme, Kevin O'Connor, ne broncha pas. Depuis le début de cette réunion où « Nasser » avait résumé leur opération commune, il n'avait pratiquement pas ouvert la bouche. Assis face à la fenêtre, il fixait les vagues grisâtres de la Méditerranée, qui, en ce début de février, ressemblait à l'Atlantique. Ses yeux faisaient deux taches d'un bleu éblouissant dans son visage ridé, tanné par la vie au grand air. Il n'avait même pas retiré son trench-coat, bien que l'hôtel soit chauffé. Trente ans de navigation en avaient fait un taciturne peu enclin à laisser transparaître ses émotions.

La cinquantaine bourrue, il avait déjà beaucoup bourlingué. Né à Londonderry, en Irlande du Nord, il avait embarqué comme officier-radio, puis, comme second, sur des pétroliers et des cargos. En ayant par-dessus la tête de ce travail monotone, il s'était installé dans la petite ville de Newport, dans l'État de New York, et vivait comme intermédiaire dans les ventes de bateaux de plaisance.

Brian Savage se tourna vers lui, quêtant son approbation.

— Qu'est-ce que tu en penses, Kevin ?

— *No major problem*, laissa tomber Kevin O'Connor.

Il commençait à étouffer dans cette pièce confinée. Il y avait bien

une bouteille de Johnnie Walker sur la table, avec trois verres, mais seul « Nasser » y avait touché.

Le Libyen, satisfait, remonta ses lunettes sur son nez, puis se leva et, avec un sourire, poussa vers Brian Savage le dossier marron.

— C'est à vous, dit-il. Mais attention, il ne faudrait pas qu'il tombe dans de mauvaises mains. C'est de la dynamite...

« Le salaud » pensa Brian Savage. Évidemment, c'était de la dynamite, sinon, il ne serait pas là, à Tripoli, après un voyage compliqué. Il avait quitté Dublin deux jours plus tôt, voyageant sous le nom de Wilfred Reilly, sur Air Inter desservant désormais l'Irlande, puis Paris-Vienne par Air France, mêlé aux touristes profitant des tarifs « coup de cœur », ensuite Vienne, Rome et Malte. Kevin O'Connor, lui, voyageait sous le nom de Brenden Coyne. De New York à Londres, où on lui avait remis le faux passeport, puis de Londres à Francfort et de Francfort à Malte.

— Vous avez encore une heure et demie avant que la vedette ne reparte, annonça « Nasser ». Il vaut mieux que vous restiez ici à l'hôtel. Je dois aller à mon bureau et je reviens vous chercher. À tout à l'heure.

Brian Savage était allé une fois au bureau de « Nasser », un bâtiment carré fortement protégé, en bordure de mer, à une quinzaine de kilomètres de Tripoli.

Il approuva silencieusement. « Nasser » était un bon professionnel, précis et organisé, toujours joignable où qu'on se trouve dans le monde. Brian Savage possédait une douzaine de numéros de téléphone relais où on pouvait laisser un message en apparence anodin sur un magnétophone. Il fallait seulement soigneusement éviter de prononcer les mots-clefs qui déclenchaient les systèmes d'écoute couplés à des programmes informatiques des Britanniques ou des Américains. « Nasser » répondait de la même façon. Le système fonctionnait ainsi parfaitement depuis des années.

Le Libyen remonta une dernière fois ses lunettes sur son nez et quitta la chambre, refermant doucement la porte derrière lui. Ni Brian Savage, ni Kevin O'Connor n'avaient envie de sortir. Tripoli était sinistre, et ils couraient toujours le risque de se faire repérer. Il n'y avait plus qu'à tuer le temps. Brian Savage avait le dossier marron. Laisant de côté l'inventaire des deux cents tonnes d'armes prêtes à être livrées par « Nasser », il s'attacha à la liste d'une cinquantaine de

noms qui composait le second document. C'était la première fois qu'il en prenait connaissance. Lors de leurs précédents entretiens, « Nasser » s'était contenté de citer quelques noms, afin qu'il puisse en vérifier l'authenticité. Maintenant, il les avait tous sous les yeux : cinquante-deux noms exactement.

Comme avait dit cyniquement « Nasser », c'était de la « dynamite ». Il parcourut avidement la liste. Pour chaque personne citée, il s'agissait d'une véritable fiche d'identité : nom, prénom, date de naissance, adresse et profession, alias, et résumé de leur activité clandestine, parfois. Quarante-neuf hommes et trois femmes. Brian Savage en connaissait personnellement un tiers.

Tous ceux qui figuraient sur cette liste avaient un point commun. Ils étaient militants de l'IRA[2] du Northern Command de l'organisation clandestine et faisaient tous partie d'une *Active Service Unit*, c'est-à-dire des commandos de lutte armée contre les forces britanniques. Aucun d'eux n'était repéré par les Britanniques... Tous vivaient en Irlande du Nord et ils constituaient le noyau dur de la puissance militaire de l'IRA. Après les coups portés ces dernières années par l'année britannique, la *Spécial Branch* de Scotland Yard, le MI5[3] et le MI6[4]. l'IRA ne comptait plus guère qu'une centaine d'hommes entraînés à l'action violente. Dont ceux-ci...

Brian Savage referma le dossier marron. Il en savait assez pour être confirmé dans son choix. L'offre de « Nasser » était de celles qu'on ne peut refuser.

*

* *

La vedette rapide de la marine libyenne fendait les grosses vagues grises de la Méditerranée à près de trente nœuds. En quatre heures, ils auraient atteint Malte. La nuit tombait. Brian Savage, à l'intérieur du poste de pilotage, regardait la ligne d'horizon s'estomper dans le crépuscule. Sa main droite serrait au fond de sa poche le document remis par « Nasser », comme pour l'empêcher de s'envoler. Le Libyen, assis sur une étroite banquette, l'œil à marée basse, semblait mal supporter le roulis, un verre de Johnnie Walker même pas entamé devant lui.

Kevin O'Connor se trouvait à l'extérieur, appuyé au bastingage bâbord, balayé par les embruns. Il se sentait bien, c'était son univers. Même l'odeur un peu écœurante du gas-oil ne l'incommodait pas. C'était le genre de bateau qu'il aimait : rapide, maniable, puissant, bas

sur l'eau. S'il était né riche, Kevin se serait offert un gros Magnum, un monstre de 2000 chevaux qui volait sur l'eau à cinquante nœuds. Mais il n'était qu'un simple officier de marine marchande au modeste bagage technique, voué aux pétroliers et aux cargos. Pour s'en échapper, il avait accepté des jobs moins avouables, et plus risqués. Comme celui qui l'amenait à Tripoli.

Lorsqu'ils avaient discuté avec Brian, quelques heures plus tôt, de la véritable nature de sa mission, le responsable de l'IRA lui avait annoncé le prix de sa collaboration : cent mille livres !^[5] De quoi s'acheter un petit sloop pour faire le charter dans les Caraïbes.

Un paquet de mer lui sauta brutalement au visage, l'arrachant à sa rêverie, le dégrisant. Il s'ébroua et fit coulisser la porte de la cabine pour rentrer. Nasser lui tendit la bouteille de Johnnie Walker.

— Ça va vous réchauffer ! On arrive à Malte dans vingt minutes. Nous resterons seulement le temps de vous débarquer.

Kevin O'Connor but une rasade de scotch à la bouteille et s'assit sur la banquette. Dans le lointain, droit devant, on commençait à distinguer des lumières : Malte. Les autorités du port de La Valette voyaient tout le temps, et surtout depuis l'embargo aérien, des bateaux libyens faire la navette entre l'île et la Libye, et accoster. Elles ne prêtaient aucune attention à ce trafic. Sans le commerce avec la Libye, Malte aurait été asphyxié commercialement. Du temps du premier ministre Mintoff, les Libyens étaient chez eux. Depuis son éviction, les choses avaient un peu évolué, mais ils étaient encore très présents.

Le ronflement des moteurs diminua d'intensité au moment où la pluie cessait brusquement. Ils aperçurent, sur leur droite, les lumières du Fort Saint-Elme, abritant l'ancien hôpital des Croisés.

Ils arrivaient. Le pilote réduisit sa vitesse à cinq nœuds, se dirigeant vers l'extrémité de la jetée, réservée aux navires de passage. Comme toujours, deux employés du port se tenaient prêts à aider les bâtiments à s'amarrer. Dès que la vedette libyenne se mit à couple avec le quai, ils saisirent les amarres jetées par un marin libyen et les fixèrent solidement à de grosses bites en fonte. Les moteurs tournaient toujours au ralenti. Les défenses en place, l'équipage libyen resserra les cordages. Le pont de la vedette était légèrement en contrebas du quai désert, mais on y accédait facilement.

« Nasser » tendit la main à Brian Savage.

— J’attends donc votre feu vert. Vous pouvez considérer que je serai opérationnel six heures après. J’espère que de votre côté, il n’y aura pas de contretemps.

Brian Savage saisit parfaitement la nuance menaçante dans la voix du Libyen.

— J’espère aussi, fit-il avec froideur.

Il se tourna vers Kevin O’Connor.

— J’y vais le premier.

Au moment où il allait sauter sur le quai, « Nasser » lança :

— N’oubliez pas mon chien !

— Non, non, jeta Brian Savage. Je l’ai commandé. Kevin vous l’apportera.

Il sauta sur le quai et sa silhouette se perdit très vite dans l’obscurité. Les deux hommes qui avaient aidé à l’amarrage étaient partis s’abriter et avec ce temps, on ne risquait pas de les observer. Kevin O’Connor et Brian Savage avaient pris soin de ne pas être vus ensemble à Malte. Kevin logeait à *Y Hôtel Marina*, non loin du *Hilton*, à Sliema, le front de mer entre La Valette et Saint-George ; Brian, au *Phoenicia*, au cœur de La Valette, dans Merchant Street.

Kevin O’Connor s’apprêtait à son tour à sauter sur le quai lorsque « Nasser » le retint par le bras.

— Venez, Kevin, je voudrais vous montrer quelque chose.

Il l’entraîna jusqu’à la table à cartes de la dunette, lui désigna la côte autour de Tripoli.

— Il faudra que vous partiez d’ici tôt le matin, de façon à arriver en vue de nos côtes à la tombée de la nuit. Vous jetterez l’ancre à 12 nautiques à l’ouest de l’entrée du port civil de Tripoli, et à trois-quarts de mille de la côte. C’est là que je viendrai vous retrouver. Faites attention à ne pas vous tromper de position. Vous serez pris en charge par nos radars. Compris ?

— Compris.

— N’oubliez pas le signal lumineux. Stockholm en morse.

— Je n'oublierai pas.

— *All right, my friend ! Good bye.* Et pensez à mon chien !

Il tendit la main à Kevin O'Connor qui la serra rapidement avant de sauter sur le quai et de s'éloigner sans se retourner. « Nasser » jeta aussitôt un ordre au capitaine qui largua les amarres et se dirigea vers la sortie du port de La Valette. La vedette prit de la vitesse, cap au sud-ouest. Elle n'était même pas entrée en contact avec la capitainerie...

« Nasser » décida de rester un peu à l'extérieur, pour combattre son mal de mer naissant. Il avait horreur des bateaux. Heureusement, cette affaire touchait à son dénouement. L'aboutissement de six mois de négociations difficiles et ultra-secrètes. Pour la première fois depuis qu'il travaillait au Mathaba, il avait reçu ses ordres directement du Guide. Celui-ci lui avait promis une récompense à la hauteur de la difficulté de sa tâche : le poste laissé vacant par la trahison d'Ibrahim Khalifa[6]. Directeur du Service de renseignement extérieur. Avec tous ses avantages y afférant : villa, Mercedes 500, frais illimités et surtout, pouvoir...

Cela valait bien quelques nausées.

*

* *

Le téléphone sonna vers onze heures dans la chambre du *Phoenicia* où Brian Savage essayait de trouver le sommeil. Il avait dîné d'un excellent filet arrosé de château La Gaffelière, au restaurant *Gillieru*, le meilleur de l'île pour échapper à l'éternel *timpano*, une timbale de macaronis à la consistance du béton armé, spécialité maltaise. Il décrocha, immédiatement sur ses gardes. Personne ne savait où il se trouvait, sauf Kevin O'Connor. Or, celui-ci n'avait aucune raison d'appeler.

— Allô ? dit-il.

— Brian ? C'est moi.

— Je vois.

C'était bien la voix de Kevin O'Connor. Avec une intonation inhabituelle, comme si l'officier marinier avait bu ou n'était pas dans son état normal. Il fallait d'ailleurs que quelque chose ne tourne pas rond pour qu'il appelle en dépit des consignes de sécurité. Les

communications téléphoniques pouvaient être écoutées par les « grandes oreilles » américaines basées à Tunis qui communiquaient tout à leurs homologues britanniques. Au lieu de raccrocher comme il aurait dû, Brian Savage se força à demander d'une voix posée :

— S'il te plaît, ne prononce pas de noms. Que se passe-t-il ? Tu as un problème ? Tu es à l'hôtel ?

— Non, dans une cabine. Celle que nous utilisons d'habitude.

C'était une cabine dans Ross Street, la rue montant au *Hilton*. Tous deux en connaissaient le numéro.

Cela diminuait les risques. À l'hôtel *Marina* où O'Connor logeait, il y avait un standard, donc un risque d'écoute.

— Pourquoi appelles-tu ? répéta Brian Savage.

Après d'interminables secondes de silence, Kevin O'Connor annonça d'une voix plus ferme :

— Je refuse le job.

Brian Savage ne s'attendait pas à cela. Kevin, durant leur escapade libyenne, n'avait pas desserré les lèvres, sauf pour l'indispensable, mais c'était son habitude. Le premier mouvement de l'Irlandais fut d'exploser, mais il parvint à se contrôler et répondit d'une voix volontairement détendue :

— OK. J'ai vu que tu n'étais pas bien en revenant. Tu as un problème à régler ?

— Non, ce n'est pas cela, répliqua Kevin. Je ne veux pas. C'est tout.

— De toute façon, tu as quelques jours pour te détendre, fit remarquer sans se fâcher Brian Savage. Tu sais bien que je n'ai pas besoin de toi tout de suite. Va te reposer, tu as déjà fait un travail magnifique sur cette opération... Nous avons toujours été très contents de ta collaboration. Mairead ne nous avait pas menti. Ce qui reste à faire maintenant, c'est presque une promenade...

De toutes ses forces, il tentait d'esquiver le *vrai* problème, qu'il devinait derrière la brutale volte-face de Kevin O'Connor. Ce dernier s'énerva.

— *Don't bullshit me !* gronda-t-il. Ce qui reste à faire, c'est le plus dangereux et tu le sais très bien.

Brian Savage comprit qu'il avait fait une gaffe.

— OK, c'est vrai, reconnut-il. Mais ce n'est pas plus dangereux que les autres fois, et moins fatigant. Tu auras un plus gros bateau. Bien sûr, le voyage sera deux fois plus long, mais le retour...

— C'est le retour dont je ne veux pas, trancha Kevin. Pourquoi ne m'as-tu rien dit, avant de venir ici ?

Savage ne répondit pas tout de suite. La seconde partie de l'opération n'avait été révélée qu'au dernier moment à Kevin O'Connor, en présence de « Nasser ». Mais jamais il n'aurait pensé que cela pose un problème au skipper.

Il essaya de nouveau de biaiser.

— Tu sais ce que va te rapporter cette affaire. Cent mille livres, dix fois plus que d'habitude ! C'est beaucoup d'argent. Et peu de risques pour la seconde partie. Il faudrait un coup de malchance inouïe pour qu'il y ait un problème.

— Quand tu m'as parlé de ce nouveau voyage, insista Kevin O'Connor, je croyais qu'il s'agissait d'un transport comme les autres. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ?

— Je n'en avais pas le droit. Il a été décidé au plus haut niveau de ne te révéler la nature de cette opération que lorsque tout serait calé.

Brian Savage commençait à avoir des sueurs froides. Si cette conversation était interceptée, cela pouvait déclencher une catastrophe. L'opération dont il avait la charge avait été décidée par la plus haute instance de l'IRA, *L'Army Executive ; L'Army Council*, son exécutif, l'avait ensuite chargé de former une *Spécial Active Service Unit*, avec des gens de son choix. En sus des recommandations de prudence habituelles, l'accent avait été mis sur le secret *absolu*. Contrairement à d'autres, l'opération ne serait jamais revendiquée et il fallait tout faire pour que l'IRA ne soit même pas soupçonnée. Son image de marque en dépendait.

Ce n'était pas la première fois que des Arabes demandaient sa collaboration. En 1988, un membre de *L'Army Council* s'était rendu à Téhéran pour tenter de faire libérer Brian Keenan, un Irlandais, otage à Beyrouth. L'IRA avait alors offert aux Hezbollahs de faux passeports

irlandais. Cela ne leur avait pas suffi. Ils avaient réclamé la collaboration de l'IRA pour établir des bases opérationnelles à Londres. Après mûre réflexion, l'IRA avait refusé. Le dilemme était un peu le même aujourd'hui.

— Cela n'est pas mon problème, enchaîna Kevin O'Connor ; en plus je n'ai pas confiance en ce type. Une fois qu'il aura ce qu'il veut, il tentera probablement de me liquider.

— J'y ai pensé, concéda Brian Savage. Il n'y a qu'à changer le lieu du rendez-vous. De le fixer dans un lieu sûr et neutre.

Cette promesse ne suffit pas à faire changer d'avis son interlocuteur.

— Je sais, mais de toute façon, je ne veux pas être mêlé à ce truc-là, répéta Kevin O'Connor.

« Têtu, comme seuls les Irlandais savent l'être », pensa Brian Savage. Il se trouvait en face d'un problème sérieux. Kevin O'Connor avait l'avantage de pouvoir raccrocher et disparaître dans la nature. Il fallait l'éviter à tout prix.

— Tu ne veux pas que je te rejoigne et qu'on en discute de vive voix ? proposa-t-il.

— Non.

La voix de Kevin était ferme et décidée. Ce refus creusait un fossé entre les deux hommes. Brian Savage se sentit comme libéré. Il éprouvait de la sympathie et même un certain respect pour Kevin O'Connor, un Irlandais comme lui, bien que naturalisé américain, mais un mercenaire, au fond, de confiance certes, mais un mercenaire. Un homme qui leur rendait service pour quelques dizaines de milliers de livres.

Brian Savage, lui, ne vivait que pour l'IRA. Son grand-père avait fait partie de la « première vague », entre 1918 et 1921. Abattu par les protestants devant sa femme... Son fils, Sean, avait pris la suite. Liquidé par d'autres protestants en 1963... Brian Savage, élevé dans la haine des Britanniques et des protestants, luttait depuis l'âge de seize ans pour une Irlande libre, indépendante et gaélique.

C'était un ancien « sixty-niner », un rescapé de l'époque folle, entre 1968 et 1970, où l'IRA faisait sauter tout Belfast. Spécialiste des explosifs, il avait confectionné des dizaines de bombes, abattu une

bonne douzaine d'hommes dont cinq militaires britanniques, lorsqu'il commandait la « Tyrone Brigade ». En 1979, il avait préparé et exécuté l'attentat à l'explosif qui avait coûté la vie à Lord Mountbatten, soixante-dix-neuf ans, le héros militaire de l'Angleterre, qui avait le tort de passer ses vacances en Irlande.

Par prudence, Brian Savage avait quitté l'Irlande du Nord pour s'installer à Dublin, où il habitait une rue tranquille, Westland Row, dans une petite maison à la porte mauve.

Jamais les Services de sécurité britanniques ne l'avaient identifié. L'IRA était à ses yeux une cause sacrée qui justifiait toutes les violences, et qui finirait par triompher. Il était fier de faire partie de cette élite réduite à quelques centaines d'activistes. La force de l'organisation venait justement de la détermination de ses membres et de leur implication dès leur plus jeune âge.

Ils se connaissaient tous depuis les bancs de l'école et se dévouaient corps et âme à la Cause : la libération de la tutelle anglaise des six comtés d'Irlande du Nord. Pour réaliser le but de guerre de TIRA, ils luttèrent depuis des années, ils assassinaient les traîtres et leurs ennemis où qu'ils se trouvent, posaient des bombes, tendaient des embuscades à des soldats anglais, et frappaient la Grande-Bretagne honnie de toutes les façons. Lorsqu'ils se faisaient prendre, ils subissaient de lourdes condamnations sans broncher, ressortant aussi fanatiques après dix ans de prison.

La première mission sérieuse de Brian Savage, à vingt-trois ans, avait été de pourchasser jusqu'à New York un traître qui avait dénoncé deux membres de l'IRA à la *Spécial Branch* de Scotland Yard. Il l'avait retrouvé par hasard à la parade de Saint-Patrick sur la Cinquième Avenue, puis l'avait suivi jusque chez lui pour l'abattre de deux balles dans la tête.

Depuis, il avait eu beaucoup de sang sur les mains. Mais toujours du sang « pur », celui des ennemis de l'IRA.

Au moment de raccrocher, il décida de donner une dernière chance à Kevin O'Connor, parce qu'il était Irlandais, et qu'il éprouvait de la sympathie pour lui, et surtout parce qu'il serait horriblement difficile de le remplacer en si peu de temps.

— Écoute, Kevin, dit-il d'un ton persuasif, je comprends que c'est un job un peu différent de ce que tu as déjà fait avec nous... Mais je n'ai pas le choix. Ces salauds ont barré sur nous. Ils ont une liste, les

noms de cinquante-deux de nos camarades, leurs adresses, tout... Tu l'as vue ? « Nasser » m'a averti que si nous ne faisons pas ce qu'il attendait de nous, il balançait cette liste aux Brits ! Cela anéantirait la moitié de nos *Active Service Unit*, dans le Northern Command. Tu te rends compte ?

Kevin O'Connor se rendait compte. L'IRA ne disposait plus d'autant d'hommes prêts à tuer ou à poser des bombes. Son armée était plus riche en argent et en supporters qu'en soldats. L'*Army Council*, son état major, ses deux branches, *Northern Command*, pour l'Irlande du Nord et *Southern Command* pour l'Eire, ses *Command* qui avaient sous leurs ordres des Brigades divisées en Bataillons, jusqu'aux fameuses *Active Service Unit*, de trois ou quatre membres chacune, agissant la plupart du temps dans une zone déterminée, toute cette pyramide si bien structurée sur le papier se réduisait au fil des années comme une peau de chagrin, en raison du manque d'effectifs. Les différents échelons se télescopaient et il arrivait que Bataillon, Brigade et ASU ne fassent qu'un ! Leurs membres devenant polyvalents, aussi bien dans leurs activités que dans leurs zones de combat.

— Je sais, reconnut Kevin O'Connor, mais comment ces *bloody arabs* ont-ils eu connaissance de cette liste ?

— En 84, l'Irlande du Sud nous a forcés à fermer nos camps d'entraînement, dit simplement Savage. Il a bien fallu trouver ailleurs. Nos amis de l'autre côté se sont proposés et nous leur avons envoyé les meilleurs.

— Vous faites un mauvais calcul en cédant, remarqua Kevin O'Connor. Après cela, ils demanderont autre chose. On ne peut pas croire leur parole.

— Peut-être, reconnut Brian Savage. Mais nous aurons eu le temps de nous organiser, de les mettre à l'abri. Et puis je l'ai prévenu. S'ils remettent ça, nous en savons assez sur eux pour procéder à des représailles. Mais aujourd'hui, nous avons *absolument* besoin d'un matériel qu'ils vont nous donner... Nous ne sommes jamais parvenus à l'obtenir jusqu'ici... Des canons sans recul de 106 et des missiles Sol-Air Sam 7 pour abattre les « Lynx »[7] des Brits.

Il se tut, la gorge sèche. Il avait vraiment tout dit. Kevin O'Connor en savait autant que lui. Hélas, cela ne sembla pas l'ébranler.

— Brian, répondit-il, je suis désolé. Mais vraiment, je ne veux pas. Tu as déjà le bateau et l'équipage. Il te faut juste un nouveau skipper.

Je peux t'indiquer deux ou trois noms. Des types sûrs.

— Personne n'est assez sûr pour ce job ! Sauf un type comme toi. Tu sais très bien qu'on te fait confiance à cause de Mairead. Et puis, il faut un bon marin, un type qui soit sûr, pas un pochetron qui aille ensuite raconter dans tous les bistrots ce qu'il a fait.

Kevin O'Connor émit un profond soupir.

— OK, OK, mais c'est *ton* problème. Moi, je ne veux pas faire ce truc. Mais tu as ma parole que je n'en parlerai à personne.

— Je te crois, fit Savage, mais je ne suis pas seul. Il faudra que je convainque mes amis, et ils sont très méfiants.

— Mairead sait ce que je peux faire et ce que je ne ferai jamais plaider Kevin.

— Mairead va être déçue, soupira avec une certaine perfidie Brian Savage.

— Je suis sûr qu'elle comprendra, fit sèchement Kevin O'Connor.

Brian Savage, intérieurement, enrageait. La défection de Kevin poserait une montagne de problèmes... Il *devait* le faire changer d'avis. Aussi maîtrisa-t-il son exaspération pour demander sur le ton de la confiance.

— Kevin, comment peux-tu être aussi inflexible ? Il s'agit d'un type que tu ne connais même pas. D'un « wog »[8], en plus !

C'était le dernier argument possible. Mais il se brisa sur la détermination de Kevin O'Connor.

— Je m'en fous, dit-il. C'est le principe. Il y a des choses que je ne ferai pas.

— Mais enfin, les armes que tu transportes, les explosifs, tu sais bien ce qu'on en fait !

— Ce n'est pas la même chose.

Le silence retomba. Brian Savage ne voyait plus quoi avancer. Kevin O'Connor était dur comme le granit noirâtre des châteaux d'Irlande ; déjà, le cerveau de Savage se détachait de la discussion, échafaudait des plans. Il avait des responsabilités et il allait les assumer. Quoi qu'il en coûte. À l'autre bout du fil, Kevin O'Connor se

racla la gorge et dit d'une voix plus douce :

— Je suis désolé, Brian, tout à fait désolé pour cela mais je ne peux vraiment pas. Pour l'argent, je ferai les comptes et je virerai où tu sais ce que je dois. Une prochaine fois, pour un truc normal, je suis toujours partant...

Brian Savage sentit qu'il était vain d'insister. Il était urgent d'envisager la suite des événements.

— Que vas-tu faire ?

— Repartir pour Newport Beach demain et essayer de trouver un autre job. J'ai besoin d'argent.

— OK. Veux-tu faire quelque chose pour moi ?

— Sûr, si je peux.

— Au cas où tu changerais d'idée, je pourrais te joindre avant ton départ.

— Je ne changerai pas d'idée.

— OK, OK, mais quand même...

— Bon... Appelle-moi à l'hôtel, demain matin.

— Non, pas à l'hôtel, dans la cabine où tu es. Je t'appellerai de l'extérieur.

— *All right.* Appelle-moi ici à dix heures.

Il raccrocha avant que Savage ait eu le temps de lui dire bonsoir. Ce dernier raccrocha à son tour, alluma une cigarette qu'il fuma jusqu'au bout en fixant le vide. Peu à peu son anxiété se dissipa. Les dés étaient jetés. Il avait tenté l'impossible. Le refus de Kevin O'Connor était le grain de sable qui faisait parfois capoter les opérations les mieux organisées. Il fallait trouver une solution, mais ne prendre aucun risque.

*

* *

Brian Savage émergea du *Phoenixia* dix minutes après la discussion avec Kevin O'Connor, le temps d'un autre coup de fil, beaucoup plus bref. Il passa devant la hideuse statue de la Reine Victoria, en face du

grand building noirâtre de la Présidence de la République, vestige des cent quatre-vingt-trois années d'occupation britannique, et partit à pied dans Republic Street. Pas un chat en vue. De jour, c'était un brouhaha incroyable, La Valette était un mélange de Naples et de San Francisco, un dédale grouillant, bordé d'immeubles tarabiscotés en pierre de taille rosâtre, aux rajouts et excroissances bizarres. Les rues étroites étaient aussi pentues que des pistes de sports d'hiver ou se terminaient brutalement en escalier. Les Chevaliers de l'Ordre de Malte, quatre cents ans plus tôt, n'avaient pas eu le temps de niveler le quadrilatère de mille mètres sur huit cents où La Valette était édifiée, mais il y avait une église pour chaque jour de l'année...

Brian Savage sortit de la ville par la porte Saint-George, sur l'esplanade destinée jadis à donner un bon champ de tir aux canons de la forteresse. Sa voiture de location se trouvait au petit parking de City Gâte, en face de la Fontaine des Tritons. Il roula vers ce que les Maltais appelaient pompeusement *Sliema Régional Road*. Trois kilomètres plus loin, il tourna dans la zone industrielle de Boulibal. À l'intérieur, il stoppa en face de la *Water-Pump Maltese-Libyen Corporation*. Aucune lumière, mais à peine eut-il frappé que la porte s'ouvrit et qu'on le fit pénétrer à l'intérieur.

*

* *

Kevin O'Connor dut attendre plusieurs minutes avant de pouvoir utiliser la cabine de Ross Street. Un Maltais s'y trouvait en grande conversation, dans sa langue rigoureusement incompréhensible, pot-pourri d'arabe, d'espagnol, d'italien et d'anglais.

Un *Karozzu*[9] passa devant lui, emmenant quatre touristes vers le front de mer. Ce n'est qu'à dix heures dix qu'il put enfin s'emparer du téléphone encore chaud. Il attendit moins d'une minute avant que le taxiphone ne sonne et il décrocha aussitôt.

— Kevin ?

— Oui.

— J'avais peur que tu n'aies pas pu venir.

Brian Savage semblait incroyablement soulagé. Cela réchauffa le cœur de Kevin O'Connor qui se dit qu'après tout, même les gens de l'IRA avaient une âme et comprenaient les scrupules.

— Voilà, fit-il, je suis là comme promis, mais je n'ai pas changé

d'avis. Je pars. Via Paris par Air Malta, ensuite Paris-New York sur Air France. Ce n'est pas plus cher qu'ailleurs et on mange nettement mieux. Le vol est à midi et demi. Pour notre histoire, j'ai déjà tout oublié. J'espère que tu vas pouvoir me remplacer.

— J'espère aussi.

Il sembla à Kevin O'Connor que la voix de Brian Savage était pleine de lassitude et il lui lança d'un ton jovial :

— C'est toi qui n'as pas l'air bien ce matin. Tu as un problème ?

— Non. Au revoir.

— Au revoir, répondit Kevin O'Connor, un peu surpris de cette brièveté. Il s'attendait à ce que le représentant de l'IRA essaie une dernière fois de le convaincre.

C'est au moment où il écartait le récepteur de son oreille pour le raccrocher que le taxiphone explosa. Il n'eut même pas le temps d'avoir peur. La lourde plaque de métal frontale lui sauta à la figure, lui écrasant la boîte crânienne, tandis que des débris de métal lui perforaient la poitrine. Le souffle fit exploser toutes les glaces de la cabine et le projeta à l'extérieur, où il demeura étendu, déjà inconscient, agité de quelques mouvements spasmodiques.

Un automobiliste stoppa brutalement et se précipita. Kevin O'Connor avait le visage livide, criblé d'éclats d'acier brûlant ; il était déchiqueté de la tête au bas-ventre. Sa main droite s'était volatilisée et son bras n'était qu'un magma sanglant. Il cessa de respirer en moins d'une minute.

*

* *

Brian Savage avait entendu l'explosion dans son écouteur, tenu prudemment à bonne distance de son oreille. Il raccrocha pour faire taire le sifflement lancinant qui jaillissait de l'appareil et sortit de la cabine comme un automate, après avoir remis dans sa poche le petit émetteur-radio qui avait déclenché à distance la charge de Semtex dissimulée dans le taxiphone. Trois cents grammes, largement de quoi faire exploser un avion en plein vol.

Il s'éloigna dans Queen's Square, le cerveau vide. Il avait pris sa décision la veille au soir, après que Kevin O'Connor eut raccroché. Il ne pouvait pas le laisser se promener avec son secret.

Les circonstances lui interdisaient de soumettre le cas à *L'Army Council*, aussi avait-il tranché tout seul. La moindre imprudence, même involontaire, de la part de Kevin O'Connor aurait eu des conséquences funestes. La *Water-pump Maltese-Libyan Corporation* était une infrastructure des services libyens, en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y avait trouvé du Semtex, un détonateur, et un mini émetteur-radio émettant sur la bande des deux mètres. Il était ensuite allé « bricoler » la cabine, sous la protection de deux Libyens, avant de rentrer à son hôtel.

L'IRA avait fait bien du chemin depuis le temps où ses militants en étaient réduits à fabriquer leurs bombes artisanales avec du chlorate de potassium et de la paraffine. Un mélange qu'ils surnommaient « paxo ».

Le Semtex avait un pouvoir brisant dix fois supérieur, était aussi malléable que du mastic, ne craignait ni l'humidité ni la chaleur, et un simple détonateur le faisait exploser.

Dans le cas de Kevin O'Connor, Brian Savage avait employé une technique créée par les Israéliens : dissimuler l'explosif dans un téléphone, puis quand on a la personne en ligne, déclencher l'explosion en envoyant l'impulsion électrique nécessaire.

Il se retourna en entendant le hurlement d'une sirène. Une Rover bleue avec l'inscription *Polizia* sur les flancs dévalait Merchant Street. Il n'éprouvait rien de plus que le jour où il avait abattu le traître à New York. L'IRA n'avait pas de prisons, et seuls les morts ne commettaient jamais d'indiscrétions. Grâce à cette féroce prudence, l'organisation déjouait depuis des années les efforts de la *Spécial Branch* de Scotland Yard, du MI5 et des forces armées britanniques.

Maintenant, il restait à remplacer Kevin O'Connor, car le compte à rebours était inexorablement enclenché.

CHAPITRE II

Le taxi dont la peinture reproduisait des pages de *L'Evening Standard* déposa Malko au pied du massif bâtiment gris de six étages abritant l'ambassade américaine à Londres, si imposant qu'il écrasait les demeures traditionnelles de Grosvenor Square comme un aéronef descendu d'une autre planète.

D'excellente humeur, Malko monta les marches du perron. Il faisait un temps de rêve pour Londres, c'est-à-dire qu'il ne pleuvait presque pas. Venu de Vienne par Air France avec Alexandra, il avait laissé sa fiancée à Paris pour une orgie de shopping. Seule consolation, plus elle utilisait sa carte American Express, plus elle gagnait de kilomètres gratuits sur Air France, grâce au nouvel accord entre les deux compagnies...

Serein, Malko avait repris un ATR 42 d'Air France pour London City Airport. Le taxi bariolé s'éloigna dans un bruit de machine à coudre et il poussa la porte de verre de l'ambassade.

Le Marine de faction, net comme un soldat de plomb, examina son passeport avant de consulter la liste des visiteurs annoncés.

— Mr. Williamson vous attend au quatrième étage, dit-il. Je le préviens.

James Williamson était le chef de station de la Central Intelligence Agency à Londres, nommé depuis deux ans par Robert Gates. Malko ne l'avait encore jamais rencontré. Une jeune femme dont la grosse bouche semblait faire la moue, l'air timide, les yeux d'un très beau bleu pastel dissimulé derrière des lunettes de myope, l'accueillit à la sortie de l'ascenseur et demanda dans un souffle :

— Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge ?

Elle semblait paralysée de timidité.

— C'est bien moi, confirma Malko, amusé de se voir décerner son titre dans cet endroit austère. Vous êtes la secrétaire de James Williamson ?

La jeune femme battit des paupières, leva brièvement les yeux sur lui, puis les baissa aussitôt.

— Oui, c'est-à-dire... enfin c'est moi. Mr. Williamson vous prie de l'excuser, il est retenu par un rendez-vous à l'extérieur. Il vous demande de bien vouloir l'attendre dans son bureau. Si vous voulez bien me suivre...

Il n'eut aucun mal. La jeune femme portait, avec un sage cachemire noir ras du cou, une jupe si étroite aux chevilles qu'elle ne pouvait avancer qu'à petits pas.

Sans doute par mimétisme, le bureau du chef de station de la CIA ressemblait à celui d'un *solicitor* anglais de province, avec ses boiseries d'acajou, ses canapés Chippendale, un grand bureau victorien et des gravures de chasse aux murs. Entre deux fenêtres donnant sur Grosvenor Square, une table-bar offrait de ravissants flacons de cristal pleins de liquides ambrés. La secrétaire tourna son regard noyé de timidité vers Malko.

— Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Une vodka. Avec de la glace.

Il la regarda s'affairer, découvrant soudain que la longue jupe grise, si sage en apparence, était fendue sur le côté gauche jusqu'à mi-cuisse et que le pull de fie cachemire moulait une poitrine aiguë dont la fermeté insolente ne devait rien à un soutien-gorge d'ailleurs absent.

La secrétaire lui tendit son verre du bout des doigts et s'éclipsa comme une religieuse brusquement mise en présence de Satan...

Resté seul, Malko s'installa entre sa vodka et un *Sunday Times*. Vingt minutes s'écoulèrent dans un silence total. Les vitres du bureau étaient doublées afin d'empêcher les écoutes extérieures, ce qui filtrait la rumeur de la circulation. Malko commençait à s'ennuyer ferme quand la porte s'ouvrit. Pas sur James Williamson, mais sur sa secrétaire. Tout le malheur du monde semblait s'être abattu sur ses frêles épaules.

— Mr. Williamson vient de me téléphoner, annonça-t-elle. C'est terrible, il en a encore pour au moins une demi-heure !

Il crut qu'elle allait se tordre les mains. Plantée au milieu de la pièce, elle était la statue vivante de la désolation. Une ravissante

statue, se dit Malko, dont le regard remonta jusqu'aux yeux de la jeune secrétaire.

Pervenche ! Ils étaient pervenche, se dit-il, ravi d'en avoir trouvé la couleur exacte. Leurs regards demeurèrent accrochés l'un à l'autre et, pour la première fois, elle ne baissa pas le sien. La bouche entr'ouverte, les joues rosies, elle fixait Malko comme s'il était un extra-terrestre. Il eut brusquement envie de meubler cette attente.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Une brève lueur de surprise troubla les yeux pervenche, elle bredouilla :

— Mandy Sutton, sir.

On lui avait probablement recommandé d'être très aimable avec les visiteurs de James Williamson.

— Mandy ! répéta Malko, pensif et amusé.

C'était vraiment un clin d'œil du destin. À Londres, il connaissait une autre Mandy. Mandy Brown, dite Mandy-la-Salope, qui, de maîtresse dix ans plus tôt de « Russian Louis » Siegel, représentant de la Mafia à Honolulu, était devenue, à la sueur de ses coups de reins, un des bijoux de l'aristocratie britannique, sans jamais oublier qu'elle avait connu le premier orgasme de sa vie avec Malko, sur un lit de trois millions de dollars en billets de cent.

Un exquis fantasme submergea Malko, irrésistible. Quelque chose devait transparaître dans ses yeux dorés, car Mandy Sutton demanda anxieusement :

— Vous ne vous sentez pas bien, sir ? Voulez-vous quelque chose ?

Malko fit un pas vers elle, se rapprochant à la toucher, et annonça d'une voix égale :

— Oui, vous.

Mandy Sutton ne recula pas, resta muette, comme un lapin fasciné par un cobra. Malko aurait pu croire qu'elle n'avait pas entendu sa réponse bien peu protocolaire.

Il n'eut pas à bouger pour passer une main légère sur la hanche de la jeune femme, glissant jusqu'à enserrer sa taille, sans rencontrer la

moindre résistance. Mandy Sutton leva seulement sur lui un regard où la stupéfaction se mêlait à quelque chose de plus trouble. Leurs deux corps étaient en contact et elle ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir. Malko plongeait son regard dans celui de la jeune femme, pour ne pas rompre le charme.

Leurs bouches s'effleurèrent. Celle de Mandy était tiède, pulpeuse et tremblait légèrement. Le temps s'était arrêté. Malko força les lèvres à s'ouvrir et sentit instantanément une langue timide venir à la rencontre de la sienne. Le corps raide de Mandy s'assouplit d'un coup et leur effleurement se mua soudain en une étreinte passionnée. La jeune secrétaire, toute timidité envolée, noua ses bras autour de la nuque de Malko et l'embrassa à s'asphyxier, collée à lui des épaules aux genoux, le regard noyé. Malko glissa une main entre leurs deux corps, frôlant la pointe d'un sein dressé sous le cachemire noir. Mandy poussa un gémissement qui ressemblait à un cri de détresse.

La situation excitait Malko au plus haut point. C'était une étreinte primitive, une connivence purement sexuelle qui faisait fi des convenances. La secrétaire de James Williamson l'embrassait avec tant de violence qu'elle en perdit ses lunettes. Elles tombèrent à terre et elle les y laissa. Centimètre par centimètre, Malko la repoussait vers le grand bureau d'acajou. Elle s'y adossa, ses mains quittèrent le dos de Malko pour s'appuyer à son rebord afin de préserver leur équilibre, et sa bouche se détacha enfin de la sienne.

Elle haletait, la respiration courte, le regard embué. Débarrassés de ses lunettes, ses yeux pervenche étaient encore plus beaux. Malko lui sourit, toujours sans un mot ; ses mains enserrèrent ses seins aigus et fermes, les massèrent doucement à travers le cachemire. Mandy Sutton retrouva soudain sa voix.

— *Please, sir, please !* dit-elle d'une voix mourante, *let me go*[10].

Sa voix était cassée, changée. En dépit de sa molle protestation, elle s'offrait, le bassin en avant, dans une attitude sans équivoque. Malko réalisa qu'ils étaient complètement fous ! Quelqu'un pouvait les surprendre et il doutait que le chef de station de la CIA apprécie beaucoup le détournement de sa secrétaire. Pourtant, une pulsion irrésistible le poussait à ne pas interrompre cet intermède aussi exquis que sulfureux. Il vivait trop dangereusement pour ne pas profiter des plaisirs que le hasard lui apportait sur un plateau d'argent.

Sa main droite écarta la fente de la longue jupe pudique. Lorsque ses doigts touchèrent la peau, Mandy Sutton frémit comme un étalon

qu'on caresse, ses prunelles chavirèrent et ses jambes s'ouvrirent autant que la jupe le permettait, tendant le tissu sur ses longues cuisses. Les doigts de Malko remontèrent, jusqu'à un nylon moite d'émotion.

Mandy Sutton eut un brusque sursaut et referma sa main sur le poignet de Malko pour l'empêcher d'aller plus loin. Elle supplia.

— *No, Sir ! Please.*

— Si, répliqua-t-il avec douceur.

Ses doigts crochèrent dans le nylon, puis le contournèrent, atteignant ce qu'il cherchait. Mandy fut secouée par une décharge électrique. Malko s'était entièrement emparé d'elle, et ses doigts pianotaient d'une façon démoniaque sur sa zone la plus sensible. Mandy haletait, sa tête allait de droite et gauche.

Malko vit sa main droite tâtonner au milieu des objets qui encombraient le bureau et se poser sur un clavier dont elle enfonça une touche. Il entendit le claquement sec d'un pêne et un voyant rouge s'alluma sur le bureau. Mandy venait de verrouiller l'accès du bureau directorial, dans un sursaut de lucidité.

Son geste acheva de déchaîner Malko. En dépit de l'étroitesse de la jupe, il parvint à faire glisser le long des jambes de Mandy le petit triangle de nylon censé protéger l'intimité de la jeune femme puis il se défit rapidement. Lorsque la secrétaire de James Williamson sentit son membre tendu effleurer ses cuisses, elle les ouvrit tant que la couture de sa jupe craqua sur quinze bons centimètres. Malko en profita pour se glisser dans la brèche et l'investir. Il n'avait envie d'aucune fioriture. D'un seul coup, il enfonça de toute sa longueur dans le ventre offert. Exquise sensation !

Mandy poussa un gémissement rauque, se tordit sur le bureau comme un serpent, puis glissa en arrière. Ses pieds décollèrent du sol, ses jambes se replièrent, ce qui permit à Malko de la pénétrer encore mieux. Elle poussa un cri rauque, en se sentant complètement envahie. Malko se retenait de toutes ses forces pour ne pas exploser tout de suite, emmanché à fond dans cette femme qu'il ne connaissait pas. Il parvint néanmoins à se retenir assez longtemps pour que Mandy Sutton crie, secouée par un orgasme bref et violent qui déclencha instantanément son plaisir à lui.

Il était encore abuté au fond de son ventre lorsqu'une sonnerie se fit entendre de l'autre côté de la porte.

Mandy Sutton se mit aussitôt à gigoter comme un papillon épinglé sur la table d'un entomologiste, chassant Malko de son ventre. Son index trouva à tâtons le bouton verrouillant les portes. Elle appuya dessus, la lumière rouge s'éteignit et les pênes claquèrent à nouveau.

Elle sauta sur ses pieds, écarlate, rafla ses lunettes et sa culotte, avant de se ruer dans son bureau.

Malko l'entendit décrocher son téléphone et dire après un bref silence :

— *Oh yes, sir*, votre visiteur vous attend.

La conversation fut brève et Mandy Sutton revint dans le bureau, la démarche incertaine, le regard encore embué. Elle étreignit Malko avec un rire nerveux.

— Il sera là dans cinq minutes, annonça-t-elle. Oh, *my God*, c'était merveilleux ! J'ai honte.

Malko n'avait pas honte, lui. Il était encore sur un petit nuage... Après s'être rajusté, il reprit place sur un des canapés. Mandy lui versa une seconde vodka et fila dans son bureau après lui avoir dit d'un ton redevenu officiel :

— Je dois vous laisser, sir. J'ai beaucoup de travail.

Lorsque James Williamson pénétra dans le bureau, elle était remaquillée depuis dix bonnes minutes.

Malko fut surpris par l'apparence juvénile du chef de station de la CIA. De grands yeux bleus sans cesse en mouvement éclairaient un visage presque poupin surmonté de cheveux blonds frisés. De petite taille, il arborait une chemise verte, une cravate audacieusement dissociée à petits carreaux et une veste de tweed. L'élégance un peu fripée, aux couleurs dissonantes, était typiquement britannique. Il serra chaleureusement la main de Malko.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre ! Vous ne vous êtes pas trop ennuyé ? Mandy s'est bien occupée de vous ?

— Tout à fait...

— Elle est très timide, expliqua le chef de station, ce n'est pas ma secrétaire habituelle. Celle-ci a dû se faire opérer et Mandy a bien voulu la remplacer pendant deux semaines. C'est la fille du directeur

du renseignement de Langley. Elle fait des études à Londres. Hélas, elle n'est pas au courant de tout. Heureusement, Jane revient demain...

Malko ne regrettait pas l'incapacité de Jane. Il avait du mal à se concentrer.

— Alors, demanda-t-il pour chasser ses mauvaises pensées, que se passe-t-il dans cette bonne ville de Londres ?

L'Américain eut un petit rire sec et alla prendre dans un tiroir de son bureau un paquet enveloppé de papier Kraft. Il le posa sur la table basse devant Malko.

— Peut-être pas grand-chose, fit-il, mais c'est Langley qui a demandé que vous interveniez. Il paraît que vous êtes un spécialiste de la Libye ? On a une histoire bizarre sur le dos que nous aimerions tirer au clair.

— Je vous écoute, dit Malko.

— Voilà, il y a une douzaine de jours, un homme en train de téléphoner d'une cabine publique, à La Valette, dans l'île de Malte, a été déchiqueté par une explosion. Une charge explosive était dissimulée dans le taxiphone et a été déclenchée à distance par son correspondant. Un attentat assez sophistiqué.

— Qui était cet homme ?

— Un Américain d'origine irlandaise, Kevin O'Connor. Né en 1938, en Irlande du Sud, dans le Comté de Sligo. Officier-radio de la marine. Il a navigué pendant une vingtaine d'années sur des pétroliers et des cargos avant de se mettre à son compte comme « broker » de bateaux de plaisance et skipper à la demande. Il habitait un petit studio à Newport, dans l'État de New York, et ne semblait pas rouler sur l'or.

— Que faisait-il à Malte ?

— Nous l'ignorons encore, mais nous savons qu'il était parti de New York quatre jours plus tôt pour Londres où il a séjourné deux jours. Il est arrivé à Malte en provenance de Londres deux jours avant sa mort. Apparemment, il devait repartir le jour même. À son hôtel, le *Marina*, nous avons retrouvé un billet Malte-Rome-Paris-New York. Des billets au nom de Brenden Coyne. Il était porteur de deux passeports, l'un à son vrai nom, l'autre, un passeport irlandais, au nom de Coyne. Faux, évidemment. Les autorités de Dublin nous l'ont

confirmé. Il faisait partie d'un lot de vrais passeports volés il y a trois ans à Dublin. Sous cette fausse identité, il voyageait beaucoup. La Suède, la Norvège, la Grande-Bretagne, les îles Anglo-Normandes.

James Williamson avait un débit saccadé, le regard sans cesse en mouvement, et était agité de petits tics, tournant brusquement la tête d'un côté ou de l'autre.

— Vous savez pourquoi ? demanda Malko.

— Pas encore.

— Et vous savez qui l'a tué ?

— Non plus.

Un ange passa, habillé en Hercule Poirot. Mais Malko ne voyait pas pourquoi la CIA voulait lui confier le cas du marin assassiné. James Williamson devança sa question.

— Je sais que tout cela est assez décousu, reconnut-il, mais le meurtre de ce citoyen américain a déclenché à juste titre la curiosité de notre station de Malte. Nos homologues maltais ont déniché quelques faits intéressants. D'abord, il se pourrait que Kevin O'Connor se soit rendu secrètement en Libye, durant son bref séjour à Malte. En effet, il n'a pas couché à son hôtel une des deux nuits. Ensuite, alertés par son faux passeport, nous avons demandé aux Maltais, à tout hasard, de vérifier ceux des personnes ayant quitté l'île le jour où O'Connor devait partir. Et ils ont découvert un *second* faux passeport, également irlandais, au nom de Wilfred Reilly. Un homme porteur d'un passeport à ce nom a séjourné à Malte, exactement aux mêmes dates que Kevin O'Connor. Il logeait à *L'Hôtel Phœnicia*, à La Valette. Nous avons son signalement. Brun, l'air vaguement asiatique, à cause de son visage plat. Nous avons diffusé un portrait-robot dans nos stations, mais cela n'a encore rien donné. Il se pourrait que ces deux hommes aient un lien entre eux, mais nous ignorons la véritable identité du second. Les Maltais nous ont encore donné une information précieuse. Durant le séjour de ces deux hommes, les autorités du port de La Valette ont remarqué les allées et venues d'une vedette de la marine militaire libyenne qui est venue deux fois. Or, ce bâtiment a été identifié. Ils savent que les agents libyens l'utilisent pour leurs déplacements.

« Ce n'est pas tout ! Notre station d'écoutes de Tunis a intercepté une communication téléphonique, juste avant le séjour de O'Connor à Malte, entre un homme qui pourrait être le porteur du second

passport et quelqu'un que nous connaissons bien : le colonel Nasser Ali Nashour.

— Qui est-ce ?

— Un officier libyen du Mathaba, qui travaille avec Moussa Koussa. Il est spécialiste des coups tordus et a séjourné à Londres sous couverture diplomatique, en 1989. Kadhafi lui confie les dossiers délicats nécessitant du doigté... et de la discrétion. Or, au cours de cette communication interceptée, il semblait arranger un rendez-vous. Peut-être avec cet O'Connor et « Wilfred Reilly ».

— Vous n'avez rien de plus sur O'Connor ?

— Rien. Il ne « sort » dans aucune banque de données. Apparemment, un type sans histoire.

— Qui voyageait avec un faux passeport et a été assassiné d'une façon particulièrement sophistiquée...

— Je ne vous le fais pas dire. En plus, le colonel Nasser Ali Nashour s'est, dans le passé, occupé de livraisons d'armes à l'IRA. C'est lui qui avait fourni le matériel chargé sur *L'Eksund*, un caboteur intercepté par les douanes françaises qui avait fait escale à Malte. Comme d'autres caboteurs transportant des armes vendues par la Libye à l'IRA. C'est logique ! Malte n'est qu'à quelques heures de mer de Tripoli et les services libyens y sont très bien implantés.

— C'est une affaire irlando-libyenne, remarqua Malko ; cela ne vous concerne pas directement.

— D'abord, O'Connor était citoyen américain. Ensuite, la *Company* s'intéresse à *tout* ce qui touche la Libye. Ordre de la Maison Blanche.

— Pourquoi ne pas « sous-traiter » avec le MI5 ou le MI6 ?

James Williamson eut de nouveau son petit rire sec.

— Parce que je me demande si cela ne serait pas *eux*, les responsables de la mort de Kevin O'Connor.

Un ange passa, drapé dans l'Union Jack, et s'enfuit, horrifié. Où était passé le fair-play traditionnel des Britanniques ?

— Je ne savais pas qu'ils avaient leurs « spooks »[11], remarqua Malko.

— C'est vrai qu'en général, les Cousins répugnent aux méthodes violentes. Mais avec l'IRA, il leur arrive de disjoncter... Comme ils n'arrivent pas à en venir à bout, ils deviennent fous. Surtout maintenant que l'IRA fait exploser Londres. Tant que les Irlandais se massacraient entre eux, Scotland Yard prenait la chose avec flegme. Ces derniers temps, il y a eu quelques sévères bavures. À Gibraltar, en 89, un commando des Forces Spéciales britanniques a abattu trois membres de l'IRA désarmés, dont une femme, en leur tirant dans le dos. Margaret Thatcher a eu beau dire que c'était une regrettable erreur, ça a fait désordre... En Irlande du Nord, une unité de renseignement de l'armée avait utilisé un capitaine qui liquidait les gens de l'IRA dès qu'il les avait identifiés à coup sûr. Évidemment, cela revenait moins cher aux contribuables qu'un procès...

James Williamson dodelina de la tête et poursuivit avec jubilation :

— Nous savons aussi que les forces britanniques ont sous-traité avec des voyous l'exécution en Irlande du Sud de membres de l'IRA réfugiés là-bas pour se refaire une santé. L'Irlande du Sud refusant obstinément l'extradition en Grande-Bretagne, ils croyaient y couler des jours heureux... Évidemment, quand les soldats britanniques se font tirer comme des lapins en Irlande du Nord, les Cousins s'énervent... Donc, je préfère ne pas aller leur demander qui a éliminé Kevin O'Connor et tenter de le découvrir par nous-mêmes. Si nous sommes certains qu'ils sont innocents comme l'agneau qui vient de naître, il sera toujours temps de leur refiler le bébé.

Malko eut un soupir résigné.

— Bien, quand part le prochain avion pour Malte ?

James Williamson secoua la tête comme un chien en train de s'égoutter.

— Je ne crois pas que cela soit utile d'aller là-bas. Kevin O'Connor a été enterré, ses affaires remises à notre consulat, car personne ne les a réclamées. Sa chambre d'hôtel passée au peigne fin.

— Et aux États-Unis ?

— Le FBI a passé son appartement au crible et continue à explorer toutes les pistes.

— Alors, que reste-t-il ? interrogea Malko.

— Ceci, fit l'Américain en faisant tomber sur la table le contenu du

sac en Kraft marron.

Il prit d'abord dans les affaires une fiche rectangulaire orange et la tendit à Malko. Il s'agissait d'un ticket permettant de récupérer la photographie n° 486, prise au Musée de Madame Tussaud, à Londres. Aucune date.

— Ce truc se trouvait dans la poche d'un costume, au fond de la valise de Kevin O'Connor, expliqua James Williamson. Il faut déjà aller récupérer cette photo.

Malko faillit s'étrangler.

— Vous ne m'avez quand même pas fait venir de Liezen pour aller récupérer une photo ! Votre secrétaire aurait pu le faire.

— Ne vous vexez pas, corrigea l'Américain, nous ne sommes pas fous. Pendant qu'il se trouvait à Malte, O'Connor a donné deux coups de fil à Londres, de son hôtel. Nous avons pu retrouver les numéros. L'un correspondait à une société panaméenne qui a un répondeur et l'autre à une adresse, 10 Kensington Court, en face de Hyde Park, dans un quartier résidentiel. Le propriétaire se trouve en Afrique du Sud et loue cet appartement. Il est injoignable et nous préférons agir directement. Nous pensons que O'Connor a pu habiter là, seul ou avec quelqu'un, peut-être le second homme de Malte, durant son séjour à Londres. Il faudrait identifier le locataire du 10, Kensington Court. Et *cela*, ma secrétaire n'en est pas capable...

Malko ne se fiait pas à l'attitude décontractée de James Williamson. La façon dont Kevin O'Connor avait été assassiné impliquait l'intervention d'un grand service, donc, une affaire importante. Tout ce qui touchait la Libye intéressait la CIA au plus haut point. Et si la *Company* pouvait découvrir une bavure bien glauque des Cousins cela pouvait constituer par la suite une excellente monnaie d'échange.

Avec son air détaché, James Williamson était probablement en train de le mettre sur un coup pourri.

Il n'aurait pas fait venir à Londres un chef de mission du calibre de Malko pour un simple contrôle de routine.

L'Américain raccompagna Malko en passant par le bureau de la secrétaire. Mandy Sutton avait disparu, laissant sa machine sagement bâchée. Malko n'avait plus qu'à tirer le premier fil de son enquête, en espérant qu'il n'y avait pas une grenade dégoupillée au bout.

CHAPITRE III

Il y avait la queue devant le Musée de Madame Tussaud, une des attractions touristiques les plus visitées de Londres.

Malko trouva facilement au rez-de-chaussée le stand de Photo-Finish, donna son ticket et cinq livres. L'employée lui remit une enveloppe. Il attendit d'être dehors pour l'ouvrir. Elle contenait une unique photo prise au flash. Un couple, de part et d'autre d'une statue de cire représentant Arnold Schwarzenegger. Un homme en trench-coat, d'une cinquantaine d'années, le visage buriné, les yeux bleus enfoncés, les cheveux en bataille, et une jeune femme de petite taille, les cheveux blonds très courts presque en brosse, mince, sanglée dans un imperméable vert cru.

L'homme était Kevin O'Connor. Mais qui était la petite blonde ?

Malko prit un taxi et se fit conduire à Kensington Court, un labyrinthe de quatre rues tranquilles donnant sur Kensington Road, la grande voie longeant Kensington Gardens. Des alignements d'immeubles résidentiels en brique rouge, typiquement britanniques, avec leurs *basements*. Le numéro 10 ressemblait à ses voisins. Aucun nom n'apparaissait sous les sonnettes, seulement les numéros des appartements. Il y en avait huit. Impossible de savoir auquel correspondait le numéro de téléphone... Malko avisa, en face du 12, un panneau proposant un appartement à louer. Il nota le numéro de l'agence, regagna Kensington Road, héla un taxi et se fit conduire au *Méridien* où James Williamson lui avait loué une suite.

Il appela alors le numéro de l'agence, leur expliqua qu'il lui avait été dit qu'il y avait un grand appartement à louer au 10, leur demandant de lui trouver l'agence s'en occupant. Alléchée par une possible commission, l'employée lui promit de le rappeler dès que possible.

Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre à faire. Il composa alors le numéro de Mandy Brown, dite Mandy-la-Salope... duchesse de Ventnor, depuis qu'elle avait épousé le duc du même nom, propriétaire d'un château de deux cents pièces dans le Kent, de quelques dizaines de milliers d'hectares et d'un portefeuille boursier à faire rêver Rockefeller. Beau comme un Dieu et orphelin. Mais, comme

personne n'est parfait, pédé comme un phoque.

Une voix cérémonieuse répondit aussitôt.

— Résidence du duc de Ventnor, j'écoute.

Malko donna son nom et le *butler* répondit, distant :

— Je vais voir si Madame la Duchesse Pamela est là.

Pamela ! Malko allait raccrocher, croyant à une erreur quand la voix de Mandy Brown éclata dans le récepteur.

— Malko ! Putain, où es-tu ?

Toujours la même charmante verdure.

— À Londres ! Tu t'appelles Pamela, maintenant ?

— C'est mon second prénom. Il paraît que c'est plus chic. Tu es seul ?

— Oui.

— On dîne ensemble ! Viens me chercher, à neuf heures, je vais réserver. Je te donne l'adresse : 18, Belgravia Square.

— Quel étage ?

— Il n'y a que moi dans l'immeuble, fit Mandy avec simplicité. Tu verras, c'est sympa... Hé, attends !

— Oui ?

— Tu ne vas pas me mettre encore sur un coup pourri ? Je me méfie toujours quand tu me téléphones...

Il la rassura. La dernière fois que Malko l'avait appelée, Mandy s'était retrouvée pourchassée par les Irakiens, à Vienne[12].

Remarquablement douée pour la survie, elle profitait de chaque aventure avec Malko pour accroître son bas de laine... Elle avait fait du chemin depuis Honolulu et ses trois premiers millions de dollars, gagnés à la sueur de ses fesses sublimes[13].

À force, elle avait fini par toucher le jackpot. Quelques années plus tôt, Malko l'avait abandonnée dans les bras d'un vieux Yéménite

milliardaire qui avait, hélas, rendu son dernier soupir avant de reconstruire pour elle le temple de la Reine de Saba... Elle habitait maintenant le quartier le plus chic de Londres, juste en face du Palais de Buckingham. Mandy Brown avait toujours gardé une affection particulière pour Malko, depuis ce premier orgasme sur un matelas de dollars. Pour la tranquillité de son ego, il ne s'était jamais demandé quelle était sa part et celle des dollars.

Il fila sous la douche. Peut-être Mandy lui serait-elle utile, elle connaissait tout le monde à Londres.

*

* *

Le *butler* au visage de marbre prit d'un geste délicat le manteau de cachemire de Malko et annonça d'une voix bien posée :

— *The Duchess is expecting you in the sitting room, Sir.*

Malko pénétra dans un hall qui tenait plus de la cathédrale que de la cabane à lapins. Il ruisselait de marbre, un lustre digne des Mille et une nuits éclairait des meubles précieux, si nombreux qu'on se serait cru dans une salle des ventes, et des spots mettaient en valeur des tableaux, dont le plus modeste devait représenter mille ans de salaire du *butler*...

— Malko !

La jeune Américaine apparut à l'autre bout du hall, éblouissante, la bouche en avant. Ses cheveux noirs cas-cadaient sur ses épaules, ses yeux étaient soulignés de khôl. Une tenue étrange la moulait : un boléro de paillettes dorées, assez décolleté pour révéler les trois quarts de son orgueilleuse poitrine, s'arrêtait juste au-dessous des seins ; une large bande de peau était visible entre le boléro et la jupe incroyablement serrée à la taille, si ajustée qu'elle semblait peinte sur elle, soulignant les courbes de ses hanches. Resserrée aux genoux, elle descendait jusqu'aux chevilles, si étroite que Mandy ne put se précipiter vers Malko qu'à tout petit pas.

Il lui sembla qu'elle avait grandi. Pourtant, elle avait depuis longtemps passé l'âge... En regardant ses pieds, il comprit : elle était juchée sur des semelles compensées hautes de quinze bons centimètres ! Après une pénible traversée du hall, elle se jeta dans les bras de Malko, sans se soucier du *butler* qui observait la scène, droit comme une statue. Elle lui planta une langue si possessive dans la

bouche, qu'il crut qu'elle voulait lui voler ses amygdales. Tout en se frottant à lui comme une chatte en chaleur, elle lâcha :

— T'occupe pas de lui, il est pédé.

La douce Mandy n'avait pas changé...

Elle s'arracha à Malko, barbouillée de rouge, noyée de bonheur et lança :

— Elle est super, non, ma tenue ! C'est la mode maintenant, on ne montre plus son cul... Mais j'ai quand même pensé à toi.

Elle lui prit la main et la posa sur sa cuisse afin qu'il sente sous le tissu le serpent d'une jarretière... Sa croupe était toujours aussi audacieusement cambrée et ferme. Elle rit et dit à voix basse :

— Salaud ! Je sais bien à quoi tu penses. Mais on va aller bouffer *avant*. Attends, je vais te présenter mon mari, le Duc.

— Tu crois que c'est vraiment utile ? demanda Malko peu enthousiaste.

Mandy l'entraîna.

— Indispensable, affirma-t-elle péremptoirement. Il adore savoir avec qui je sors.

Il la suivit dans un salon tout en boiserie éclairé par un grand feu de cheminée. Le mari de Mandy, en blazer, cravate club et pantalon de flanelle, lisait le *Times*, enfoncé dans un fauteuil avec, en face de lui, sur une table basse, une bouteille entamée de cognac. Distingué, les traits réguliers, plutôt mous, le front fuyant. Il se leva et vint vers Malko, la main tendue.

— Mandy m'a beaucoup parlé de vous !

— Enchanté.

Sa poignée de main était enveloppante comme celle d'une femme et son regard un rien glauque...

Mandy s'installa sur une méridienne en bouleau de Norvège capitonnée de velours bleu, tranchant sur le classicisme des autres meubles.

— Tu as vu ! lança-t-elle à Malko, il paraît qu'au siècle dernier, les

duchesses recevaient sur ces trucs-là. C'est mon décorateur de Paris, qui me l'a faite sur mesure.

— Vous ne venez pas dîner avec nous ? demanda Malko avec un rien de perfidie.

— Non, je suis désolé, j'avais un autre engagement. Des amis m'attendent pour une partie de whist, à mon Club. Ce sera pour une autre fois. J'espère que vous nous ferez le plaisir de venir déjeuner pendant que vous êtes à Londres.

— Sûrement, affirma Malko.

Mandy l'entraînait déjà. À peine dans le hall, elle pouffa.

— Tu parles de club ! Il attend un minet avec une queue énorme et la peau bien douce qui va le défoncer comme un fou. Il a une chambre spéciale au second, avec plein de trucs en cuir, des chaînes et tout. C'est un doux, mon Duc, il aime bien se faire martyriser.

Une énorme Rolls-Royce Silver Phantom VI, d'un splendide vert émeraude, était garée en face du perron. Haute comme un camion, les vitres noires, étincelante... Le chauffeur, aussi compassé que le *butler*, bondit de son volant pour leur ouvrir la portière.

— C'est le dernier cadeau du vieux Zag, tu te souviens, mon milliardaire yéménite, commenta Mandy. Il l'avait commandée avant sa mort et ne l'a même pas vue, le pauvre. Heureusement que je m'amuse bien avec.

Ils entrèrent dans la voiture sans presque se baisser et aussitôt, Mandy vint s'enrouler autour de Malko. Une glace sans tain les isolait du chauffeur. L'arrière de la Rolls était un petit palais : une console avec une petite télé, un magnétoscope Samsung, un bar étincelant de cristaux, une bouteille de Dom Pérignon dans un seau, une peau de panthère sur le plancher... Mandy, de la pointe de sa chaussure, enclencha un lecteur de cassette, tandis que la Rolls décollait silencieusement du trottoir.

— Nous allons dans le truc à la mode, le *San Lorenzo*, annonça-t-elle. C'est là que Lady Di amène ses minets. On la verra peut-être. Et après...

Ses yeux nageaient déjà dans le sperme.

— Ton mari est chez toi, observa Malko.

— Et alors ? Pourquoi tu crois que j'ai une bagnole de cette taille ?

Tandis que la Phantom VI glissait silencieusement vers le West-End, Mandy-la-Salope entreprit de s'assurer des bonnes dispositions de Malko.

*

* *

Le *San Lorenzo*, dans Beauchamp Place, non loin de *Harrods*, étaient bruyant, encombré et offrait une médiocre cuisine italienne, mais c'était l'endroit « in » de Londres. Une grappe de mannequins noires, habillées de façon criarde, attendait au bar à côté d'une créature en turban, sans âge défini, digne d'un film des années 20. Mandy, probablement en raison de son titre, avait été conduite directement vers la mezzanine dominant le bar, par un garçon plutôt sorti, lui, du *Parrain*.

À peine assise, elle lâcha un gros soupir, qui manqua faire exploser son décolleté, et se tortilla sur sa chaise.

— Putain, que ce truc est serré ! Vivement que je l'enlève...

Elle qui dévorait d'habitude toucha à peine à ses spaghettis, qui semblaient d'ailleurs tirés d'une bétonnière. Seul le vin, du Tertre-Daugay, un excellent Saint-Emilion, l'intéressait. Malko observait le bar, amusé. Deux femmes entrèrent et s'y installèrent en attendant une table. L'une portait d'énormes lunettes, avait des cheveux noirs crêpés, une veste d'un jaune criard et un caleçon multicolore. L'autre, de petite taille, était sanglée dans un imperméable du même vert que la Rolls de Mandy. On aurait dit un homme tant ses cheveux blonds étaient courts. Le regard de Malko s'arrêta sur son oreille gauche où pendait une grande boucle d'oreille en forme d'anneau.

Il mit plusieurs secondes à s'assurer qu'il ne rêvait pas. À coup sûr, c'était l'inconnue photographiée en compagnie de Kevin O'Connor chez Madame Tussaud.

CHAPITRE IV

Un violent coup de pied atteignit Malko en pleine cheville et il sursauta, croisant le regard furibond de Mandy Brown qui avait intercepté *son* regard.

— Elle t'intéresse, cette radasse ? siffla-t-elle. Tu veux qu'elle te fasse une pipe tout de suite ou ça peut attendre ?

Duchesse ou pas, elle n'avait pas perdu ses bonnes habitudes. Malko lui prit la main et lui adressa son regard le plus doux, pour stopper une réaction en chaîne. La chance était avec lui, inutile de la gâcher. Retrouver quelqu'un par hasard dans une ville de dix millions d'habitants, cela valait un cierge à Saint-Antoine ; même si sa soirée d'amoureux avec Mandy risquait d'être sérieusement perturbée.

— Il n'y a que toi qui me fasses bander, affirma-t-il froidement ; mais effectivement, cette blonde m'intéresse.

— Elle a une tronche de gouine, protesta Mandy, outrée.

Malko, afin de dissiper toute équivoque, tira de sa poche la photo du musée Tussaud et la mit sous le nez de Mandy. Celle-ci poussa une exclamation ravie.

— Mais c'est Amie !

— Sa reproduction seulement, en cire, corrigea Malko, mais tu vois qui est à sa gauche ?

— On dirait cette petite blonde, laissa tomber Mandy Brown. Pourquoi tu as cette photo ?

— C'est la raison de ma visite à Londres. L'homme qui se trouve à côté d'elle a été assassiné il y a quelques jours à Malte, par une charge explosive placée dans un téléphone...

— *Shit* ! explosa Mandy Brown, encore tes *spooks*. Moi qui croyais que tu avais seulement envie de me baiser. Tu vas encore m'entraîner dans quel truc dément ?

— Dans rien du tout, jura Malko. Peut-être que cette fille n'a rien à

voir avec ce meurtre. J'ignore les liens entre ces deux personnages. Ça peut être une simple amie.

Mandy regarda avec une moue dubitative la blonde aux cheveux courts au bar avec sa copine, devant des Caïpirinhas[14].

— C'est marrant, fit-elle, j'ai l'impression de la connaître...

— Non ?

Là, c'était plus que de la chance... Mandy doucha vite les espoirs de Malko.

— J'ai dû la voir ici... Parce que les gouines, c'est pas ma *cup of tea*. On se tire. J'ai plus faim.

La blonde quitta le bar pour gagner une table avec sa copine et passa à un mètre d'eux, derrière Malko. Ce dernier vit Mandy esquisser un sourire.

— C'est vrai, elle doit me connaître, elle m'a dit bonjour ! souffla Mandy.

Malko suivit des yeux les deux femmes en train de s'installer trois tables plus loin. La petite blonde avait des traits fins mais presque masculins, environ quarante ans. Ses doigts étaient couverts de bagues bon marché. Elle portait une grande besace à l'épaule, et des chaussures plates.

Mandy Brown semblait plongée dans une profonde réflexion.

— J'arrive pas à me souvenir où je l'ai vue, dit-elle. Je vais quand même pas aller lui demander... Allez, on y va.

La descente de l'escalier fut délicate, à cause de l'étroitesse de la jupe longue. Mandy balançait sa croupe callipyge à qui mieux mieux, pour le plus grand plaisir des dîneurs. Le chauffeur jaillit de la Phantom VI en les voyant et leur ouvrit la portière. À peine Mandy fut-elle à l'intérieur du véhicule qu'elle poussa un soupir de soulagement et vint se couler contre Malko.

— Pense à ta blonde si tu veux, fit-elle, mais viens me baiser.

Malko lui adressa son sourire le plus charmeur.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Tout ce que tu veux, roucoula-t-elle d'une voix pleine de sous-entendus.

— Nous ne partons pas tout de suite.

Le regard de Mandy Brown s'humidifia encore plus.

— Salaud, murmura-t-elle tendrement, tu as envie de faire ça devant les passants... Alors, on va aller devant Buckingham, c'est encore plus excitant.

— Non, dut avouer Malko, ce n'est pas vraiment ça. Je veux attendre que cette fille sorte pour vérifier quelque chose.

Il crut que Mandy Brown allait lui arracher les yeux. Elle bondit sur lui comme une furie, les griffes en avant. Malko sentit une brûlure à la joue gauche et parvint à lui saisir les poignets avant qu'elle ne l'éborgne. Mandy écumait, littéralement.

— Tu crois que je vais attendre que tu veuilles bien ! Je vais la chercher, ta gouine !

Joignant le geste à la parole, elle se jeta sur la portière et l'ouvrit. Malko n'eut que le temps de la retenir par la taille. Elle était parfaitement capable d'aller chercher l'inconnue blonde... Mandy Brown était aussi instable et dangereuse que de la nitroglycérine... À force de se débattre, ses seins jaillirent hors de son boléro, face à un couple qui sortait du restaurant... Comme on était à Londres, l'homme se contenta de jeter un coup d'œil admiratif à la Rolls-Royce.

Malko réussit à ramener Mandy à l'intérieur de la voiture et à refermer la portière. Dépoitraillée, échevelée, elle enrageait.

— Tu m'as encore baisée, une fois de plus, lança-t-elle. Jamais tu ne viens pour moi !

— Je suis désolé, assura Malko, j'étais à mille lieues de me douter de cette rencontre. Mais j'ai un job à accomplir. Je te téléphonerai demain.

Il rouvrit la portière, sauta à terre et la claqua. Comme il ne voulait pas rester en face du restaurant, il fit quelques pas vers l'intersection avec Brompton Road. Cinquante mètres plus loin, il se retourna. La Rolls n'avait pas bougé. Tout à coup, elle se mit à reculer. À sa hauteur, la portière s'ouvrit et Mandy Brown sauta à terre, le boléro toujours autour de la taille. Sans un mot, le maquillage ravagé

par les larmes, elle fonda sur Malko et se jeta dans ses bras, sous l'œil blasé d'un chauffeur de taxi.

— Pardonne-moi ! dit-elle d'une voix de petite fille, je te vois si peu. Viens, on va faire ce que tu veux.

Ils remontèrent dans la Phantom VI et Mandy entreprit aussitôt de se faire pardonner son éclat. En un clin d'œil, elle eut partiellement déshabillé Malko et, agenouillée sur la peau de panthère, commença à lui administrer une fellation comme seule elle en avait le secret.

Lorsqu'elle fut satisfaite du résultat, elle se redressa, les yeux humides ; les pointes de ses seins durcies étaient grosses comme des crayons.

— J'ai envie de toi, gémit-elle.

— Avec ta robe...

— *Shit* ! fit Mandy.

D'un geste sûr, elle fit glisser le zip et s'arracha à son étroit fourreau, ne gardant que son porte-jarretelles et ses bas noirs montant très haut sur ses cuisses. À travers la glace sans tain, Malko regardait la nuque du chauffeur, imperturbable.

Mandy se remit à genoux et cette fois enserra Malko entre ses seins, le masturbant doucement entre les deux masses lourdes et soyeuses, complétant de temps en temps sa caresse d'un coup de langue rapide.

Elle s'interrompit pour se tourner vers le petit bar, et y prit d'abord un flacon en cristal ciselé plein d'un liquide ambré. Elle versa alors dans un verre ballon une généreuse rasade de Gaston de Lagrange XO, avant de servir à Malko une vodka.

— À nos retrouvailles ! fit-elle.

Elle enclencha ensuite une cassette et une musique romantique s'éleva dans la Rolls... De temps à autre, Malko entendait des pas sur le trottoir. Des passants jetaient un regard à la sublime Phantom VI. Un couple s'arrêta quelques minutes, l'examinant sous toutes les coutures, avec des commentaires flatteurs. Ils ne pouvaient voir Mandy, agenouillée comme une hétaïre, faisant à Malko l'offrande d'une bouche brûlante comme le cratère d'un volcan. La présence de ces témoins qui semblaient se trouver dans une autre dimension

l'excitait considérablement. Elle reprit son souffle pour dire :

— Depuis que j'ai cette voiture, je rêvais que tu me baises dedans. Viens.

Elle remonta sur la banquette de cuir, s'installa de guingois, le visage collé à la vitre. De l'autre côté, le couple continuait ses commentaires. Malko, collé à Mandy, s'enfonça en elle d'un seul coup, aussi loin qu'il le pouvait. Elle poussa une sorte de sifflement rauque, comme un pneu qui se dégonfle, et sa croupe s'incrusta encore plus contre lui.

Cambrée, les mains à plat sur la vitre noire, elle se mit à japper à chaque coup de reins de Malko. Les mains accrochées à ses hanches élastiques, il se retira presque entièrement et revint en avant de toutes ses forces, raide comme une lance, butant au fond du ventre offert.

Il sentit les muscles intimes de Mandy se resserrer autour de lui, ses hanches furent agitées d'une brutale ondulation et elle s'effondra en avant comme une poupée cassée, le visage enfoui dans le cuir de la banquette, continuant à jouir par saccades, comme un moteur fait de l'auto-allumage.

Par un effort de volonté admirable, Malko réussit à ne pas exploser. Au contraire, il se retira, toujours aussi flamboyant et, pour la vingtième fois depuis qu'ils avaient commencé, jeta un coup d'œil à la porte du *San Lorenzo*. L'agréable n'empêchait pas l'utile. D'après ses calculs, l'inconnue blonde et son amie ne devaient pas encore en être au dessert. Il aurait donc tort de se priver du sien. Lorsqu'il posa son sexe sur l'entrée de ses reins, Mandy Brown frémit et demanda :

— Salaud, qu'est-ce que tu vas me faire ?

Comme si elle ne s'en doutait pas...

Malko faisait durer le plaisir, effleurant la corolle encore resserrée. C'était le moment le plus délicieux. Posant ses mains sur les hanches de Mandy, il commença à peser progressivement, au centre de la croupe offerte. D'abord, il eut l'impression qu'il ne parviendrait pas à ses fins... Puis d'un coup, la corolle s'ouvrit, l'avalant en partie.

Mandy poussa un râle bref.

— Tu me fais mal ! dit-elle d'une voix de petite fille.

Encore un effort et soudain Malko sentit son sexe glisser dans la

gaine étroite. Cela ne dura que quelques fractions de seconde mais c'était divin. Lorsque son ventre heurta la croupe de Mandy, son excitation était telle qu'il faillit exploser sur-le-champ...

Il s'arrêta, le sang battant dans ses tempes, se retira presque entièrement et revint, de toutes ses forces.

— Arrête, tu me déchires... gémit Mandy d'une voix mourante de plaisir.

De toutes les planques que Malko avait faites, c'était sûrement la plus exquise. Ses reins le brûlaient, il sentait la sève monter. Sans plus se retenir, il se mit à plonger de plus en plus vite dans la gaine resserrée autour de lui, arrachant chaque fois à Mandy un gémissement rauque. La Silver Phantom en tremblait sur ses amortisseurs.

— Viens ! Viens ! cria Mandy d'une voix méconnaissable.

Elle repartait... Malko se vida avec un grondement de plaisir, relayé par un cri strident de Mandy qui dut certainement transpercer la vitre de séparation...

Malko eut du mal à s'arracher du fourreau qui lui avait procuré tant de plaisir, Mandy Brown se laissa glisser en petit tas sur la banquette.

— *My God* ! soupira-t-elle. J'avais envie de cela depuis que j'ai entendu ta voix au téléphone. Tu es vraiment le seul type avec qui je jouisse de cette façon-là... Et même des autres.

— Merci, fit Malko.

Il entreprit de se rajuster. La récréation était finie.

*

* *

La main dans la main, rhabillés, Malko et Mandy guettaient la porte du *San Lorenzo*, installés au fond de la Rolls, Mandy, un Cointreau *on ice* avec trois glaçons à la main, Malko, fidèle à sa vodka.

Une demi-heure déjà que leur intermède avait pris fin.

— Qu'est-ce qu'elles foutent, ces radasses ? grommela Mandy Brown, la tête sur l'épaule de Malko, apaisée. Je voudrais aller me

coucher.

— Les voilà !

Les cheveux blonds de l'inconnue brillaient sous le réverbère... Les deux femmes s'éloignèrent à pied, mais ne firent que quelques mètres, montant dans un taxi en maraude.

Celui-ci passa près de la Rolls qui démarra à son tour. Il tourna à gauche dans Brompton Road, vers l'Ouest. Un mile plus loin, il s'arrêta devant l'hôtel *Carlton Tower*. L'amie de la blonde descendit et prit à pied une petite rue pleine d'antiquaires. Le taxi repartit, remontant vers le nord par Exhibition Road. Il tourna à gauche dans Kensington Road, longeant le parc.

— Dis au chauffeur de doubler le taxi, demanda Malko à Mandy.

La Phantom VI glissa un peu plus vite et doubla. Au passage, Malko aperçut la blonde rencognée dans un coin du véhicule. Le taxi était encore loin lorsque la Rolls atteignit l'entrée de Kensington Court, et sur l'injonction de Malko, y tourna.

— Laissez-moi descendre et attendez-moi au bout, demanda-t-il.

Dans ce quartier tranquille, la Silver Phantom était vraiment trop repérable. Le véhicule disparut dans les rues en zigzag et Malko alla s'abriter sous un porche.

Le taxi arriva deux minutes plus tard et s'arrêta devant le numéro 10. La blonde en imper vert en descendit et entra dans l'immeuble. Malko attendit un peu avant de se rapprocher. Une fenêtre s'alluma au second. Premier résultat. C'est à cette inconnue blonde que Kevin O'Connor avait téléphoné de Malte. Était-ce sa maîtresse, une amie, ou autre chose ? L'étape suivante était de connaître son identité. C'était quand même une soirée faste, entre Mandy et cette avancée...

Mandy somnolait lorsqu'il regagna la Rolls.

— Tu m'as crevée, fit-elle d'une voix mourante. Ça t'ennuie si je te dépose ? Demain, j'ai une leçon de golf à huit heures du matin...

Mandy Brown jouant au golf. On aurait tout vu...

Lorsque la Phantom VI s'arrêta devant le *Méridien*, elle dormait et se réveilla tout juste pour embrasser Malko.

Malko était en train d'admirer le soleil radieux qui baignait Londres lorsque le téléphone sonna. La voix distinguée de James Williamson prit de ses nouvelles et demanda avec une exquise banalité :

— Pourriez-vous passer ce matin ? J'ai du nouveau.

— Moi aussi, dit Malko.

Le temps de s'habiller, il sauta dans un taxi pour Grosvenor Square. La secrétaire qui l'introduisit chez le chef de station de la CIA avait une moustache assez fournie, les cheveux grisonnants, le front bas et autant de charme qu'une gargouille. Mandy Sutton s'était évanouie comme un mirage...

James Williamson était en train de déguster son *early morning tea* et invita Malko à le partager. Celui-ci lui relata sa rencontre de la veille au *San Lorenzo*.

— Bravo ! approuva l'Américain, il faut essayer d'en savoir plus sur cette blonde, mais maintenant, il y a plus urgent.

— Quoi ?

— Le FBI, en fouillant les affaires de Kevin O'Connor, a découvert du courrier qui lui était envoyé à une adresse en Irlande du Sud. Le courrier lui-même n'avait pas d'intérêt, mais nous ignorions qu'il possédait une résidence là-bas.

— Ce n'est pas extraordinaire, pour un Irlandais.

— Peut-être, mais O'Connor ne semblait pas rouler sur l'or. Donc, il faudrait voir de quoi il s'agit. C'est peut-être simplement une boîte aux lettres. Ou autre chose de plus intéressant.

— La *Company* a une station à Dublin, n'est-ce pas ?

James Williamson ressortit son petit rire sec, assorti de

quelques gestes brusques. Par instant, on se demandait s'il n'était pas atteint de la maladie de Parkinson.

— Certainement, dit-il, mais nous y envoyons les plus nuls. Ou

alors des gens d'origine irlandaise, pas fiables pour une affaire de ce genre. C'est pour cela qu'il est préférable que *vous* y alliez...

Inutile de discuter.

— C'est à Dublin ?

— Non, dans l'ouest de l'Irlande, dans le Connemara, une région superbe, paraît-il, très sauvage. Vous avez de la chance.

S'il ne maniait pas encore l'humour britannique, James Williamson pratiquait au moins l'humour noir... Résigné, Malko capitula.

— OK, je vais me renseigner pour les avions.

— Il y a certes des vols pour Dublin, dit James Williamson, mais je préférerais que vous vous y rendiez par la route.

Pendant quelques secondes, Malko se demanda si une main criminelle n'avait pas versé du LSD dans *L'early morning tea* du chef de station.

— Entre la Grande-Bretagne et l'Irlande, fit-il remarquer poliment, il y a la mer d'Irlande.

Petit rire sec.

— Je sais. Mais il y a aussi d'excellents ferries. J'ai une raison précise pour vous demander ce petit effort. Venez, je vais vous expliquer.

Ils sortirent du bureau et prirent l'ascenseur jusqu'au sous-sol de l'ambassade. James Williamson emmena Malko dans un petit box où se trouvait une Ford Escort rouge avec des glaces noires.

— Cette petite merveille a coûté 70000 dollars à la *Company*, annonça-t-il d'un ton badin. Elle est entièrement blindée, possède un téléphone numérique qui vous permet d'appeler n'importe où dans le monde et il y a un Hi-Standart équipé d'un silencieux dans la boîte à gants, avec pas mal de munitions. La voiture est au nom d'une société qui est une de nos infrastructures. De Londres, vous irez jusqu'à Holyhead où vous prendrez le ferry. La station de Dublin est prévenue et vous fournira de l'aide si besoin est.

— Vous ne pensez pas qu'il aurait été plus simple que je loue une voiture sur place ? La station de Dublin aurait pu me fournir une

arme.

— Cette affaire a commencé par un meurtre dont nous ignorons encore l'auteur et les raisons. J'ignore ce que vous allez trouver dans le Connemara, fit James Williamson, tout à coup mortellement sérieux.

CHAPITRE V

Le mirage de la mission facile s'éloignait. James Williamson ouvrit la portière de la Ford et Malko put juger de l'épaisseur des glaces... L'Escort était un vrai petit char... Évidemment, après la somptueuse Silver Phantom VI, c'était un peu modeste, mais la CIA ne le payait pas pour faire des galipettes avec une duchesse de fraîche date dans une voiture de luxe.

— Qui va s'occuper de la blonde de Kensington Court ? demanda-t-il. Vous passez l'information aux Cousins ?

— Je préfère attendre un peu, pour les raisons que je vous ai données, répliqua James Williamson ; si je peux avancer discrètement, je le ferai. J'ai un jeune analyste qui vient de débarquer de Langley. Mais sinon, cela attendra votre retour. Notre chef de station à Dublin, Antony Morgan, vous attend. Contactez-le dès votre arrivée. Entretemps il a dû localiser cette retraite de Kevin O'Connor. Je n'ai pour le moment que le nom d'un village...

De mieux en mieux... Malko s'installa directement au volant de la Ford, après avoir pris congé de James Williamson, et ressortit par l'entrée latérale de l'ambassade. Dans sa boîte à gants, il trouva l'arme annoncée, un Hi-Standart, une balle dans le canon. Presque semblable à son pistolet extra-plat... Une demi-heure plus tard, il avait bouclé ses bagages. Il lui restait à prévenir Mandy Brown. Une voix endormie lui répondit :

— J'ai pas été au golf. On déjeune ensemble, avec mon mari, je t'envoie la Rolls à une heure.

— Impossible, fit Malko, je pars en Irlande.

Mandy Brown se réveilla instantanément :

— Avec la radasse blonde ?

Cela devenait une obsession.

— Non, jura Malko, seul. Ou avec toi, si tu veux. Court silence, Mandy hésitait.

— Avec la Phantom, ce serait chouette, fit-elle rêveusement. On pourrait s’amuser pendant le trajet.

Malko se voyait déjà arriver dans le Connemara avec l’énorme Rolls verte. Pour une enquête discrète, c’était parfait. Autant débarquer avec une voiture de pompiers.

— Si tu viens, avertit-il, ce sera dans une voiture beaucoup plus modeste.

— Ça va pas ? glapit Mandy. Déjà qu’en Irlande, il n’y a que de l’herbe, des moutons et de la flotte ! Tu ne peux jamais aller dans les pays normaux, comme la Californie ou les Caraïbes ? Qu’est-ce que tu vas faire là-bas ?

— J’ai rendez-vous avec un mort, dit Malko. Je ne serai pas long. Je t’appelle dès mon retour ; d’ici là, je voudrais bien que tu te rappelles où tu as vu la « radasse blonde ».

— Mouais, je vais essayer, promit Mandy un peu calmée.

*

* *

L’ambassade américaine de Dublin se cachait dans une petite rue calme, 42 Elgon Road, à l’ouest de la ville. Une grosse villa dans un parc avec le drapeau étoilé planté sur la pelouse. Malko était content de retrouver la terre ferme, après une traversée où il avait été secoué comme un prunier. La mer d’Irlande était déchaînée et les rafales de pluie l’avaient forcé à demeurer dans sa cabine.

Après Londres, Dublin ressemblait à une ville de province coupée en deux d’est en ouest par la Liffey, qui se jetait dans la mer d’Irlande à l’ouest de la ville, à la hauteur du port. Peu de buildings modernes, de belles maisons victoriennes et d’innombrables petits pavillons de briques rouges. Le tout saupoudré de pubs aux façades peintes de couleurs violentes, parfois pleins de poésie. Des bus à impériale d’un vert éteint se traînaient dans les rues étroites à une allure d’escargot.

Malko monta au second étage de l’ambassade, où un homme encore jeune, à la superbe barbe noire, l’accueillit chaleureusement.

— Je suis Antony Morgan, dit-il, le chef de station.

— Vous avez pu compléter l’adresse donnée par le FBI ?

— Hélas non ! J'ai essayé par les télécom irlandais. En vain.

L'Américain s'approcha d'une grande carte épinglée au mur et posa son index sur un point, à l'extrême ouest de l'Irlande.

— C'est là, dit-il, le village de Carna, au fond du Connemara. Là-bas, il n'y a que de la lande et des moutons, et quelques touristes l'été. Le vent est toujours extrêmement violent, il pleut deux jours sur trois et, si vous ne jouez pas au golf, c'est à se flinguer.

— Vous ne savez rien de plus ?

— Non, on m'a demandé de ne pas parler aux Irlandais de la Garda[15]. D'ailleurs, dès qu'il s'agit de l'IRA, ils nous regardent d'un mauvais œil. En 1986, un de mes prédécesseurs avait reçu l'ordre de Langley de prendre contact avec *L'Army Council*. À l'époque, la Maison Blanche avait caressé le projet d'une Irlande unifiée membre de l'OTAN. Évidemment, cela passait par l'IRA. Le projet a été abandonné, les Cousins nous en ont toujours voulu, et les Irlandais du Sud ont été persuadés qu'on voulait les manipuler.

Un ange passa et s'enfuit pour aller cuver son chagrin dans une pinte de Guinness.

Malko mit vingt bonnes minutes à trouver la N6, encombrée de camions qui filaient droit vers l'ouest, en direction d'Athlone et de Galway. Après un moignon d'autoroute, il se retrouva sur une route étroite, encombrée de tracteurs et de camions, et sous une pluie battante. À perte de vue, de l'herbe. À cause de la conduite à gauche, il était obligé d'être beaucoup plus vigilant que d'habitude. Heureusement la signalisation était parfaite, en deux langues : anglais et gaélique !

Qu'allait-il trouver au fond du Connemara ?

Deux jeunes filles, agenouillées en bordure de la route, imploraient les automobilistes de s'arrêter, les mains jointes comme pour la prière. En Irlande, la religion ne perdait jamais ses droits, même pour l'auto-stop. À peine Malko les eut-il dépassées qu'un automobiliste, touché par cette piété affichée, s'arrêta pour les prendre.

Depuis Galway, Malko s'accrochait au volant de l'Escort. Cinq cents virages en soixante-quinze kilomètres ! L'étroit ruban d'asphalte était en si piteux état qu'il avait l'impression de chevaucher un cheval au galop. La route moutonnait sous ses roues, pleine de trous, de bosses, ondulait en montagnes russes, hachée de virages serrés.

L'horizon, une lande rocailleuse et noirâtre. De la tourbe, agrémentée de bouquets de genêts et d'innombrables moutons, bariolés de marques rouges ou vertes, aux noirs museaux sataniques. Un vent violent et continu couchait la maigre végétation. De rares villages aux petites maisons blanches serrées les unes contre les autres, comme pour mieux résister au vent, montraient parfois des murs mauves, jaunes ou rouges, à la façon du baroque italien, qui rompaient la grisaille ambiante. Les ravissants toits de chaume de jadis avaient laissé place à des ardoises tristounettes. Personne dans leurs rues : on ne se déplaçait que pour aller au pub ou à l'église.

Cet austère environnement n'était égayé, si on peut dire, que par d'innombrables petits lacs, souvent de la taille d'une mare, comme les « lochs » d'Écosse. C'était vraiment le bout du monde.

Des rafales de vent d'une violence inouïe arrivaient à secouer l'Escort, pourtant alourdie par son blindage, et insolite dans ce paysage bucolique et rural. Quelques modestes collines baptisées montagnes, noyées dans des brumes, vers le nord, apportaient un peu de relief à cette lande plate comme la main : les douze « Ben », mini-sommets du Parc national du Connemara. À chaque embranchement, Malko devait vérifier sa route. La signalisation était ici complètement fantaisiste, tantôt en miles, tantôt en kilomètres, signalant d'une façon très approximative les prochains villages...

Malko ralentit ; dans le lointain, devant lui, il apercevait la côte de l'Atlantique. D'après la carte, Cama se trouvait au sud de la route Galway-Clifden, c'était le village le plus à l'ouest du Connemara. Un panneau blanc bordé de noir lui sauta aux yeux : *Cama 3,5 miles*. La flèche indiquait une route étroite zigzaguant entre les lochs et des landes pierreuses. Encore une trentaine de virages et il aperçut le village étiré le long de la route, ponctuée des inévitables écriteaux « B & B » : *Bed and Breakfast*. Chaque ferme du Connemara était transformée en mini-hôtel...

Cama était minuscule et il le traversa sans même s'en apercevoir. Revenant sur ses pas, il s'arrêta devant un pub à la façade pourpre, le *Old Castle*, et y entra.

La salle était sombre, vide à part deux consommateurs au bar, et il régnait une odeur aigre. On ne devait pas souvent faire le ménage. Il eut du mal à discerner, au premier abord, si l'être qui s'affairait derrière le comptoir était un homme ou une femme. Les courts cheveux gris en brosse, une solide couperose, des épaules de débardeur... Il ne lui manquait qu'une batte de base-ball.

— *Morning*, qu'est-ce que vous voulez ? demanda une voix vaguement féminine.

— Une bière.

Trente secondes plus tard, il avait devant lui une pinte de bière noirâtre et amère, et la barmaid avait repris sa conversation en gaélique avec les deux autres clients. Malko se força à boire le tiers de sa Guinness avant de dire à la barmaid :

— Je cherche un certain O'Connor, Kevin O'Connor. Il paraît qu'il vit à Cama.

Elle gratta ses courts cheveux gris avec ses ongles sales, regarda ce qu'elle avait ramené et laissa tomber :

— O'Connor ? Je ne vois pas.

— Il navigue, compléta Malko, il doit voyager pas mal...

La barmaid se retourna vers la porte de la cuisine, et appela :

— Sean !

Un barbu roux tout droit sorti d'un dépliant de l'office du tourisme irlandais émergea de la cuisine, les manches de sa chemise à carreaux retroussées sur des avant-bras artistiquement tatoués. Il écouta les explications de Malko.

— Il n'y a pas de Kevin O'Connor ici, à Cama, conclut-il d'un ton définitif. Je connais tous les gens du village. Ils viennent tous ici. Ou alors...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Alors quoi ?

— Ça voudrait dire qu'il ne boit pas...

À son ton, il ne pouvait croire qu'on puisse être affligé d'une tare aussi rédhibitoire. Il secoua la tête et se reprit aussitôt.

— *No, mister !* O'Connor est un nom irlandais, et un Irlandais qui ne va pas au pub de temps en temps, cela n'existe pas. On vous a mal renseigné. À propos, pourquoi vous le cherchez, cet O'Connor ?

— On m'a dit que c'était un bon skipper. Comme j'étais en

vacances dans le coin, j'ai pensé à le voir.

Du coin de l'œil, le propriétaire du pub surveillait le niveau de la Guinness de Malko. Ce dernier se força à la terminer, ce qui rassura visiblement son interlocuteur : il n'avait pas affaire à un taré de buveur d'eau. Il lui lança :

— Allez donc au *Posî Office*, en demi-mile plus loin, direction de Bug Wash, et demandez Miss Lisbeth. S'il y a un O'Connor à Carna, elle le sait. Je vais la prévenir.

*

* *

Miss Lisbeth avait le physique ingrat d'une belette et l'amabilité d'un gardien de prison. Retranchée derrière son grillage, elle accueillit Malko plutôt froidement.

— Il n'y a pas de O'Connor à Carna, affirma-t-elle. C'est sûrement une erreur. Il y a beaucoup de O'Connor en Irlande, mais pas ici. Allez plutôt vous renseigner à Clifden, il y a du monde là-bas.

Déçu, Malko se retrouva sous la pluie, direction Clifden où il trouverait au moins un restaurant. À la sortie de Carna, il s'arrêta pour prendre de l'essence. À tout hasard, il réitéra sa demande concernant O'Connor. À son immense surprise, le vieux pompiste dit aussitôt :

— Ouais, O'Connor, il vient de temps en temps, l'été. Il a une vieille Austin toujours en panne de batterie.

— Vous savez où il habite, quand il est là ?

— Oui, sur le chemin qui mène à la sécherie de saumon, en allant vers le golf. Une petite maison avec des volets bleus, sur la droite. Il faut que vous retourniez sur vos pas et que vous preniez la seconde à droite. C'est à un demi-mile.

Son plein fait, Malko remercia et trouva facilement le chemin indiqué. Il s'enfonçait vers l'Atlantique, au milieu d'un désert de pierres où quelques moutons multicolores essayaient de trouver une maigre pitance.

La maison aux volets bleus se trouvait à près de deux kilomètres du village, complètement isolée. Les volets étaient fermés.

Il passa d'abord devant sans ralentir et dut continuer un bon

moment avant de trouver un endroit où tourner. Le vent soufflait en rafales et l'endroit était particulièrement sinistre. En revenant, il s'engagea dans un chemin de traverse et aperçut une voiture bâchée garée derrière la maison.

Il s'arrêta, sortit de l'Escort et se dirigea à pied vers la bâtisse. Celle-ci était entourée d'un terrain d'environ mille mètres, clos d'un mur de pierres sèches d'un mètre de haut. Malko essaya d'ouvrir le portail, fermé à clef, puis escalada le mur sans difficulté. Il fit alors le tour de la maison, sans discerner le moindre signe de vie. Il s'intéressa à la voiture. Soulevant la bâche, il vérifia qu'il s'agissait bien d'une Austin beige, celle décrite par le pompiste. Visiblement, elle n'avait pas roulé depuis longtemps. Elle était garée en face d'une porte de bois plein.

Il refit le tour, examina la porte d'entrée, verrouillée elle aussi... Apparemment, la maison était vide. Il serait probablement reparti, mais se demandait pourquoi Lisbeth, la postière, lui avait menti. Elle ne pouvait pas ignorer l'existence de Kevin O'Connor. Pourquoi la lui cacher ?

Le vent continuait à souffler en rafale, glacial, humide, et de gros nuages arrivaient de l'Ouest. L'endroit était vraiment sinistre, incroyablement isolé. Que venait y faire Kevin O'Connor ? Il retourna à l'arrière de la maison et pesa sur la porte. Elle ne paraissait pas bien solide, et c'était trop frustrant de repartir sans jeter un œil à l'intérieur.

Retournant à sa voiture, il prit dans le coffre un démonte-pneus, revint à l'arrière de la maison, le glissa entre le battant et l'encadrement de pierre et commença à appuyer par pesées successives. Il y eut plusieurs craquements, mais la porte ne céda pas. La pluie commençait à tomber drue et malgré son trench-coat, il grelottait. Excédé, il prit son élan et envoya un violent coup de pied dans le battant, à hauteur de la serrure.

Il y eut un craquement sec, des échardes de bois volèrent et la porte se rabattit à l'intérieur, découvrant une pièce sombre. Il fit un pas à l'intérieur, tâtonnant pour trouver de la lumière. Devant lui, il y eut un bruit de meuble déplacé et il s'immobilisa.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il.

Pas de réponse. Cela sentait l'humidité et il faisait presque aussi froid que dehors. Soudain une silhouette se matérialisa devant lui.

Une femme de grande taille, un foulard sur la tête, vêtue de long. Son visage en contre-jour était peu discernable, mais Malko vit en revanche le gros automatique Colt 45 qu'elle brandissait dans sa main droite. Sans l'ombre d'une hésitation, elle tendit le bras, amenant le trou noir du canon à quelques centimètres de sa poitrine.

— *Bastard***[16]** lança-t-elle comme un coup de fouet.

Juste au moment où son index écrasait la détente du 45, Malko sentit son estomac envahir toute sa poitrine. Il était à une fraction de seconde de l'éternité.

CHAPITRE VI

Il y eut un clic léger, suivi d'une interjection furieuse. La cartouche percutée avait fait long feu ! L'inconnue au foulard fit un bond en arrière, réarmant du même geste et éjectant la cartouche défectueuse. Avant que Malko ne l'atteigne, elle réussit de nouveau à appuyer sur la détente du Colt.

Sans plus de résultat.

D'un geste furieux, elle ramena encore la culasse de l'automatique en arrière et tira pour la troisième fois, au moment où Malko arrivait enfin à lui saisir le poignet. C'était inutile. La troisième cartouche fit encore long feu !

Malko avait l'impression de vivre une séquence irréelle, avec cette femme qui *voulait* le tuer, pour une raison inconnue, et qui n'y arrivait pas. Elle se dégagea d'une ruade et, avec un cri de rage, lui jeta le lourd pistolet à la tête. Tournant aussitôt les talons, elle s'enfuit vers le devant de la maison.

Le poulx à 200, Malko reçut la crosse du .45 dans l'épaule, avec un soulagement indicible. Cette séquence de cauchemar commençait à durer un peu trop. Il découvrirait plus tard ce qui l'avait sauvé. Délaissant le pistolet, il se rua à la poursuite de l'inconnue. Il la retrouva dans la pièce de devant plongée dans la pénombre. Il y avait juste assez de lumière pour qu'il distingue le fusil de chasse, cassé dans le creux de son bras gauche, tiroir ouvert, et les cartouches qu'elle tenait dans sa main droite.

Elle n'eut pas le temps de les glisser dans les chambres. Malko bondit sur elle. L'inconnue lâcha le fusil et, de sa main droite refermée sur une poignée de cartouches, lui envoya un coup de poing au visage, avec la force d'un homme.

Malko, touché en pleine bouche, sentit sur sa lèvre inférieure éclatée le goût fade du sang et recula. Aussitôt l'inconnue, déchaînée, se précipita et lui expédia un violent coup de genou au bas-ventre !

Une douleur éblouissante le coupa en deux. Il réprima une nausée et demeura quelques secondes sonné, inerte. L'inconnue put ramasser

son fusil. Voyant qu'elle n'aurait pas le temps de le charger, elle le prit par le canon, en le refermant d'un coup sec du poignet, et l'abattit de toutes ses forces en direction de la tête de Malko... Ce dernier parvint à faire un pas de côté et la crosse se fracassa sur le crépi blanc du mur, se brisant en plusieurs morceaux !

Cela ne découragea pas l'adversaire de Malko. Se servant du canon comme d'une lance, elle essaya de l'embrocher. Il parvint à saisir le canon et ne le lâcha plus. Leurs regards se croisèrent. Il lut dans les yeux de l'inconnue une haine féroce, viscérale, mêlée de terreur. Elle se battait comme un animal acculé qui défend sa vie, pour tuer... Elle murmurait des injures entre ses dents, en donnant des coups de pied. Presque aussi grande que lui, elle avait une force incroyable, et de toute évidence un entraînement physique poussé.

Ils luttèrent quelques minutes, tenant chacun un bout du fusil, tournant l'un autour de l'autre. Enfin, d'une violente torsion, Malko réussit à lui faire lâcher prise et jeta le double canon à l'autre bout de la pièce. La femme lui fit face, essoufflée, les mains le long du corps, le regard féroce, puis elle parla pour la première fois.

— Vas-y ! Tue-moi, salaud de Brit !

Elle avait la voix sifflante, chargée de haine, et en même temps elle tremblait comme une feuille. Malko ne comprenait pas. Il y avait visiblement erreur sur la personne.

— Écoutez ! commença-t-il.

Il n'eut pas le temps de continuer. D'un bond de fauve, l'inconnue venait de lui sauter à la gorge ! Il sentit ses dix doigts s'enfoncer dans son cou, les pouces cherchant ses carotides. Comme une tueuse professionnelle. Revenu de sa surprise face à la capacité de réaction physique de la jeune femme, Malko se raidit et arracha de toutes ses forces la main droite qui le tenaillait, lui retourna le bras derrière le dos et la traîna le long du mur jusqu'à un vieux fauteuil d'osier où il la jeta. Le jour pénétra dans la pièce, une cuisine-salle à manger spacieuse, aux murs blancs et au carrelage sombre.

Il observa l'inconnue. Dans la bagarre, son foulard était tombé, dévoilant de superbes cheveux roux qui cascadaient sur ses épaules. Son visage triangulaire plein de taches de rousseur était éclairé par de grands yeux verts qui continuaient à le fixer avec un mélange de haine et de peur.

— Pourquoi avez-vous voulu me tuer ? demanda-t-il.

L'inconnue ne cilla pas.

— Pourquoi avez-vous essayé de pénétrer chez moi ?

— J'étais à la recherche de quelqu'un.

— Qui ?

— Kevin O'Connor.

Le regard de l'inconnue s'assombrit encore.

— Il est mort, lança-t-elle avec une sorte de sanglot dans la voix.

— Je sais, dit Malko.

De nouveau, le visage de l'inconnue se convulsa de rage.

— Espèce de salaud, vous venez terminer le travail pour ces salauds de Brits ! Allez-y !

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, coupa Malko, je travaille avec une organisation américaine. Vous avez un lien de parenté avec Kevin O'Connor ?

Les beaux yeux verts se remplirent de larmes.

— C'était mon frère. Ils l'ont tué.

— Qui « ils » ?

— Vous savez très bien. Les mêmes que ceux qui vous ont envoyé ici pour me faire la même chose.

— Personne ne m'a envoyé, protesta Malko. En tout cas, pas pour vous tuer. J'ignorais même votre existence.

— Alors, comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— Le FBI a trouvé dans les affaires de votre frère, à Newport, du courrier qu'on lui avait adressé ici.

Elle leva un regard étonné.

— Vous êtes du FBI ?

— Non, mais je travaille avec les Américains.

— Quel genre de travail ? Liquider les gens gênants...

Étant donné l'attitude de la sœur de Kevin O'Connor qui n'était visiblement pas une oie blanche, Malko décida d'aller tout droit au but.

— Je travaille pour la CIA, annonça-t-il. Nous nous intéressons à votre frère pour deux raisons. D'abord, parce qu'il voyageait avec un faux passeport irlandais alors qu'il était américain. Ensuite, parce que nous pensons qu'il était à Malte pour traiter une livraison d'armes libyennes à l'IRA.

Il vit dans le regard vert de la jeune femme un nouvel intérêt.

— Puisque vous savez tellement de choses, remarqua-t-elle, vous ignorez qui l'a tué ?

— Oui, avoua Malko. Nous savons seulement qu'il y avait un autre homme à Malte, voyageant aussi sous un faux passeport, un certain Wilfred Reilly.

— Plus les tueurs des *spécial forces* britanniques, ajouta-t-elle avec une ironie cinglante. Ceux qui ont liquidé Kevin.

— C'est peu probable, objecta Malko. Pourquoi iraient-ils agir si loin ?

— Ces salauds ont tué trois de mes amis à Gibraltar, lança amèrement Mairead.

— Votre frère faisait donc partie de l'IRA. Vous aussi ?

La grande rousse le fixa avec une sincère stupéfaction.

— Comment, vous ne savez pas qui je suis ?

— Non.

— Mairead O'Connor, cela ne vous dit rien ? Vous ne lisez jamais les journaux ?

— Non.

Elle esquissa un sourire sardonique avant de dire d'une voix calme :

— Je suis la sœur cadette de Kevin. J'appartiens à l'IRA depuis

l'âge de seize ans. À vingt ans, j'ai attaqué une banque pour le compte de l'Organisation et j'ai tué un policier... Avec l'arme qui n'a pas fonctionné tout à l'heure. Plus tard, j'ai été arrêtée et j'ai fait dix ans de prison à Armagh. Plusieurs mois de grève de la faim. Je suis sortie il y a deux ans. Ça a été très dur.

Il n'en revenait pas : elle avait l'air d'un mannequin, avec son ravissant visage et son corps élancé.

— Vous avez continué, après votre sortie de prison ?

— J'ai déménagé, dit-elle, je suis venue vivre à Sligo, en relative sécurité. J'enseigne le gaélique[17] et, l'été, je viens ici guider des touristes.

— Votre frère faisait aussi partie de l'IRA ?

— Non, mais il leur a rendu parfois des services. Maintenant, que voulez-vous ?

Elle avait repris du poil de la bête, mais semblait plus calme.

— Je cherchais à découvrir qui a tué votre frère, fit-il. Maintenant, je pense retourner à Londres. Il n'y a plus qu'à explorer d'autres pistes.

Mairead se raidit.

— Lesquelles ?

— Kevin O'Conor était vraisemblablement à Malte pour une histoire de trafic d'armes entre la Libye et l'IRA. Ce ne serait pas la première fois. Il a pu être tué soit par les Libyens, soit par les services britanniques, comme vous le pensez, soit, pour une raison que j'ignore, par ses propres amis...

— Ce sont les Brits, répéta avec obstination Mairead.

Elle se leva et se dirigea vers l'évier où elle se versa un verre d'eau. La pensant calmée, Malko passa dans la pièce voisine pour récupérer le Colt qui lui avait sauvé la vie.

Dès qu'elle le vit revenir avec, Mairead tendit la main.

— Rendez-le-moi, s'il vous plaît, c'est ma mascotte.

Sans attendre de réponse, elle le lui prit des mains, avec douceur. Devant son calme apparent, Malko ne s'alarma pas. Mairead éjecta la

cartouche qui avait fait long feu, en fit monter une autre dans la culasse et appuya sur la détente, le canon dirigé vers le sol. La détonation fit sursauter Malko. Dans cet espace étroit, c'était assourdissant.

Mairead O'Connor secoua la tête.

— Certaines cartouches sont humides. Il y a trop longtemps que je garde ce pistolet ici. Alors, vous pensez vraiment que Kevin a été tué par les gens de TIRA ?

— C'est une des hypothèses de travail.

— C'est faux ! dit sèchement Mairead, sans élever la voix. Je sais ce qui s'est passé, par celui que vous appelez Wilfred Reilly. Il a repéré à Malte une équipe de *Pigs*[18]. Ce sont eux qui ont piégé le téléphone où Kevin avait l'habitude d'appeler. Ils le suivaient. Et vous, vous veniez terminer le travail !

Elle parlait légèrement penchée en avant, les traits crispés, le regard fixe. Reculant légèrement, elle tendit le bras, braquant le Colt sur Malko.

— Je vais vous laisser une chance, *Mister Pig*. Si la cartouche qui est dans le canon est défectueuse, vous pourrez aller vous faire pendre ailleurs, sinon, vous allez vous retrouver avec neuf grammes de plomb dans la tête.

Malko se traita de fou pour l'avoir crue calmée. C'était une tueuse. Dix ans de prison et le moral intact. Il esquissa un geste et vit l'index se raidir sur la détente.

— Stop !

Un coup de klaxon à l'extérieur les fit sursauter tous les deux. Mairead fronça les sourcils, sans changer de position. Ils restèrent figés quelques instants face à face. Des pas se firent entendre, et quelqu'un frappa à la porte ; puis une voix de femme appela :

— Mairead !

— Ne bougez pas, fit celle-ci.

D'un bond, sans le quitter des yeux, elle fut à la porte, tourna la clef dans la serrure et entrouvrit. Malko aperçut brièvement le visage de fouine de Miss Lisbeth, la postière. Celle-ci tenait un paquet de

lettres à la main.

— Voilà le courrier, Mairead. *Good bye.*

Mairead prit les lettres de la main gauche, la droite tenant le Colt hors de vue de la visiteuse.

— *Thank you, Lisbeth*, dit-elle d'une voix suave. On se voit ce soir au *Old Castle*.

Elle referma la porte, jeta le courrier par terre et adressa un sourire ironique à Malko.

— Vous pensiez que c'était la Garda ? Ici, ils ne se mêlent pas de nos affaires. Vous avez gagné cinq minutes, c'est tout.

Tous ses muscles bandés, Malko avait décidé de ne pas jouer à la roulette russe. À cette distance, une balle de 45 faisait trop de dégâts. Il allait bondir sur Mairead, jouant le tout pour le tout, lorsque son regard tomba sur une des lettres éparses sur le carrelage. Une enveloppe blanche marquée *Hôtel Phœnicia Malte*. Le timbre était un timbre de Malte.

— Regardez, dit-il, une lettre de votre frère.

Mairead ne baissa pas les yeux. C'était vraiment une professionnelle.

— Reculez et tournez-vous contre le mur, ordonna-t-elle.

Malko obéit. Alors seulement, du bout du pied, elle fit glisser l'enveloppe vers elle, se baissa et la ramassa, l'examinant avec soin. Malko entendit le froissement de l'enveloppe qu'elle ouvrait, puis du papier qu'elle déplaçait. Le silence se prolongea, interminable. Soudain, Malko perçut un bruit nouveau.

Des sanglots.

Il se retourna avec précaution. Mairead, appuyée à l'évier, pleurait silencieusement, la lettre dans sa main gauche, le Colt dans la droite, au bout de son bras ballant.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Elle renifla, une lueur haineuse, brusquement, apparut dans ses yeux verts.

— Vous voulez savoir qui a tué Kevin ? lança-t-elle. Eh bien je vais vous le dire. Et vous allez savoir pourquoi.

CHAPITRE VII

Mairead brandit en direction de Malko la lettre couverte d'une écriture fine et régulière.

— Ce que Kevin écrit vous donne raison. Ce ne sont pas les Brits qui l'ont tué ! J'ai peine à le croire... Il a eu le pressentiment qu'on allait le liquider. Ses propres amis ! Les miens.

— Quand a-t-il écrit cette lettre ?

— Le jour de sa mort. (Sa voix s'étrangla.) Dans sa chambre. Il a dû la laisser au concierge et...

Sa voix se brisa. Malko la laissa pleurer quelques instants avant de demander :

— Pourquoi vous est-elle parvenue avec tant de retard ?

— Il l'avait adressée à mon adresse à Sligo. On l'a fait suivre ici.

Il avait fallu quinze jours, de Malte au Connemara. Malko regardait pensivement cette lettre d'outre-tombe qui venait de lui sauver la vie.

— Pourquoi êtes-vous venue ici ?

Elle plia soigneusement la lettre, après avoir posé le Colt sur l'évier, sécha ses larmes avec un torchon. Malko l'observait. Avec ses épaules larges, sa poitrine pleine et ses longues jambes, sans maquillage, elle avait une sorte de beauté sauvage, animale.

— Lorsque j'ai appris la mort de Kevin, expliqua-t-elle, j'ai pensé que ceux qui l'avaient liquidé allaient s'attaquer à moi. Mes amis m'ont dit la même chose. À Sligo, j'étais trop vulnérable, je suis venue me cacher ici quelque temps. Maintenant que je sais la vérité, cela n'a plus de sens. Je vais repartir à Sligo. Ici, cela me rappelle trop de souvenirs...

De nouveau, elle était au bord des larmes.

— Qui a tué votre frère ? demanda Malko.

— Un homme en qui il avait toute confiance, dit-elle, et moi aussi...

— Wilfred Reilly ? suggéra Malko.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Pourquoi ?

— Parce que Kevin a refusé de faire une saloperie.

— Quoi ?

— Je ne peux pas vous le dire, je vais régler mes comptes moi-même. Je ne suis pas une *tout[19]*.

Il sentit qu'il était inutile de la brusquer.

— Vous pouvez me déposer à un taxi à Clifden ? demanda-t-elle. Je rentre chez moi, à Sligo.

Brutalement, elle semblait indifférente à tout, sauf à venger son frère. Elle fourra son Colt rouillé dans un cabas, prit un sac de voyage, referma la maison et suivit Malko. Le temps ne s'était pas amélioré, mais Mairead ne semblait pas sentir la pluie qui se mêlait à ses larmes. Elle s'installa sans un mot à côté de Malko, ruminant la trahison dont son frère avait été victime. Brusquement, elle tourna la tête vers lui.

— Je suis horriblement triste, dit-elle. J'ai envie de boire. N'importe quoi de fort.

Les villages qu'ils traversaient étaient déserts, les *Bed and Breakfast* fermés. Il n'allait quand même pas se montrer dans un pub avec Mairead. D'un autre côté, s'il parvenait à la « confesser », il saurait tout sur le meurtre de Kevin O'Connor.

Il aperçut soudain, au détour d'un virage, un panneau annonçant *Ashford Castle. Hôtel & Restaurant*. Après avoir franchi une majestueuse grille noire, il pénétra dans un immense parc à la beauté inouïe : des arbres centenaires, des massifs superbement taillés. L'allée tourna, découvrant un golf, puis *Asford Castle* apparut derrière un rideau d'arbres, tel un décor de cinéma. C'était un authentique château du Moyen Âge, avec une façade de deux cents mètres en blocs de granit noir, flanquée de grosses tours carrées, des mâchicoulis et des fenêtres à encadrements de pierre. Muette de stupéfaction, Mairead O'Connor contemplait ce décor somptueux.

— Nous pouvons nous arrêter ici, proposa Malko. Nous pouvons même y dormir.

Probablement épuisée par les émotions, elle ne protesta même pas. À peine furent-ils arrêtés derrière le château qu'une nuée de domestiques accourut, se disputant l'unique valise de Malko et le sac de Mairead. Une hôtesse d'âge canonique, l'air pincé et distingué, lui demanda s'il avait réservé, puis annonça qu'il restait quelques suites à 600 livres[20] par jour, que les gentlemen devaient porter une cravate au dîner et que le golf était à sa disposition...

L'intérieur était à la hauteur de l'extérieur : des tableaux, des tapisseries et des meubles anciens à foison. On se serait cru chez le mari de Mandy Brown. Les boiseries sombres éclairées par des candélabres, les pièces immenses et les couloirs interminables vous faisaient regretter le temps passé. La suite aurait pu abriter une rame de TGV. Elle comportait deux chambres séparées par une immense *sitting-room*, avec vue imprenable sur le golf.

Mairead O'Connor se dirigea sans un mot vers une des chambres et disparut. Malko prit le temps de ranger ses affaires et alla frapper à sa porte pour lui proposer d'aller prendre un verre. Pas de réponse. Alarmé, il entra :

Mairead dormait, toute habillée, recroquevillée sur le lit en chien de fusil. Il la secoua doucement sans résultat.

Il retourna dans sa chambre, se changea et composa le numéro de la station de la CIA à Dublin. Celle-ci était sûrement sur écoute, mais il devait signaler sa position. Le chef de station répondit lui-même et Malko lui annonça que tout allait bien et qu'il avait progressé. Il s'abstint de donner le nom du *Ashford Castle*.

Rassuré, il descendit au bar et se fit servir une vodka et quelques toasts avec du caviar. On se serait cru chez des amis. Le feu crépitait dans l'âtre, les fauteuils de cuir rouge étaient profonds comme des tombeaux et les boiseries disparaissaient sous les portraits d'ancêtres. Même le barman semblait d'époque.

Il jouissait de chaque seconde. Sans l'humidité, il serait allongé, mort, dans la petite maison de Cama. Maintenant, il restait à arracher son secret à Mairead O'Connor. Elle connaissait les réponses à toutes les questions que la CIA se posait. Mais quand on a commencé dans la vie en tuant un policier à vingt ans, on n'est pas facile à manier.

Mairead O'Connor, après deux heures de sommeil, avait un peu récupéré. Pour le dîner, elle s'était recoiffée, et légèrement maquillée. Ses seins lourds tendaient le tissu de sa robe qui, malheureusement, dissimulait totalement ses longues jambes. Elle regarda, visiblement intimidée, la luxueuse salle à manger éclairée de lustres de cristaux, les tableaux accrochés au mur, l'argenterie étincelante.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ? demanda-t-elle soudain.

Malko sourit.

— Je n'ai pas choisi, mais c'est agréable, non ?

— Cela doit être horriblement cher, murmura-t-elle.

— Ce n'est pas un problème, je voudrais que vous vous détendiez.

Les comptables de la CIA apprécieraient...

— Me détendre ! Comment voulez-vous que je me détende ?

On lui apporta le Cointreau que Malko avait commandé pour elle et elle y trempa ses lèvres, faisant ensuite tourner le verre entre ses doigts, regardant les reflets irisés autour des trois glaçons. Puis, elle le but pratiquement d'un coup et en réclama un autre.

Lorsqu'on leur apporta le saumon cru, les deux saveurs se mélangeaient à merveille comme l'avait découvert le chef Alain Senderens, pape de l'œnologie. Elle en était à son quatrième Cointreau *on ice* et ne semblait pas du tout grisée par l'alcool.

— Cela doit être horrible, d'être en taule à vingt ans, dit Malko.

Elle haussa les épaules.

— C'est horrible à *tous* les âges. C'est vrai, cela a été dur, mais je ne regrette rien. J'ai connu des gens formidables là-bas, qui en étaient à leur quatrième ou cinquième séjour.

— Des gens de l'IRA ?

— Oui, bien sûr. Les *Pigs* croient nous décourager, mais tant qu'il y aura un Irlandais vivant en Ulster, nous lutterons.

— Pour quoi ?

Ses yeux émeraude brillèrent.

— Une Irlande indépendante, unie et gaélique, dit-elle en détachant chaque mot.

Elle ne parla plus guère jusqu'au dessert. Après le Cointreau, ils avaient partagé une bouteille de Saint-Émilion – du Tertre Daugay – dont il ne restait pas une goutte. Mairead avait une bonne descente, elle marchait parfaitement droit lorsqu'ils gagnèrent le bar. Re-Cointreau et vodka pour Malko. Ils burent, sans beaucoup parler. Il se demandait comment une femme de vingt ans avait pu se passer d'amour, en prison.

— Vous n'avez pas fait l'amour pendant dix ans ? demanda-t-il.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Son ton était brusque mais pas choqué.

— Parce que ce doit être long.

— Oui, admit-elle à regret. Il y a des moments où c'est très dur. J'ai eu une amie. Pendant trois ans. Plus pour la trendresse que pour le sexe. Elle a été massacrée à Gibraltar par les *Pigs*. Elle aussi, elle avait recommencé en sortant.

Ses yeux étaient humides. Sous son air dur, Mairead paraissait terriblement fragile. Il revoyait la tigresse pressant la détente du Colt, comme une folle, pour le tuer... Il valait mieux être de son côté. Son regard se détourna vers les tableaux du mur, puis revint à Malko.

Elle acheva son Cointreau d'un coup, croisa les jambes et dit soudain.

— J'ai beaucoup réfléchi dans la voiture, en venant ici. Si mon frère m'a écrit cette lettre avec tant de détails, c'est qu'il attendait quelque chose de moi. C'était un homme qui avait beaucoup d'instinct.

— En effet, cette lettre le prouve. Mais que s'est-il passé à Malte ?

— Ce qui s'est passé est ignoble ; il a été trahi par des gens que je lui avais recommandés, en toute confiance. Et, à moi, ils ont voulu faire croire que ce n'était pas eux. Ils ont honte. Kevin n'était pas un traître, ils le savaient. S'il avait trahi, j'aurais été la première à le condamner et à approuver son exécution. Mais, à Malte, il n'a rien fait

de mal. Ces salauds ont eu peur.

Malko savait que l'IRA, comme toutes les organisations secrètes, était impitoyable avec ses membres défaillants. La survie et la sécurité du groupe se payaient à ce prix. Depuis des années, les chemins d'Irlande du Nord étaient jonchés de cadavres encagoulés, les mains liées derrière le dos, le corps truffé de plomb. Quelque chose de différent s'était passé à Malte. Il ignorait encore quoi.

— Pourquoi l'a-t-on tué, dans ce cas ? demanda Malko.

Mairead prit une longue inspiration et plongea son regard dans le sien.

— Je ne veux pas que mon frère soit mort pour rien, dit-elle, je vais vous dire pourquoi ils l'ont assassiné.

Malko retint son souffle. Des larmes ruisselaient sur le visage de la jeune femme. Il la laissa se calmer. Le barman s'éloigna discrètement à l'autre bout du bar, croyant à une explication entre amoureux.

Finalement, Mairead O'Connor sécha ses larmes, termina son Cointreau, laissant les trois glaçons qui cliquetèrent lorsqu'elle reposa son verre sur la table, et commença d'une voix basse et monocorde :

— J'appartiens à l'IRA depuis que je suis enfant. Kevin, lui, a toujours considéré que notre lutte ne débouchait sur rien et qu'au nom de notre dogme, nous commettions des crimes impardonnables, comme de tuer des innocents. Mais quand j'ai été à Armagh, il m'a écrit toutes les semaines, c'est lui qui est intervenu pour que je cesse ma grève de la faim. Cette fois-là, il m'a sauvé la vie.

Entendre parler dans ce décor somptueux de grève de la faim, de morts, de révolution, semblait irréel. Mairead, avec sa flamboyante crinière rousse, évoquait plus le plaisir que la mort. Elle continua :

— Quand il en a eu assez de naviguer, Kevin a voulu se reconvertir dans le commerce des bateaux, mais il n'était pas doué... Il est venu se réfugier dans le Connemara, il y a quatre ans, sans un sou, ne sachant plus que faire. C'était le moment où l'IRA cherchait à importer des armes de Libye. Il fallait un bateau et surtout un capitaine sûr. J'ai pensé à Kevin et je lui en ai parlé. Il a accepté. En trois ans, il a fait quatre voyages entre la Méditerranée et la mer d'Irlande, ramenant des cargaisons d'armes de plus en plus importantes. C'était dangereux, mais il gagnait bien sa vie. L'IRA lui donnait vingt mille livres pour le voyage et le laissait revendre le bateau utilisé et prendre sa

commission. Entre deux voyages, il continuait son ancien job...

« Mes amis avaient une confiance totale en lui. J'étais en quelque sorte sa garantie, ou un otage, comme vous voulez. S'il avait disparu avec l'argent ou s'il avait trahi, on se serait retourné vers moi. L'année dernière, vers le mois de juillet, on lui a proposé un nouveau voyage. Il s'agissait d'acheter un bateau pouvant contenir deux cents tonnes d'armes.

— Deux cents tonnes, c'est énorme.

— Oui, approuva-t-elle, c'était le plus gros transport jamais entrepris. Ils voulaient un homme sûr comme Kevin. Celui qui s'occupait de l'opération n'était pas l'habituel responsable de la logistique. C'était ce « Wilfred Reilly », un des dirigeants de l'IRA, membre du *Army Council*. Avant, il avait supervisé l'exécution des traîtres, pendant cinq ans. C'est un homme que les Britanniques n'ont jamais réussi à identifier. Un des piliers de l'IRA... Avec l'argent qui lui a été remis, Kevin a acheté un bateau en Suède correspondant à ce qu'il fallait et l'a fait transformer.

— Quel était le nom de ce bateau ?

— Je l'ignore, et si je le savais, je ne vous le dirais pas. Je ne suis pas une *tout*. De toute façon, il a changé de nom et de superstructure, depuis. Lorsqu'il a été prêt, Wilfred Reilly a demandé à mon frère de se rendre avec lui en Libye afin de mettre au point les détails de l'acheminement des armes.

— Ce sont les Libyens qui fournissent les armes ?

— Oui, comme toujours. Mais ils sont méfiants et exigent de rencontrer le skipper, même s'ils savent de qui il s'agit.

— Où ces armes doivent-elles être chargées ?

— Les autres fois, elles l'ont été tantôt dans le port militaire de Tripoli, tantôt en pleine mer, entre Malte et Tripoli ; Malte est la plaque tournante de toute l'opération. Donc, il y a presque trois semaines, Kevin s'est rendu à Malte, à partir de New York.

— Il est passé par Londres ?

Elle le regarda, surprise.

— Comment le savez-vous ?

— Je vous le dirai plus tard.

— Oui, il m'a même téléphoné. De Malte, il devait se rendre en Libye, avec « Wilfred Reilly », en empruntant un bateau libyen. Et repartir ensuite. Cela, c'est ce que je savais *avant* d'avoir lu cette terre. Seulement, il s'est passé un fait nouveau durant l'aller-retour en Libye. À Tripoli, « Wilfred Reilly » lui a révélé que ce transport d'armes ne serait pas tout à fait comme les autres. Certes, il viendrait bien chercher deux cents tonnes d'armes à Tripoli, mais après les avoir débarquées clandestinement en Irlande du Sud, il repartirait vers la Libye.

— Pour un second chargement ?

— Non. Pour livrer aux Libyens un homme auparavant kidnappé par les hommes de l'IRA à Londres.

Cette histoire n'étonnait qu'à moitié Malko. Les Libyens et les Iraniens avaient souvent procédé de cette façon avec leurs opposants politiques. Soit ils les assassinaient, soit ils les kidnappaient afin de pouvoir ensuite les interroger à loisir.

— C'est un opposant libyen important ? demanda-t-il.

Mary O'Connor secoua la tête lentement.

— Ce n'est pas un Libyen.

— Un Iranien, alors ? Un Palestinien ?

— Non, c'est un sujet britannique.

Malko commençait à réaliser qu'il était sur une énorme affaire.

— Vous savez de qui il s'agit ?

— Oui. Il me l'a écrit dans sa lettre. Il s'agit de Salman Rushdie.

CHAPITRE VIII

Malko demeura muet quelques secondes. Comme le monde entier, il avait entendu parler de l'écrivain britannique d'origine indienne, auteur des *Versets Sataniques*. Ce livre de fiction, utilisant certains versets du Coran et montrant que le prophète Mahomet ne dédaignait pas les joies de la chair, avait déchaîné la fureur des ayatollahs de Téhéran et de leurs relais dans le monde islamique, les fondamentalistes de tous les pays musulmans.

Dès la parution des *Versets Sataniques*, le 26 septembre 1988, à Londres, les réactions violentes s'étaient succédé. En Inde, le gouvernement en avait interdit la publication, afin de ne pas froisser cent millions d'indiens musulmans. Au cours du mois d'octobre, le Pakistan, puis l'Afrique du Sud et enfin les quarante-cinq pays membres de l'Organisation de la Conférence Islamique, dont le Gabon, l'Algérie et le Nigeria, en avaient fait autant.

En janvier 1989, 50000 musulmans de la ville de Bradford, près de Londres, avaient brûlé le livre de Salman Rushdie en effigie. En février 1989, une foule de 100000 personnes protestant contre les *Versets Sataniques* avait déclenché une violente émeute à Islamabad, capitale du Pakistan ; le Centre culturel américain avait été incendié et il y avait eu six morts.

Enfin, le 14 février, jour de la Saint-Valentin, l'Imam Khomeiny avait publié une *fatwa*, l'équivalent dans la religion musulmane d'une bulle papale, dont les termes étaient sans équivoque :

« Au nom de Dieu Tout Puissant, j'informe tous les musulmans intrépides du monde que l'auteur du livre intitulé *Les Versets Sataniques* conçu dans l'intention de nuire à l'Islam, au Prophète et au Coran, a fait l'objet d'une sentence de mort. J'invite tous les musulmans zélés à l'exécuter rapidement, où qu'il se trouve, afin que soit honorée la sentence de l'Islam. Quiconque sera tué durant cette entreprise sera considéré comme un martyr. »

Après avoir traité Salman Rushdie de traître à la religion musulmane, d'apostat et de marionnette de l'impérialisme et du sionisme, Khomeiny avait on ne peut plus clairement précisé sa pensée.

Immédiatement, Salman Rushdie avait été mis en sécurité par la *Spécial Branch* de Scotland Yard. Il avait dû abandonner sa maison dans le nord de Londres.

Cela n'avait pas calmé les fondamentalistes. Un mois plus tard, en Grande-Bretagne même, le secrétaire général des mosquées de la ville de Bradford avait juré en public d'exécuter lui-même Salman Rushdie, si l'occasion s'en présentait.

Depuis, les manifestations, proclamations et menaces n'avaient cessé de se succéder, un peu partout dans le monde islamique, et partout où il y avait des communautés musulmanes. Les uns après les autres, les chefs religieux de l'Islam avaient déclaré la *fatwa* de Khomeiny parfaitement légale et justifiée.

Après avoir rappelé leurs ambassadeurs à Téhéran, les pays européens les avaient discrètement laissé reprendre leurs postes.

Quatre ans s'étaient écoulés et Salman Rushdie vivait toujours caché, protégé par la police, changeant de domicile souvent, ne se montrant pratiquement jamais. Traqué par le fanatisme. Toutes les pressions sur Téhéran étaient demeurées vaines. La *fatwa* exprimant la volonté de Dieu, personne ne pouvait revenir dessus. Les Hezbollahs libanais avaient même proposé à Margaret Thatcher d'échanger Salman Rushdie contre certains des otages britanniques détenus au Liban. Les otages avaient été libérés, mais Salman Rushdie devait toujours se terroriser pour ne pas être assassiné.

La suite avait prouvé que les menaces fondamentalistes n'étaient pas des paroles en l'air. Le traducteur japonais des *Versets Sataniques* avait été poignardé à mort, les éditeurs du livre à travers le monde avaient reçu des centaines de menaces de mort et, régulièrement, Téhéran rappelait que la sentence serait exécutée.

L'affaire Salman Rushdie était devenue pour les Iraniens une machine de guerre contre l'Occident, un moyen de mobiliser les Islamistes de tout poil à travers le monde. Du Sénégal à l'Indonésie, le nom de Rushdie était conspué, son effigie brûlée en place publique et les menaces contre lui sans cesse réitérées. Très habilement, l'Iran avait fait de cette cause un ciment pour les fanatiques fondamentalistes, de Djakarta à Nouakchott, enrôlant sous la bannière des ayatollahs de multiples chefs religieux. Régulièrement, au moment où on s'y attendait le moins, l'Iran relançait la *fatwa*, au nom d'Allah, rappelant que Salman Rushdie était condamné à mort et que rien ni personne ne pouvait annuler cette condamnation.

La belle fermeté des pays occidentaux n'avait pas duré, pulvérisée par les impératifs commerciaux. Un pays comme l'Iran, qui produit deux millions de barils de pétrole par jour, ne peut pas vraiment être maltraité... Les ambassadeurs revenus en catimini, on avait quand même expliqué aux ayatollahs que c'était très mal de condamner à mort *urbi et orbi* un citoyen d'un autre pays, uniquement pour ses écrits. Bien entendu, ils s'en moquaient comme de leurs premières babouches.

Périodiquement Téhéran attisait la haine contre Salman Rushdie. Le dernier appel relayé par la presse datait d'un mois à peine. La prime pour l'assassinat de Rushdie s'élevait à deux millions de dollars, et on garantissait à son auteur un séjour au paradis des martyrs d'Allah. Malko l'avait lu dans le *Kurier* de Vienne.

Lorsqu'on savait l'acharnement des Iraniens à se venger de leurs ennemis – ils avaient décimé les partisans du Shah réfugiés à l'étranger – on comprenait que Salman Rushdie n'avait pas un sort enviable... Car la *fatwa* de Khomeiny concernait un milliard de musulmans.

Cette histoire d'un autre siècle, surgie dans le bucolique décor irlandais, avait quelque chose de fou et d'irréel. Quelque chose ne collait pas.

Malko sonda le regard embué de larmes de Mairead O'Connor.

— Vous êtes certaine qu'il s'agit bien de Rushdie ? La Libye ne s'est jamais manifestée autrement que verbalement à son sujet. En plus, c'est un musulman qui doit exécuter la sentence.

— J'en suis sûre. Dans sa lettre, Kevin me donne les termes de l'affaire proposée par la Libye. Un certain « Nasser », un officier libyen, a offert à l'IRA d'échanger Salman Rushdie contre deux cents tonnes d'armes gratuites fournies par son pays, plus un chien-loup.

Malko se demanda si Mairead ne se moquait pas de lui.

— Un chien-loup ? Quel rapport avec Rushdie ?

— Il n'y en a pas. Dans sa lettre, Kevin m'explique que ce Libyen – Nasser – est fou de chien-loups, impossibles à trouver en Libye. Il lui a donc demandé de lui en ramener un lorsqu'il viendrait chercher les armes. Comme cadeau. Maintenant...

Elle laissa sa phrase en suspens. De nouveau ses yeux étaient

baignés de larmes. Malko attendit quelques instants avant de demander.

— Quand ce transport d'armes doit-il avoir lieu ?

— Je ne sais pas et cela ne vous regarde pas. Je vous ai dit que je n'étais pas une balance. Si je vous ai parlé de cette affaire Rushdie, c'est pour venger le meurtre de mon frère, pour qu'il ne soit pas mort pour rien. Même après avoir refusé – et dans sa lettre, il m'explique pourquoi -il n'en aurait jamais parlé, pour ne pas trahir l'IRA. Si je vous en parle, c'est pour que la police protège Rushdie. Je vous demande une chose.

— Laquelle ?

— Je ne veux pas que l'IRA pâtis de cette affaire. Prévenez la *Spécial Branch* d'un projet d'enlèvement de Salman Rushdie, mais ne dites pas qu'il s'agit de l'IRA. Après tout, les Libyens ou les Iraniens pourraient très bien essayer.

— Ils le tueraient plutôt, suggéra Malko. Mais je comprends votre point de vue. C'est vrai, vous me rendez un immense service. Je ne vous trahirai pas.

Mairead laissa de longues secondes son regard humide de larmes plongé dans les yeux dorés de Malko.

— Je vous crois, finit-elle par dire. Moi-même, je vais contacter des amis au sein du *Army council* pour leur demander de renoncer à cet enlèvement. S'ils le perpétraient et que cela se sache, l'image de l'IRA auprès des Britanniques ne s'en relèverait pas...

En apparence, l'attitude de Mairead était incohérente. Elle dénonçait l'IRA, tout en voulant la protéger. Un peu comme les vieux staliniens ayant consacré leur vie au communisme, revenus de leurs illusions, mais toujours fidèles aux idéaux de leur jeunesse. Le meurtre de son frère avait culbuté ses certitudes, mais n'avait pas arraché de son cœur toutes ses convictions.

C'était fou : un mouvement comme l'IRA, fanatiquement catholique, *papiste*, comme disaient les protestants, allié aux fanatiques islamistes pour les aider à accomplir une *fatwa* de Khomeiny ! En réfléchissant, l'idée du colonel Kadhafi n'était pas idiote. Il avait été le premier chef de gouvernement à proclamer que la *fatwa* était juste. Il se voulait à la pointe de l'Islam. Ou bien les Iraniens, toujours prudents, avaient sous-traité avec lui, ou il agissait

de son propre chef. S'il livrait en grandes pompes Salman Rushdie à l'Iran, son prestige dans le monde musulman serait immense.

— Pourquoi l'IRA a-t-elle accepté ce contrat ? demanda-t-il. Ils ont de l'argent pour acheter des armes et la Libye est sûrement prête à leur en vendre.

— Kevin me l'a expliqué dans sa lettre, répliqua Mairead. Les Libyens font chanter l'IRA. Ils possèdent une liste des membres des *Action Service Units*. Des gens qui ont subi un entraînement en Libye et dont ils ont toutes les coordonnées, « Nasser » a menacé l'IRA, si on ne lui livrait pas Salman Rushdie, de communiquer cette liste aux *Brits*. Ce serait un coup dont l'IRA ne se relèverait pas.

— Qui est au courant ?

— À part ceux qui sont directement impliqués dans l'opération, personne ! Kevin dit dans sa lettre qu'il y a eu de nombreuses discussions au sein de *L'Army Council*, qui s'est finalement prononcé par cinq voix contre deux en faveur de l'opération. D'abord pour désamorcer le chantage des Libyens, ensuite pour faire perdre la face à nos ennemis jurés, à John Major, protecteur officiel de Salman Rushdie.

— Ce n'était pas dangereux d'expédier cette lettre ?

— Sligo est en Irlande du Sud. Ici le courrier est sûr.

— Pourquoi Kevin a-t-il refusé de participer ?

Mairead O'Connor laissa son regard errer quelques secondes sur les boiseries sombres, comme pour maîtriser son émotion et répondit d'une voix tremblante d'émotion.

— Transporter des armes pour l'IRA, à ses yeux, ce n'est pas déshonorant. Il s'agit d'une lutte politique. Même si des innocents en sont parfois les victimes... Mais le kidnapping, c'est un crime de droit commun et Kevin n'était pas un criminel. C'est ce qu'il a expliqué à « Wilfred Reilly ». Ce dernier a tout fait pour qu'il revienne sur sa décision. Kevin n'a pas cédé et l'autre a eu peur. Cet homme est un tueur, sans cœur et sans conscience. Il a sacrifié Kevin pour un risque qui n'existait pas...

Elle s'arrêta.

— Qu'allez-vous faire ?

— J'ai accès à nos dirigeants. Je suis respectée, je fais partie de l'Organisation. J'ai payé de dix ans de ma vie le droit de leur dire ce que je pense. Je veux qu'ils réhabilitent Kevin, qu'ils reconnaissent leur erreur, que personne ne pense qu'il a trahi.

Elle avait déjà oublié Salman Rushdie. Malko se retenait de bondir sur le téléphone le plus proche. Au fond de l'Irlande, dans ce château de conte de fées, il venait d'obtenir une information qui était de la dynamite. Sa mission paisible débouchait sur un affrontement avec deux organisations terroristes parmi les plus dangereuses du monde. Les services libyens, agents du terrorisme d'État et l'IRA, dont les Britanniques n'étaient pas venus à bout en trente ans.

Mairead l'arracha à ses pensées.

— Vous tenez ma vie entre vos mains, dit-elle simplement. Je vous en ai dit beaucoup trop, à cause de Kevin. Si vous mentionnez l'IRA aux Brits, mes amis l'apprendront, d'une façon ou d'une autre. Ils sauront que c'est moi et ils me tueront, malgré tous les services que j'ai rendus à la cause.

— Je tiendrai ma promesse, dit Malko, mais on ne peut pas laisser Salman Rushdie se faire enlever et exfiltrer en Libye. Je vais simplement faire passer le message aux Britanniques, en disant qu'il y a une menace d'enlèvement par des gens du Moyen-Orient. Ils renforceront sa protection.

Mairead fit tourner le reste des glaçons dans son verre de Cointreau vide.

— De toute façon, dit-elle, il n'est pas sûr que ce projet s'exécute. D'après Kevin l'enlèvement de Salman Rushdie n'est pas encore programmé. On devait le prévenir en temps voulu. Maintenant qu'il n'est plus là, il leur faut un autre capitaine. Ce n'est pas facile pour ce genre d'opération.

— Si cette opération échoue à cause d'une surveillance renforcée, remarqua Malko, vos amis ne pourront pas vous impliquer.

Hormis l'information concernant Salman Rushdie, énorme en elle-même, Mairead ne lui avait pas dit grand-chose. Il ignorait le nom du bateau devant transporter les armes, la date du transfert et l'endroit où les armes devaient être débarquées. Et cela, Mairead ne le lui dirait jamais. En attendant, il était sur des chardons ardents. Le meurtre de Kevin O'Connor avait eu lieu plus de deux semaines auparavant. L'enlèvement pouvait se produire n'importe quand. Il se leva.

— Je dois téléphoner, dit-il. Vous comprenez pourquoi... Si Salman Rushdie était enlevé *ce soir*, je ne me le pardonnerais pas et on ne me le pardonnerait pas.

Elle lui jeta un long regard où flottait une lueur de détresse.

— Souvenez-vous de votre promesse.

Malko se hâta vers le hall où se trouvait une cabine. James Williamson allait sûrement perdre son pseudoflegme britannique en entendant ce qu'il avait à lui dire.

*

* *

Malko attendait depuis presque cinq minutes, téléphone en main. Le *butler* qui avait répondu, ayant précisé que « sir » James Williamson était en train de dîner, il avait dû s'énerver légèrement pour obtenir qu'on aille le déranger.

Le chef de station arriva enfin, visiblement de fort méchante humeur.

— Je suis en train de dîner avec la nouvelle directrice du MI5, annonça-t-il, Stella Rimington. Elle est absolument charmante. Elle a la voix de Marilyn Monroe, les yeux de Staline et le corps d'une jument.

Décidément, la Grande-Bretagne bougeait. C'était bien la première fois que l'on confiait ce poste à une femme.

Les Oxfordiens qui avaient toujours commandé ce grand service devaient s'en retourner dans leur tombe.

— Eh bien, je vous apporte de quoi animer votre dîner, dit Malko.

— Ah bon ! Quoi donc ?

— Puis-je vous demander, fit suavement Malko, de vous excuser quelques minutes pour aller me téléphoner d'une cabine publique au numéro que je vais vous donner : votre ligne est sur écoute et je préfère vous donner la primeur de cette information.

— Ça ne peut pas attendre demain matin ?

James Williamson, sous le charme de Stella Rimington, n'était pas

chaud pour laisser refroidir sa dinde. Malko commençait à sentir la moutarde lui monter au nez.

— Cela peut attendre demain matin, dit-il calmement. Mais si quelque chose de fâcheux se produisait ce soir, vous auriez le choix pour votre prochaine affectation entre le cinquième sous-sol de Langley et la Mongolie Extérieure. Et peut-être pas à un poste digne de vos capacités.

James Williamson n'appréciait pas l'humour autrichien.

— Donnez-moi ce numéro et je vous rappelle, fit-il d'un ton sec, maîtrisant visiblement une furieuse envie de raccrocher.

— Après, dit Malko pour le calmer, vous pourrez demander *n'importe quoi* à Stella Rimington.

— Que le Ciel me protège, soupira l'Américain, donnez-moi ce foutu numéro. Vous avez fini par me mettre l'eau à la bouche.

Malko attendit près d'un quart d'heure avant d'entendre à nouveau la voix de James Williamson.

— Alors, lança-t-il, j'espère que vous n'avez pas gâché mon dîner pour rien.

— Vous allez en juger, dit Malko. Les Libyens projettent une action contre Salman Rushdie, dans un avenir très proche.

— Contre Salman Rushdie !

L'Américain tombait des nues.

— Parfaitement, confirma Malko. Ils doivent sous-traiter pour les Iraniens. Kevin O'Connor, celui qui a été tué à Malte, en savait long sur ce projet. C'est pour cela qu'ils l'ont liquidé.

— Comment avez-vous appris cela ?

— Par sa sœur qui habitait là où vous m'avez envoyé. Les Libyens avaient demandé à O'Connor de les aider. Il a refusé. Ils ont eu peur qu'il parle, ils l'ont liquidé.

— Pourquoi s'étaient-ils adressés à lui ?

— Ils le connaissaient, il avait déjà travaillé pour eux. Il a écrit à sa sœur une longue lettre, juste avant qu'ils l'éliminent.

— Vous l’avez ?

— Évidemment non, mais je l’ai lue.

Silence. James Williamson se gratta la gorge.

— Et cette O’Connor, elle peut témoigner ?

— À part vous, personne ne doit connaître son existence. Cela fait partie du deal que j’ai passé avec elle. Encore une chose, c’est bien le fameux « Nasser » qui s’occupe de cette affaire. Vous n’avez plus qu’à servir tout cela à M^{me} Stella Rimington, entre le café et le Gaston de Lagrange XO.

— C’est ennuyeux. Je ne peux rien lui dire de précis...

— Dites que vous protégez vos sources. Elle comprendra.

— Malko, il me faut cette lettre. Débrouillez-vous. C’est un *smoking gun*[21].

— J’essaierai, promet Malko. Je serai à Londres demain.

Il raccrocha, tranquilisé. C’était aux Britanniques de jouer. La CIA n’avait pas à intervenir sur Salman Rushdie. Il repensa à la blonde aux cheveux courts photographiée avec Kevin O’Connor. Mairead la connaissait peut-être. Il avait beau se dire que son enquête était terminée, cette affaire le passionnait.

Mairead ne se trouvait plus au bar. Elle était sans doute allée se coucher. Il monta, frappa en vain à la porte et dut se faire ouvrir par une femme de chambre. La jeune Irlandaise avait dû s’endormir.

Dès qu’il pénétra dans le salon, il vit un mot placé en évidence sur la table basse. Il lut :

« Merci pour le dîner. Je ne peux pas rester avec vous. J’ai pris votre voiture... Je vous téléphonerai cette nuit ou demain matin pour vous dire où je la laisse. N’oubliez pas votre promesse. Mairead. »

CHAPITRE IX

Harry « Mad Dog »[22] Flynn chantait à tue-tête sous sa douche *The boys of the old brigade*, vieux chant révolutionnaire de l'IRA. Sosie de King-Kong, le front réduit à une mince bande de chair coincée entre une chevelure noire abondante et des sourcils qui se rejoignaient, il était très fier de ses cent dix kilos de muscles. Né à Shankill Road, dans le quartier catholique de Belfast, élevé à la dure parmi sept autres enfants, il ne connaissait comme viande que le mouton mort de vieillesse, et une douche chaude lui procurait le même plaisir qu'à d'autres de conduire une Rolls-Royce. Il savait à pleine lire et écrire et se repérait dans l'existence grâce à quelques convictions bien ancrées : l'Irlande serait le plus beau pays du monde sans les protestants, Dieu était Irlandais, l'IRA, son prophète, les Britanniques étaient tous des *pigs* et la Guinness brune, la meilleure bière du monde.

Un léger bruit le figea.

Dans la vie de clandestin, il ne fallait prendre aucun risque. A vingt ans, il avait troqué sa tenue de docker pour tenir un pub clandestin de l'IRA, dans Falls Road, le quartier catholique de Belfast. C'était en 1969, au moment de la grande offensive de TIRA. Lorsque ses responsables avaient découvert que Harry Flynn était capable de se servir d'une mitrailleuse légère, comme d'autres d'un fusil de chasse, son avenir avait été tracé. Il continuait à aller religieusement à la messe tous les dimanches, mais, entretemps, il faisait partie d'une *Active Service Unit*, chargée d'attaquer les patrouilles britanniques, et de tuer le maximum de soldats.

En très peu de temps, il en avait eu sept à son actif et tout ce que les îles britanniques comptaient de policiers aux trousses. Il s'était découvert une nouvelle vocation : tueur. Doué d'un courage physique étonnant, il faisait l'admiration des minettes catholiques de Shankill Road qui, contrairement à la tradition irlandaise, n'attendaient pas d'être ivres mortes pour se faire sauter par lui... Cependant, Harry Flynn aurait fini à Long Kesh ou dans un caniveau, avec assez de plomb dans la tête pour couler un destroyer, si ses chefs n'avaient pas eu une idée géniale.

On venait de découvrir un traître dans leurs rangs et on s'appêtait

à l'exécuter. Brian Savage, en charge du *Northern Command*, avait eu l'idée d'attacher autour de ce traître une ceinture de bâtonnets de dynamite, après lui avoir donné les papiers de Harry Flynn...

Bien entendu, on avait retrouvé juste assez de morceaux pour remplir une boîte à chaussures, plus les papiers de Harry Flynn. L'IRA n'avait plus qu'à faire courir le bruit de sa mort accidentelle, alors qu'il se préparait à faire sauter un « objectif » britannique. Elle avait même organisé une petite cérémonie funèbre en son honneur, avec les habitués encagoulés et quelques journalistes. Scotland Yard avait retiré son nom de ses fichiers et l'IRA l'avait discrètement exfiltré, muni de faux papiers, sur la Grande-Bretagne, où il avait été chargé d'organiser un réseau de poseurs de bombes à Londres. Le *Army Council* avait enfin réalisé que l'IRA pouvait bien transformer l'Irlande du Nord en champ de ruines, les Britanniques s'en moquaient comme de leur premier melon. Par contre, chaque bombe explosant à Londres déclenchait un maximum de publicité.

Lorsque Brian Savage avait formé sa *Spécial Action Service Unit* pour l'opération Rushdie, il avait tout naturellement pensé à Harry « Mad Dog » Flynn.

Ce dernier interrompit brutalement le dernier couplet de *The boys of the old brigade*. Il lui semblait entendre une sonnerie lointaine. Il coupa aussitôt sa douche et perçut distinctement la sonnerie syncopée du téléphone, à l'étage au-dessus.

Depuis combien de temps sonnait-il ? Un coup de téléphone raté pouvait signifier quelques années de prison... ou pire.

Harry « Mad Dog » Flynn se rua hors de la cabine de douche sans même attraper une serviette et grimpa quatre à quatre l'escalier menant au rez-de-chaussée. Le téléphone, sur un guéridon du living-room, sonnait encore. Il se rua dessus et lança un « allô » sonore.

Pour toute réponse, quelqu'un sifflota les premières mesures de *Finnegan 's wake*.

— C'est moi, Liz, fit-il. Tu peux parler.

Les mesures de sécurité de l'IRA mélangeaient des procédures un peu naïves et des précautions sophistiquées. Il parcourait des yeux le living, cherchant quelque chose pour s'essuyer, lorsqu'il entendit s'ouvrir la porte donnant sur Vincent Terrasse, puis un bruit de talons. Sa propriétaire, Sharon Dyle, apparut. C'était une pulpeuse quadragénaire, veuve d'un ingénieur pétrolier qui lui avait légué,

outre un petit pécule, cette maison dans le nord de Londres. Elle en louait une partie, le *basement*, afin d'arrondir ses fins de mois et aussi d'être en contact avec des jeunes gens pleins de sève...

Fausse blonde mais vraie salope, Sharon Dyle n'assouvissait pas ses besoins sexuels avec ses parties de bingo. Lorsqu'elle était en panne de locataire, il lui arrivait souvent de retrouver des gestes de fillette vicieuse, le soir, après les dernières informations de la BBC.

L'arrivée de Harry « Mad Dog » Flynn au 10 Vincent Terrasse avait été un rayon de soleil dans sa vie. Lorsqu'elle avait vu sa silhouette massive s'encadrer dans la porte, elle avait senti ses jambes se dérober sous elle. Celui-là la changeait de ses locataires habituels, des étudiants chlorotiques, pâlots et même, hélas, plus portés sur les garçons que sur de belles créatures épanouies comme elle.

Harry s'était présenté comme un docker irlandais venu à Londres chercher du travail, muni d'économies réunies par ses parents. Méfiante, Sharon Dyle vérifiait d'habitude les répondants de ses locataires, avant de leur confier la clef de la maison. Mais, subjuguée, elle avait accepté Harry immédiatement. Il parlait doucement, était extrêmement poli, humble même, rentrait tôt, partait le matin, était toujours bien mis, Harry Flynn était vraiment le locataire idéal. Sharon n'aurait jamais osé le provoquer directement. Elle se contentait d'être sexy, de porter des bas, de la dentelle, des jupes un peu trop courtes pour son âge et des hauts transparents permettant d'admirer une lourde poitrine encore très convenable.

Le jour où Harry Flynn l'avait emmenée dans sa petite chambre dans le *basement*, pour lui montrer un album de photos sur Belfast, elle avait pu répondre à une question qu'elle se posait depuis le début : TOUT était proportionné chez Harry Flynn.

Au début, elle l'avait vraiment pris pour un docker et leurs relations étaient assez distantes. Puis, au fil des rencontres dans le living-room, l'Irlandais s'était peu à peu révélé.

D'abord, il avait fait à Sharon Dyle une peinture apocalyptique des méfaits de l'armée britannique en Ulster. Déjà séduite sexuellement en son for intérieur, Sharon Dyle avait fait chorus. Elle avait commencé à s'intéresser à l'affaire irlandaise. Harry Flynn lui avait prêté des livres favorables à la cause républicaine, puis des pamphlets plus violents et enfin de la littérature clandestine diffusée par l'IRA.

À ce stade, Harry avait avoué qu'il avait été militant au Sinn Fein,

la branche politique et légale de l'IRA. Sharon Dyle, déjà amoureuse, ne demandait qu'à participer.

Le jour où Harry l'avait emmenée dans sa chambre et avait posé la main sur sa cuisse, elle en avait presque défailli... Le reste s'était passé très vite. Les grosses mains maladroites s'étaient attaquées à ses dentelles, ne lui laissant que ses bas. Elle avait pudiquement fait semblant de fermer les yeux lorsqu'il avait ôté son jean gonflé par une érection indécente. Très vite, Harry l'avait culbutée et envoyée au septième ciel. Sauf lorsqu'ils parlaient politique, ils n'avaient guère eu plus d'intimité. De temps à autre – pas assez souvent au gré de Sharon Dyle –, Harry acceptait un *afternoon tea*. C'était un code entre eux. Ils ne parlaient pas, ni ne flirtaient. Avec des gestes maternels, Sharon défaisait la chemise d'Harry et commençait à lui caresser la poitrine, tout en se frottant à lui.

Ensuite, elle l'entraînait dans sa chambre. Harry la déshabillait rapidement, martyrisant au passage ses seins, ce qui lui arrachait de petits cris. Elle dégageait ce qui l'intéressait, faisait glisser sa jupe à terre, ne gardant que ses bas et son slip. Jamais elle ne se présentait le ventre nu, car elle adorait la sensation des mains rugueuses de son amant arrachant son dernier rempart.

Ils n'échangeaient pas un mot, juste de petits grognements de satisfaction, et quelques baisers de la pointe de la langue. Lorsque Harry Flynn avait son jean sur les chevilles, Sharon s'accroupissait en face de lui et lui faisait l'offrande de sa bouche. Mais très vite, elle se redressait et, avec un sourire complice, le tirait vers le lit. Il s'y étendait à plat dos, entièrement nu, et elle l'excitait encore de la bouche et des doigts, pendant qu'il jouait avec son sexe ouvert. C'est lui qui donnait le signal de la suite. Il roulait sur elle, écartait les cuisses de Sharon et lui enfonçait d'un coup son long sexe aussi loin qu'il le pouvait. Elle se tortillait sous lui, l'embrassait, lui caressait la poitrine, profitant de chaque coup de boutoir.

Harry était un primitif, lorsqu'il se sentait prêt, il se retirait, retournait Sharon comme une crêpe. Bien dressée, celle-ci se mettait aussitôt à genoux, prosternée comme une musulmane pendant la prière, la croupe haute. C'est dans cette position que Harry Flynn la besognait violemment, sauvagement, ignorant ses gémissements énamourés, se vidant ensuite à longs traits avec un cri sauvage.

Après ces séances, ils parlaient politique.

Peu à peu, Harry Flynn s'était découvert, relatant ses aventures en

Irlande du Nord dans le comté d'Armagh, ses luttes contre les protestants. Sharon Dyle buvait ses paroles : elle avait l'impression de faire l'amour avec un grand aventurier. Un jour, elle avait osé lui demander :

— Mais alors, vous avez appartenu à l'IRA ?

Il avait incliné la tête affirmativement sans répondre. Cette nuit-là, elle n'avait pas pu s'endormir avant cinq heures du matin. Elle qui s'était résignée à vieillir tout doucement, entre les parties de bingo et quelques copines, retrouvait la vraie vie, le frisson du sexe et de l'aventure.

Progressivement, Harry lui avait révélé qu'il se trouvait à Londres pour faire la propagande de l'IRA et recueillir des fonds pour la Cause. Spontanément, Sharon Dyle lui avait proposé de ne plus payer son loyer. Il avait refusé, arguant qu'il ne prenait d'argent qu'aux riches... Elle l'en avait aimé deux fois plus.

Il avait fallu qu'elle revienne plusieurs fois à la charge pour qu'il accepte de la laisser transporter des paquets de tracts qu'elle abandonnait dans des poubelles à un endroit désigné. Elle revenait de ces expéditions les jambes flageolantes, ignorant qu'il n'y avait que de vieux journaux dans les paquets, qu'il s'agissait seulement de la tester et de l'impliquer... Quand Sharon Dyle sentait le sexe puissant de Harry la défoncer, elle avait l'impression de communier avec tous les révolutionnaires de la Terre. Fascinée d'être mêlée à l'Histoire, elle passait désormais son temps libre à lire des ouvrages sur l'IRA.

Bref, Sharon Dyle nageait dans le bonheur. Il n'y avait qu'une ombre au tableau : l'impossibilité absolue d'en parler à ses copines...

Aussi, quand Harry « Mad Dog » Flynn lui avait annoncé qu'il projetait une opération de « récupération révolutionnaire » pour se procurer de l'argent, Sharon l'avait supplié de la laisser y participer.

L'Irlandais l'avait laissé mijoter plusieurs jours avant de lui dire oui du bout des lèvres. Sharon en avait presque joui sur place, somme si le sexe de son amant la transperçait. Harry avait bien pris soin de lui assurer qu'il n'y avait aucun risque ; elle le regrettait presque : elle se voyait déjà au tribunal de Old Bailey, clamant son dévouement à l'IRA.

Un peu plus tard, quand son amant-locataire lui avait expliqué son rôle, elle avait été déçue par sa modestie. Pourtant, elle tremblait en voyant les dégâts causés par les attentats de l'IRA à Londres, et

maudissait les poseurs de bombes. Mais il y avait chez elle une sorte de dédoublement de la personnalité. Harry Flynn était un *working class hero*, un croisé de l'Irlande gaélique, pas un assassin. Et il lui faisait si bien l'amour...

*

* *

En le voyant nu comme un ver au milieu du living, Sharon Dyle sentit son ventre s'embraser. Elle ne pouvait détacher le regard de ce qui pendait entre ses jambes. Un sourire figé plaqué sur son visage, elle fit quelques pas dans sa direction.

Harry « Mad Dog » Flynn avait pourtant la tête ailleurs. L'écouteur collé à l'oreille, il écoutait sa correspondante.

— Je t'attends dans la galerie d'art de Upper Street, annonça-t-elle. Dans une demi-heure.

Elle raccrocha. C'est alors qu'il leva les yeux sur Sharon Dyle. Celle-ci avança une main timide vers la verge qui reposait le long de sa cuisse, juste au moment où il raccrochait à son tour.

Sharon Dyle sortait d'un restaurant indien où elle avait dégusté quelques plats de Madras qui lui avaient mis le sang en ébullition. La vue de ce membre agréablement gonflé par la chaleur de la douche lui fit perdre toute tenue. Un demi-siècle d'éducation rigoriste vola en éclats.

D'une voix saccadée, le souffle court. Sharon Dyle dit :

— J'allais répondre, je pensais que vous étiez sorti.

Harry ne répondit pas, submergé par la sensation exquise des doigts qui repoussaient en arrière la peau de son sexe. En quelques secondes, un flot de sang s'y rua, le transformant en une imposante matraque. L'Irlandais dégoulinait toujours, mais Sharon Dyle ne semblait pas s'en apercevoir. Elle se félicita d'avoir mis un haut noir presque transparent, rehaussé d'un collier de perles et assorti d'une jupe très courte découvrant ses longues jambes gainées de nylon noir.

Comme si elle s'agenouillait sur un prie-Dieu, elle se laissa tomber à genoux sur le Kirman, engloutissant dans sa bouche ce qu'elle pouvait. Elle en tremblait d'excitation.

Harry eut un sursaut si brusque qu'elle crut qu'il allait jouir.

Aussitôt, elle interrompit sa fellation, se releva, puis écrasa sa bouche sur celle de l'Irlandais. Il crut qu'elle allait arracher sa langue du fond de son gosier, tant elle mettait d'ardeur dans son baiser. Réalisant que les passants de Vincent Terrasse pouvaient les apercevoir à travers les fenêtres sans rideaux, elle s'interrompit pour souffler.

— Allons dans ma chambre...

Il l'y suivit. La pièce, tout en rose, avec des coussins, des gravures, des bibelots partout, et un grand lit en taffetas, donnait sur le minuscule jardin. De nouveau Sharon enlaça son locataire, se frottant contre lui, tâtant son corps nu et encore humide avec gourmandise. Le membre collé à sa jupe diffusait une douce chaleur qui la transformait en Niagara.

Sans ménagement, Harry bascula la veuve sur le lit, plongea une main entre ses cuisses, saisit sa culotte et l'arracha.

— Attendez ! Attendez ! supplia Sharon. *It's so good.*

Sans l'écouter, Harry remonta la jupe sur les cuisses un peu grasses, découvrant la bande de chair au-dessus des bas, et le triangle de fourrure noire.

De tout son poids, il se laissa d'abord tomber à genoux sur le lit qui couina, entre les jambes de la veuve, puis s'abattit sur elle, l'étranglant presque sous ses cent dix kilos.

— *Please, wait !* protesta Sharon Dyle.

Elle n'eut guère le temps d'en dire plus. D'un puissant coup de reins, Harry venait de l'embrocher jusqu'à la garde, étonné lui-même que son membre au volume imposant puisse se loger d'un coup dans ce ventre accueillant.

— Aaaah !

C'est tout ce que put dire Sharon Dyle. Elle avait l'impression qu'on l'ouvrait en deux, mais c'était une sensation merveilleuse. Harry fit une pause de quelques secondes, bien abouté dans le fourreau parfaitement lubrifié. Sharon sentait palpiter le long de ses parois internes les veines de l'énorme membre et flottait déjà au bord de l'orgasme.

Harry s'égouttait sur elle comme un chien mouillé. Il reprit son va-et-vient, glissa ses deux grosses mains sous les cuisses de sa

propriétaire, les releva, les repoussa pour lui soulever le bassin. Dans cette position, il se rehaussa pour se laisser retomber de tout son poids. Il plongeait en elle presque à la verticale ; pliée en deux, Sharon Dyle couinait de bonheur.

— *Oh yes carry on ! carry on !* souffla-t-elle.

Harry ne se fit pas prier et au bout de quelques minutes l'acheva par un formidable coup de reins. Sharon eut l'impression que cela lui remontait jusqu'à la gorge. Elle partit, sans pouvoir se retenir, exhalant un cri sauvage de parturiente.

Instinctivement, dans un réflexe de clandestin, l'Irlandais lui écrasa la bouche de sa grosse main. Elle n'en jouit que plus violemment, en ayant l'impression de se faire violer.

À peine calmé, Harry « Mad Dog » Flynn s'arracha au fourreau qui l'enserrait et se remit debout. Le regard noyé, Sharon Dyle aurait bien profité encore de ce membre qui bandait toujours. Mais son locataire s'excusa d'un sourire.

— *Excuse me, I have an appointment.*

Sharon lui répondit d'un sourire repu et complice. La jupe relevée sur les hanches, sa culotte sur la moquette, son haut de dentelle mouillé, son maquillage défait, elle ressemblait vraiment à la victime d'un viol, mais depuis longtemps, elle ne s'était pas sentie aussi bien.

*

* *

Sharon Dyle entendit claquer la porte de la rue. Le cœur battant, elle se demanda où allait Harry Flynn. Depuis qu'elle connaissait ses véritables activités, elle tremblait sans cesse de ne pas le voir revenir. Pour calmer son angoisse, elle alla se verser une solide rasade de Johnnie Walker.

*

* *

Harry « Mad Dog » Flynn, après la brève étreinte, avait pris un pistolet Taurus 9 mm dans un attaché-case. Il avait fait monter une balle dans le canon, mis le cran de sûreté et glissé l'arme entre son jean et la peau. L'expérience lui avait appris qu'une arme qui n'était pas prête à tirer ne servait à rien.

Il quitta sa planque, une des meilleures qu'il ait jamais eues à Londres. Il n'y avait rien de mieux qu'une femme amoureuse pour vous protéger.

Il s'éloigna à grandes enjambées dans Vincent Terrace, une petite voie paisible du quartier d'Islington, au nord de Londres, longea le Grand Union canal, bordé de coquettes maisons victoriennes. Le calme absolu. Pas un magasin. Au bout de la rue, il y avait l'inévitable pub, le *Prince of Wales* où il ne mettait d'ailleurs jamais les pieds.

Dix minutes plus tard, il atteignait Upper Street, la grande voie nord-sud descendant vers Holborn, où la circulation était intense. Harry « Mad Dog » Flynn avait pour règle absolue de se déplacer à pied le plus possible. C'était ainsi qu'on passait inaperçu. Il pénétra dans une petite galerie regroupant une vingtaine de boutiques d'antiquités. La plupart étaient fermées et il ne croisa personne. Il fallut qu'il descende au sous-sol pour se heurter à celle qui lui avait téléphoné. Liz Malone, une militante sûre de l'IRA, mobilisée dans la même *Spécial Action Service Unit* que lui. Elle portait un chapeau dissimulant ses courts cheveux blonds et un imperméable vert. Ils s'embrassèrent brièvement et elle lui annonça aussitôt :

— J'ai l'information. C'est pour dans six jours. J'ai tout noté là-dessus. Tu es prêt de ton côté ?

— J'ai besoin de quarante-huit heures, mais j'ai tout le matériel.

Liz Malone lui jeta un regard inquiet.

— Tout repose sur toi. Nous n'aurons pas une seconde chance...

Harry « Mad Dog » Flynn se renfrogna immédiatement.

— Vous n'avez plus confiance en moi ?

Elle secoua la tête.

— Ne dit pas de bêtises. Je te demande simplement de tout vérifier doublement. C'est une chance inespérée et je risque, si cela rate, de ne plus pouvoir vous servir à grand-chose.

— Dis-leur que c'est OK, qu'ils peuvent mettre le reste en route.

Ils se séparèrent sur un nouveau baiser amical et Harry Flynn resta cinq minutes à admirer des porcelaines de Meissen, avant de quitter la galerie. Il était sur le qui-vive. Les agents de la *Spécial Branch* de

Scotland Yard savaient que l'IRA possédait plusieurs bases secrètes dans l'est et le nord de Londres, mais n'avaient aucune information précise. Aussi multipliaient-ils les patrouilles dans ce périmètre, traquant le moindre détail suspect, la moindre anomalie. Ils comptaient sur le *Neighbourhood watch*, la délation par les voisins. Heureusement, dans Vincent Terrasse, Harry ne voyait personne et Sharon Dyle prenait des locataires depuis cinq ans. Il l'avait d'ailleurs découverte par hasard, grâce à une petite annonce.

Il repartit à pied, puis sauta dans un bus qui descendait Roseberry Avenue, le quitta sur Clerkenwell Road, fit encore cent mètres avant de pénétrer dans un grand parking où on louait des emplacements au mois. Un ascenseur poussif puant le kérosène le mena au quatrième niveau. Parmi des centaines de véhicules, se trouvait un fourgon Dodge marron aménagé en camping-car, ses deux hublots protégés par des rideaux. Ses flancs étaient décorés de deux énormes lions multicolores. Ce type de véhicule, assez abîmé, était trop courant en Grande-Bretagne pour attirer l'attention.

Harry « Mad Dog » Flynn, après s'être assuré qu'il n'y avait personne autour de lui, ouvrit la porte arrière et se glissa à l'intérieur du véhicule. Il gagna la cabine, mit le contact, alluma l'éclairage intérieur avant de retourner à l'arrière.

Le véhicule contenait un bric-à-brac invraisemblable. Harry « Mad Dog » Flynn déplaça quelques cartons, découvrant une longue caisse en bois fermée par un cadenas dont il avait toujours la clef sur lui.

Il mit des gants, l'ouvrit et commença à en examiner le contenu. D'abord une mitrailleuse soviétique Douchka calibre 12,7 comme les « 50 » américaines, avec deux boîtes de chargeurs. Il avait remplacé les munitions soviétiques par des balles anti-blindage du même calibre, « Barret Light Fifty ». De quoi tailler en pièce un véhicule blindé léger comme ceux que les Anglais utilisaient en Irlande du Nord. Harry « Mad Dog » Flynn avait toujours aimé les mitrailleuses. Quelques années plus tôt, en Ulster, il avait à plusieurs reprises attaqué des militaires avec une M60 américaine, mitrailleuse légère et efficace.

Il inspecta la Douchka, arrivée de Libye sur une précédente livraison, s'assura qu'elle était en parfait état de marche. Après l'avoir posée sur le plancher, il vérifia le fonctionnement de deux AK 47 dont les crosses avaient été sciées. Les fusils d'assaut soviétiques représentaient une redoutable puissance de feu en ville et pouvaient se dissimuler facilement dans une voiture de tourisme.

Enveloppés dans des chiffons, il y avait deux pistolets Taurus équipés de gros silencieux cylindriques noirs. Des armes impressionnantes, permettant de liquider quelqu'un au milieu de la foule, même en tirant d'une voiture...

Au fond de là caisse se trouvaient plusieurs plaques de Semtex et des détonateurs, de quoi confectionner des machines infernales en quelques minutes. Et enfin deux gilets pare-balles en kevlar achetés aux États-Unis, le modèle du FBI. Des policiers irlandais acquis à la cause de l'IRA les leur avait procurés car ils n'étaient pas en vente dans le commerce.

Après avoir inspecté son arsenal, Harry « Mad Dog » Flynn remit tout en place. Le fourgon constituait un parfait dépôt d'armes. Même si, par miracle, il était découvert, il ne mènerait à rien : le véhicule avait été acheté au nom d'un mort, à une adresse fantaisiste. Les armes, venus de Libye, étaient intraquables. De toute façon, personne n'inspectait jamais ce parking fermé. Il y avait comme cela des dizaines de caches de l'IRA, connues chacune par seulement deux personnes. La police ne les avait jamais découvertes...

Harry « Mad Dog » Flynn fit tourner le moteur du van pour s'assurer qu'il fonctionnait bien, coupa ensuite le robinet des batteries afin d'éviter tout problème et referma la fourgon. Maintenant, il lui restait à préparer son action comme une opération militaire, afin que tout se passe bien. L'IRA avait toujours une longueur d'avance sur Scotland Yard. Cette fois, cela risquait de coûter cher aux Britanniques.

CHAPITRE X

Malko, allongé dans le noir, n'arrivait pas à dormir, ruminant de sombres pensées. Bien sûr, les informations livrées par Mairead O'Connor étaient précieuses, mais trop incomplètes. Il lui manquait le nom du bateau, le lieu de débarquement et surtout les dates de l'opération. Quant au kidnapping proprement dit, il n'en savait rien. Le seul élément dont il disposait était la blonde aux cheveux courts, mais rien ne disait qu'elle soit mêlée au projet.

Le téléphone sonna à onze heures et demie. L'employée de la réception du *Ashford Castle* annonça :

— *Outside call, sir...*

Seule Mairead O'Connor savait qu'il se trouvait là...

— C'est vous, Mairead ? demanda-t-il.

— Oui.

— Où êtes-vous ?

— Cela n'a pas d'importance. Je laisse votre voiture à Galway.

— La voiture, peu importe... Pourquoi êtes-vous partie ?

Après un long silence, la jeune femme dit d'une voix pleine de lassitude :

— J'ai réfléchi. Je ne suis pas une moucharde, je ne peux pas collaborer avec vous, toutes mes fibres se hérissent à cette idée. Je vous en ai assez dit pour que vous puissiez arrêter cette chose horrible.

— J'espère, dit Malko. Mais vous, qu'allez-vous faire ?

— Je veux qu'on rende justice à Kevin. J'irai à Armagh dès demain. Il faut qu'ils m'écotent.

— Ils ne le feront pas, prédit Malko, et vous allez mettre votre vie en danger.

— Cela m'est égal.

Il la sentait butée, décidée à aller jusqu'au bout.

— Ce soir je suis trop fatiguée, j'ai besoin de dormir.

Elle allait raccrocher. Il fallait à tout prix garder le contact.

— Je veux absolument pouvoir vous joindre, insista-t-il. Laissez-moi un point de chute.

Mairead O'Connor hésita longuement avant de dire :

— D'accord. C'est un numéro à Dublin, 876 9834. Vous pouvez laisser un message, je téléphonerai de temps en temps, mais je ne veux plus vous revoir. Votre voiture se trouve devant le pub *Arms of the lads*, à l'entrée de Galway, sur la route N7. Les clefs sont cachées dans le pare-chocs avant.

Elle raccrocha. Il n'y avait plus qu'à regagner Dublin au plus vite.

*

* *

La N6 était interminable, ses deux voies encombrées de camions. Malko avait retrouvé l'Escort deux heures auparavant, à l'endroit indiqué par Mairead, et il était encore à plus de cent kilomètres de Dublin.

Profitant d'un fort ralentissement, il s'arrêta et d'une cabine rappela le numéro communiqué par Mairead O'Connor. Une voix d'homme répondit.

— *Irish watch, good moming.*

— Je voudrais laisser un message pour Mairead O'Connor, dit-il.

— Je ne sais pas quand je la verrai, dit l'inconnu après une petite hésitation, mais dites toujours.

Malko donna son nom et le numéro de téléphone du *Meridien* à Londres, ainsi que celui de son château de Liezen ; il précisa qu'il avait rencontré Mairead dans le Connemara, chez elle. Ensuite il reprit sa route : Mairead O'Connor dans la nature, il n'avait plus rien à faire en Irlande.

Malko aperçut avec soulagement l'immeuble imposant de l'ambassade américaine, à travers les arbres de Grosvenor Square.

Le retour sur Londres avait été épuisant. Le ferry était un vieux rafiot sans le moindre confort et la nourriture de ses restaurants aurait fait honte à un camp de concentration. À part le pain et les œufs, rien n'était comestible.

Il appuya sur le « bip » fourni avec l'Escort et le dispositif d'ouverture se mit en route. La lourde grille noire s'écarta lentement, les pointes de la herse rentrèrent dans le sol et un merlon s'escamota. Surveillé par les caméras de télévision, il s'engouffra dans le grand parking où il fut accueilli par deux Marines soupçonneux et fortement armés. Après avoir montré patte blanche, il fut escorté jusqu'au bureau de James Williamson. Le chef de station, toujours tiré à quatre épingles, l'accueillit chaleureusement.

— Notre amie Stella Rimington n'a pas dû en dormir de la nuit ! annonça-t-il triomphalement. Sur le moment, elle a failli renverser son thé. C'est tout juste si elle m'a cru ! Les Libyens kidnappant Salman Rushdie, cela ressemble à un mauvais scoop du *Daily Mirror*.

— Cette histoire est entièrement vraie, affirma Malko. Je n'ai pas pu tout vous dire au téléphone et il y a des éléments que les Cousins ne doivent apprendre à aucun prix.

Finalement, il avait décidé de dire la vérité à James Williamson. C'était trop grave, et l'Américain était suffisamment jaloux des Cousins pour ne pas avoir envie de le trahir. Le chef de station écouta attentivement le récit de ses pérégrinations irlandaises et conclut :

— C'est une histoire énorme. Kadhafi en retirerait un bénéfice moral immense dans le monde musulman... Pour l'instant, il faut absolument savoir qui est la blonde de Kensington Court et si elle est mêlée à l'affaire.

— Avec nos seuls moyens, cela ne va pas être facile, remarqua Malko. Maintenant qu'on sait que le meurtre de Malte n'est pas une bavure des Cousins, pourquoi ne pas leur parler de cette fille ? Il s'agit des suites de notre propre enquête, et ce ne serait pas mauvais que Scotland Yard s'intéresse à elle. Si elle n'est pour rien dans cette histoire, ce n'est pas grave. Dans le cas contraire, ce sera une

précaution supplémentaire contre l'action de l'IRA.

James Williamson n'avait pas l'air très chaud.

— Mouais, on pourrait attendre quarante-huit heures. Si vous ne trouvez rien, on leur dira tout.

Visiblement, il souhaitait boucler l'affaire sans y mêler les Cousins, et se moquait éperdument des risques courus par Salman Rushdie. Tous les Services de Renseignement sont des monstres froids...

— J'ai peu de chances, avoua Malko. À moins de faire une planque vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

L'agence immobilière n'avait laissé aucun message pour lui.

— Je ne vous en demande pas tant, assura James Williamson. Pour l'instant, je vous emmène au MI6. Sir Peter Clarke, directeur du *desk Middle-East*, tient absolument à vous rencontrer. L'idée que le MI5 ait été prévenu avant lui d'un projet d'enlèvement de Salman Rushdie le rend malade.

Le MI6 traitait les menaces extérieures, agissant en dehors des frontières, alors que le MI5 jouait le même rôle que la DST en France. Bien entendu, les deux services rivaux se détestaient cordialement. Cette visite rassura Malko. Plus les services britanniques seraient en alerte, moins Salman Rushdie courrait de risques.

Ils prirent l'ascenseur direct pour le garage. La Buick noire du chef de station brillait comme une chaussure vernie et son chauffeur, affublé d'une formidable paire de moustaches rousses, semblait plus britannique qu'américain.

— Le MI6 a déménagé, commenta James Williamson. Ils sont au bord de la Tamise, à côté de Vauxhall Bridge.

Le MI6 se cachait auparavant dans une petite voie calme le long de Saint-James Park, dans une ravissante maison victorienne, au 21 de Queen Ann's Gate, dos à dos avec un énorme building qui occupait un bloc entier de Broadway, du 54 au 60, La Buick longea Hyde Park, passa devant Buckingham Palace, descendant vers la Tamise. Ils longèrent ensuite Westminster et la Tour de Londres, pour emprunter le Vauxhall Bridge. Sur l'autre rive, à gauche du pont, se dressait un ensemble architectural futuriste.

Des blocs blancs ou ocre de six à quinze étages, semés

d'ouvertures aux reflets verdâtres, ressemblaient à un jeu de construction assemblé par un gamin mongolien. En s'approchant, ils aperçurent des dizaines de caméras de surveillance, plantées un peu partout. Une passerelle permettait aux piétons de traverser Vauxhall Bridge sans se faire écraser et donnait directement sur les étages inférieurs du MI6. Juste en face, de l'autre côté de Prince Albert Embankment, une station de métro... Cela avait dû être un traumatisme de se retrouver dans cet immeuble sorti d'un film de Mad Max. Les Britanniques étaient vraiment déconcertants. Aucun autre grand service n'aurait pensé à construire un tel monstre, aussi peu discret.

La Buick tourna à gauche et s'arrêta devant l'entrée, non encore terminée et encombrée d'échafaudages, qui donnait sur le Prince Albert Embankment.

*

* *

Un panneau dans le hall du MI6, à côté des ascenseurs, affichait une inscription sibylline : *Black Order*.

— C'est le degré d'alerte de la police, expliqua James Williamson à Malko. Il varie selon les risques d'attentat de l'IRA. Lorsqu'il passe à *Red Order*, cela signifie qu'ils ont été avertis qu'un attentat est imminent ; cela ne change pas grand-chose, puisqu'ils ne savent qu'à la dernière minute – et encore, pas toujours – où il doit se produire. Mais ils peuvent mettre en place des barrages et faire évacuer certaines zones à risques. Dans ce nouveau truc, ils doivent sonner le tocsin et lever le pont-levis.

La vie à Londres était sans cesse dérangée par les alertes à la bombe, vraies ou fausses, communiquées par téléphone par Scotland Yard. Comme il y avait régulièrement de *vraies* bombes, on ne pouvait pas les ignorer, ce qui désorganisait la vie économique. C'était justement le but recherché par l'IRA.

Au septième étage, une secrétaire desséchée, dont la peau avait la couleur du Cheddar, ouvrit une porte capitonnée de cuir vert et les introduisit dans le bureau de sir Peter Clarke. Ce dernier s'approcha, la main tendue, telle une caricature de Major Thomson : la moustache cirée, relevée en croc, les yeux d'un bleu de porcelaine tranchant sur la couperose du visage à l'expression faussement naïve ; la sacro-sainte cravate d'Eton et une carrure éléphantesque.

Son costume de flanelle à l'élégance légèrement fripée laissait voir le rouge cardinal de ses chaussettes et ses Churchs étaient à semelles épaisses comme des brodequins. Il mesurait un bon mètre quatre-vingt-dix. Après avoir serré la main de Malko, il décocha une bourrade affectueuse à James Williamson, en faisant un clin d'œil à Malko.

— J'aime beaucoup James. J'essaie de faire de lui un *truly british gentleman*, mais ce n'est pas facile. Il continue à s'exprimer dans son dialecte d'outre-atlantique et aujourd'hui il a oublié son parapluie ! Un gentleman sans parapluie n'est pas un gentleman, n'est-ce pas ?

James Williamson souriait jaune, apparemment peu empressé de devenir un authentique gentleman anglais.

— Vous pourrez essayer avec notre ami Linge, suggéra-t-il.

Sir Peter Clarke se rengorgea.

— Mais Linge est *déjà* un gentleman ! Il est né sur le continent et je sais tout de lui.

On l'imaginait au Derby d'Epsom, en melon gris et jaquette, encourageant son cheval favori d'injures volontairement scatologiques, afin de choquer les dames. Lorsqu'il prit place dans un fauteuil de cuir jaune usé à souhait, son gilet et le haut de son pantalon prirent la forme de bouées de sauvetage superposées. Il était à l'abri de la famine...

— Nous vous remercions pour l'information précieuse que vous nous avez communiquée concernant Salman Rushdie, dit-il en s'adressant à Malko. Le MI5 nous l'a transmise et nous avons immédiatement fait le nécessaire.

— Vous avez déjà trouvé quelque chose ? demanda Malko, surpris de tant de rapidité.

Clarke secoua ses bonnes grosses joues couperosées.

— Non, hélas, mais nous sommes une île, vous savez... Nos frontières sont relativement faciles à garder. Nous possédons dans nos ordinateurs la liste de tous les gens potentiellement dangereux vivant à l'étranger. Le MI5 a activé sa surveillance des aéroports et des ports. De notre côté, nous avons alerté toutes nos stations dans les pays concernés et au Moyen-Orient, afin qu'elles surveillent des terroristes repérés. S'ils disparaissent, cela voudra dire que quelque chose est en train. Nous avons de très bonnes sources, ajouta-t-il. Grâce à elles,

nous avons déjà intercepté trois commandos, en provenance d'Iran et du Moyen-Orient, qui venaient commettre des attentats à Londres.

Malko se sentit blêmir. Si les Britanniques se contentaient de parer une menace extérieure contre Salman Rushdie, on allait à la catastrophe !

— Vous avez aussi des groupes d'activistes musulmans en Grande-Bretagne, remarqua-t-il. Ceux-là n'ont pas à passer de frontières.

L'autre éclata d'un rire roboratif.

— *Of course not* ! Mais dans chaque groupe de trois activistes, il y a au moins un informateur de la *Spécial Branch* de Scotland Yard !

Ravi de sa plaisanterie, il se rejeta en arrière pour rire plus à son aise, faisant tressauter tous les bourrelets de sa panse. Malko chercha le regard de James Williamson. Celui-ci était plongé dans la contemplation des marines ornant les murs.

— Qui s'occupe de la protection rapprochée de Salman Rushdie ? demanda-t-il.

— La *Spécial Branch*, ils ont été avertis par le MI5, bien entendu. Je leur ai transmis également une note. (Il émit un soupir agacé.) Cette affaire Rushdie nous coûte un argent fou ! Dans un sens, ce ne serait pas une catastrophe qu'il arrive quelque chose à ce garçon...

James Williamson exprima aussitôt une réprobation de bon aloi, tandis que sir Peter Clarke continuait d'un ton badin :

— *Dear James*, lorsque Mr. Rushdie s'est rendu aux États-Unis, il y a un an, Jame Baker a refusé de lui donner une protection, expliquant que c'était seulement l'auteur d'un livre. *Shocking*, non ?

— Absolument ! fit l'Américain.

Sir Peter Clarke hocha la tête.

— Vous savez, je me pose parfois des questions. Ce type savait ce qu'il faisait... C'est un musulman, il n'ignorait pas que les ayatollahs allaient grimper aux murs en lisant les *Versets Sataniques*. Est-ce qu'il n'est pas un peu responsable de ce qui lui arrive ?

— Vous ne trouvez pas choquant qu'un État étranger condamne à mort un citoyen d'une autre nation ? demanda Malko.

Le Britannique approuva immédiatement.

— *Of course !* C'est pour cela que nous le protégeons.

Car il s'agit d'une atteinte à l'honneur de la Grande-Bretagne. Mais nous savons tous que ces fondamentalistes sont des sauvages. Rushdie devrait accepter de disparaître, de se faire refaire le visage et d'aller vivre sous un autre nom. Nous sommes prêts à l'y aider. Maintenant que nous avons récupéré nos otages, imaginez que des Iraniens, ou des Pakistanais, ou n'importe quel *bloody moslem* kidnappent un citoyen britannique pour l'échanger contre ce Salman Rushdie... Que ferions-nous ?

Un ange passa, brandissant le drapeau vert de l'Islam, et s'enfuit. Sir Peter Clarke fixait ses deux visiteurs d'un œil amusé. Visiblement, il n'était pas fou amoureux de Salman Rushdie. Malko n'ignorait pas qu'à plusieurs reprises, le gouvernement britannique avait failli interrompre la protection dont bénéficiait l'auteur. D'origine indienne et musulman, celui-ci n'était pas très sympathique au public britannique.

Un téléphone se mit à sonner et le gros homme se déplaça lourdement pour répondre. Quelques monosyllabes, puis il raccrocha et vint vers ses visiteurs, la main tendue.

— Soyez tranquille et tenez-moi au courant si vous avez des informations complémentaires. De notre côté, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir.

James Williamson et Malko se retrouvèrent dans l'ascenseur. Malko remarqua :

— Il n'a pas l'air bouleversé qu'on veuille tuer Rushdie.

L'Américain haussa un sourcil.

— Les Cousins sont très divisés sur le sujet. Certains pensent qu'on doit durcir la position vis-à-vis de Téhéran, faire savoir aux Iraniens que si quelque chose arrivait à Rushdie, ils le paieraient très cher. D'autres considèrent que c'est une affaire privée entre Rushdie et l'Iran et qu'il n'y a qu'à les laisser se débrouiller. Tant que les derniers otages britanniques n'étaient pas revenus, ils craignaient que le Hezbollah ne leur demande de les échanger contre Rushdie. Cela aurait mis le gouvernement dans une situation impossible. N'oubliez pas que même l'archevêque de Canterbury a pris position contre les *Versets Sataniques*. Évidemment, si on avait mentionné l'IRA, ils

auraient été plus excités.

— On ne trahit pas ses sources, dit Malko. Ils sont prévenus. Les mesures de renforcement de la sécurité sont valables pour un commando de l'IRA comme pour les autres.

— Vous avez raison, reconnu James Williamson en montant dans la Buick. Nous avons fait notre job. Restez à Londres jusqu'à la fin de la semaine pour reprendre la piste de cette blonde. Ensuite, vous pourrez regagner votre cher château en Autriche.

À Picadilly, la Buick s'arrêta devant le *Méridien* pour déposer Malko. Avant de descendre, celui-ci lança à James Williamson :

— Essayez d'être un vrai gentleman ! Sir Peter vous en sera sûrement reconnaissant...

— *Bullshit* ! lança l'Américain. Je préfère ma silhouette à la sienne.

Malko regagna sa suite et rappela l'agence immobilière qui lui apprit que les propriétaires du 10 Kensington Court étaient injoignables. Il n'avait plus qu'à reprendre contact avec la pulpeuse Mandy Brown, son seul fil pour remonter jusqu'à la blonde de Kensington Court. Son téléphone était occupé. Il chargea le standard de l'hôtel de refaire le numéro et fila prendre un bain. Lorsqu'il en émergea, un mot avait été glissé sous sa porte. Il l'ouvrit : Mandy l'attendait à dix heures au club *Annabel's* et « avait une surprise pour lui ».

Annabel's, dans Berckley Square, était la disco la plus chic de Londres depuis des années. Son restaurant et la salle de jeu la complétaient à merveille ; Malko y avait passé quelques soirées fort agréables.

Quelle pouvait être la surprise ?

*

* *

Annabel's ressemblait à une station de métro à six heures du soir. Des dizaines de couples attendaient une table au restaurant, répartis entre les deux bars et un petit salon enfumé. Le restaurant, tout en longueur, très rétro, était plein à craquer. *Annabel's* restait le meilleur endroit pour passer une soirée avec une jolie femme, Malko n'eut pas de mal à repérer Mandy Brown. Elle était juchée sur un tabouret, le

dos au bar, dans une tenue à faire grimper au mur un ayatollah. Un haut de velours porté à la même la peau qui découvrait les trois quarts de ses seins ronds et une jupe moulante en plastique noir qui moulait ses fesses d'une façon indécente. Elle était encadrée par deux jeunes « Blacks » très élégants, en smoking en train de déguster une bouteille de Moët millésimé.

— Hello !

Mandy se laissa glisser de son tabouret et vint s'incruster contre Malko comme une ventouse bien dressée.

— Je suis bien contente de te voir, roucoula-t-elle.

Ses seins merveilleux n'avaient pas faibli. Il aurait pu les prendre à pleines mains. Mandy lui dit à l'oreille :

— Viens que je te présente mes deux copains, Nick et Fela.

Malko faillit tomber à renverse.

— Quoi ! Tu es avec eux ?

— *Indeed !* fit-elle, très *ladylike*. C'est mon mari qui me les a présentés. Ce sont des Nigériens. Vachement bourrés. Des jumeaux, tu n'as pas vu ?

— Non, j'ai vu qu'ils étaient noirs.

— Allons, tu ne vas pas être jaloux, minaуда-t-elle.

— Jaloux, mais pourquoi ?

Elle le prit par la main et l'entraîna vers la piste de danse en contrebas des tables du restaurant. À peine dessus, elle se colla à lui comme au bon vieux temps et lui dit d'un ton mystérieux :

— C'est ma copine Lady Shepard qui me les a recommandés. Il paraît qu'ils sont montés comme des ânes. Seulement, ils ne se séparent jamais. Alors je vais me faire les deux ! Ils ont loué tout un étage du *Dorchester*...

— Tu es folle ?

— C'est un fantasme, protesta Mandy ; tous les fantasmes sont respectables, tu me l'as dit une fois. Et puis, tu peux venir regarder.

— Tu es complètement dégénérée ! fit Malko, sincèrement furieux. Je te laisse avec ta ménagerie.

— Ne sois pas méchant, supplia Mandy, ce sont des garçons très bien élevés et très sophistiqués. Ils jouent même au golf. Tu te rends compte : des jumeaux ! J'ai jamais fait ça avec des jumeaux ! Des Noirs, en plus... Lady Shepard les a essayés, elle m'a dit que c'était inouï.

Elle en bavait déjà, Mandy-la-Salope... Malko se détacha d'elle et s'éloigna sans se retourner. C'était ça la surprise... Eh bien, bravo...

Le cri de Mandy le rattrapa comme il montait l'escalier menant au bar.

— Je sais qui est la blonde de Kensington Court !

CHAPITRE XI

Malko revient vers Mandy Brown, plantée au milieu de la piste, sexy et pitoyable à la fois.

— Tu dis cela pour que je reste ?

— Non, affirma-t-elle d'une voix de petite fille. Je me suis rappelé où je l'avais rencontrée. À un truc de charité où j'étais invitée avec mon mari : *Chapter XIX*. C'était une des organisatrices.

— Qu'est-ce que c'est, « Chapter XIX » ?

Mandy, le voyant calmé, en profita pour l'enlacer, dansant sur place.

— Un truc pour les droits de l'homme. La blonde a fait un discours sur les détenus de l'IRA torturés dans les prisons anglaises. Et puis, celle qui était avec elle voulait me faire signer une pétition adressée à je ne sais plus qui, en faveur de Salman Rushdie.

Malko en oublia les jumeaux d'Afrique.

— Salman Rushdie ? Tu es sûre ?

— Ben oui, pourquoi ?

— Parce que c'est très important.

Il n'entendait plus la musique, c'est tout juste s'il sentait les rondeurs pulpeuses de Mandy collées contre lui. D'un côté, la blonde de Kensington Court connaissait Kevin O'Connor, chargé d'enlever Salman Rushdie. De l'autre, elle militait pour la défense de Rushdie. Il faudrait une coïncidence bien extraordinaire pour qu'elle ne soit pas mêlée à l'enlèvement de l'écrivain.

— Tu es encore fâché ? demanda Mandy.

— Non, non, affirma distraitemment Malko.

— Tu veux que je t'aide à retrouver cette radasse blonde ?

— Non, reste avec tes étalons noirs, je vais me débrouiller.

Il prit sa main et lui baisa le bout des doigts.

— À un de ces jours, Merci pour l'information.

Mandy Brown s'accrocha comme une noyée, écrasant ses seins lourds contre lui, pressant son pubis sans ambiguïté, une jambe glissée entre les siennes.

— Ne t'en va pas. Tant pis, je ne vais pas me payer mon fantasme.

— Tu es libre, tu sais...

Mandy lui glissa une langue espiègle dans l'oreille et souffla :

— Tu vas les remplacer, si tu veux. Je trouverai bien des jumeaux un autre jour. Et puis cette connasse de Lady Shepard est une menteuse. Si ça se trouve, ils sont nuls et ils ne bandent pas.

C'était la méthode Coué... Mandy cessa de danser et prit Malko par la main.

— On va filer par le haut, proposa-t-elle. Je leur dis que je vais jouer un peu au casino du premier. Attends-moi à la roulette.

Ils se séparèrent au rez-de-chaussée et Malko monta au *Clermont Club* qui occupait tout le premier étage. Une croupière en robe longue, au sourire commercial fatigué, lui offrit une place à une table de roulette et, une autre, une coupe de Dom Pérignon. Malko tira une liasse de billets de vingt livres de sa poche et mit 40 livres sur le 29. La petite boule commença sa course folle, sautilla entre différents numéros et finit par sauter dans le 29 ! Malko éprouva un petit picotement agréable. Il s'était donné dix minutes pour attendre Mandy Brown. Si elle ne venait pas, il n'aurait pas tout perdu. La croupière poussa vers lui un tas de jetons. Mille quatre cent quarante livres. De quoi s'offrir, en repassant par Paris, une superbe table basse, une femme en bronze agenouillée tenant une dalle de verre. Comme il les ramassait, deux seins lourds s'écrasèrent contre son dos et la voix amusée de Mandy Brown murmura à son oreille :

— Tu vas pouvoir m'offrir du caviar... Dépêchons-nous, j'ai l'impression qu'ils se doutent de quelque chose.

Ils redescendirent du *Clermont* par l'escalier extérieur. Mandy Brown pouffait comme une petite fille. Sur le trottoir de Berckley

Square, elle adressa un signe impérieux au chauffeur de sa Rolls, garée dix mètres plus loin, et la grosse voiture décolla majestueusement du trottoir. À l'intérieur, elle s'enroula aussitôt autour de Malko.

— Maintenant, tu vas me faire oublier les deux « blacks » !

— Où est le téléphone, dans ta voiture ?

— Là.

Elle souleva un panneau d'acajou. Malko prit l'appareil et composa le numéro personnel de James Williamson.

— James, annonça-t-il dès qu'il eut l'Américain en ligne, j'ai du nouveau, je peux passer vous voir cinq minutes ?

Surpris, le chef de station lui donna son adresse et Malko la répercuta au chauffeur : The Boitons, près de Old Brompton Road. Mandy Brown n'osait plus rien dire. Ils y arrivèrent en dix minutes. The Boitons était une petite place calme en forme de navette. James Williamson y promenait son chien. Quand la Phantom VI aux glaces noires s'arrêta à sa hauteur, il sursauta. Et fit des yeux ronds lorsque Malko en descendit...

— J'espère que ce n'est pas la *Company* qui paie, dit-il avec une pointe d'envie.

— Non, dit Malko, j'ai aussi quelques amis riches.

Par la portière entrouverte, l'Américain aperçut une longue jambe gainée de noir, puis les seins de Mandy Brown offerts sur leur écran de velours noir. Il faillit s'en étrangler.

— Des amies, vous voulez dire, corrigea-t-il.

— Un vrai gentleman britannique, fit Malko avec perfidie, aurait fait semblant de voir un homme... Deux choses. D'abord, la blonde de Kensington Court travaille avec une organisation humanitaire qui s'occupe de Sal-man Rushdie.

— *My God !* s'exclama le chef de station de la CIA. Vous l'avez identifiée ?

— Non, mais on devrait y arriver, précisa Malko. De toute façon, il faut prévenir immédiatement nos homologues de l'implication de l'IRA dans un attentat contre Salman Rushdie. Maintenant, nous

pouvons le faire, sans impliquer Mairead O'Connor. Je vais essayer d'en savoir plus sur cette blonde.

— Dès demain matin, j'appelle sir Peter Clarke, promet l'Américain. Mais si je pouvais leur donner son nom, ce serait mieux.

À nouveau, Malko sentit que le chef de station voulait garder l'affaire pour la CIA, le plus longtemps possible.

— Je vais m'y employer, promet-il.

Il remonta dans la Rolls, laissant James Williamson un peu abasourdi. C'était la première fois qu'un chef de mission venait le voir en Rolls-Royce avec une somptueuse créature à l'intérieur. Décidément, le monde changeait...

*

* *

— On va à la maison, annonça Mandy Brown en quittant The Boitons. Il y a du caviar pour trois. J'espère que tu vas me faire oublier les jumeaux...

— Ton mari n'est pas là ?

— Non, il est parti dans le Kent, inspecter son élevage de minets. Il va revenir crevé...

Lorsqu'ils s'arrêtèrent en face de l'hôtel particulier de Belgravia Square, Mandy Brown avait déjà mis Malko dans un état digne d'un chimpanzé en rut. Il n'était plus question de caviar. Elle le traîna aussitôt sur l'amoncellement de coussins qui occupait une petite pièce toute en boiseries, spécialement créée à son intention, en face d'une télé Samsung qu'elle alluma. Elle avait dû préparer son coup, car un énorme sexe bandé apparut aussitôt sur l'écran géant, puis une bouche de femme qui tenta d'en engloutir une partie. Avant d'en faire autant, Mandy susurra à Malko :

— C'était pour mettre les deux jumeaux en forme...

Tout en lui rendant hommage, elle se débarrassa de son haut, libérant ses seins. Sur l'écran, il y avait maintenant deux hommes et la créature se faisait honorer de toutes les façons. Malko avait envie de maltraiter un peu Mandy, pour la punir de ses égarements et lui démontrer que, si elle voulait des sensations, elle n'avait pas besoin de jumeaux noirs comme de l'anthracite.

Quand il la coucha sans ménagement à plat ventre, le visage face à l'écran, elle poussa un cri de surprise, qui se transforma en hurlement. Malko venait de forcer l'entrée de ses reins, en se laissant tomber sur elle de tout son poids. Clouée sur les coussins, déchirée, aplatie, Mandy se tortilla d'abord de fureur, puis soudain se calma.

— C'est super ! avoua-t-elle, j'ai l'impression d'être violée par un nègre.

Dans sa position, elle ne perdait pas une miette de ce qui se passait sur l'écran, Malko se délectait. Faire l'amour avec Mandy était toujours une fête. Elle aimait tout, et particulièrement se faire sodomiser. Il le fit longtemps, explosant enfin dans ses reins complaisants...

Dès qu'elle eut récupéré, Mandy se redressa et disparut. Dix minutes plus tard, elle reparut tenant un plateau où il y avait un énorme bol de cristal plein de Béluga aux gros grains gris – la Rolls des caviars –, une bouteille de Dom Pérignon, une de Stolichnaya, et une liasse de documents.

— Au travail, lança-t-elle. Regarde ce que j'ai retrouvé !

Elle lui tendit les papiers, Malko les parcourut rapidement, découvrant ce qu'était le *Chapter XIX* : International Center against Censorship. Une sorte d'Amnesty International, dénonçant partout les manquements aux droits de l'homme. Il y avait une adresse dans le sud de Londres, 90 Borough High Street, S.E.I. Il reposa le tout, pour prendre le toast sur lequel s'étalait une montagne de caviar. Excellent reconstituant.

Il se dit que Mandy serait l'intermédiaire idéal pour en savoir rapidement plus sur l'inconnue de Kensington Court.

— Tu iras demain, matin aux bureaux de cette organisation, dit-il, et tu leur raconteras un conte de fées : tu voudrais absolument revoir cette blonde, tu t'intéresses à Irlande...

Mandy finit son caviar et son regard descendit. De toute évidence, Salman Rushdie était loin de ses pensées. La lueur perverse dans ses yeux avait encore augmenté d'intensité.

— J'ai encore envie ! soupira-t-elle.

Malko, apaisé, pensait surtout à Salman Rushdie.

Soudain, Mandy sortit de la pièce, pour ne réapparaître que dix minutes plus tard. L'œil sombre, humide de perversité, moulée dans une guêpière rouge, remaquillée, les cheveux relevés en chignon, un grand sac à la main. Elle le vida sur les coussins, les recouvrant d'un tapis de billets de dix livres !

— C'est tout ce qu'il y avait dans le coffre, dit-elle simplement. Je voudrais voir si ça marche comme à Honolulu...

Enlaçant Malko, elle se frotta lentement à lui, de tout son corps, puis l'attira sur le lit de billets. Quand elle sentit le sexe de Malko la pénétrer lentement, son corps se tendit en arc de cercle, ses mains saisirent des poignets de billets, les froissèrent, et, presque immédiatement, son corps se mit à trembler convulsivement, tandis qu'elle refermait ses bras sur Malko.

— Oh, *my God* ! soupira-t-elle, ça marche toujours.

Après s'être reposée et avant de le quitter, Mandy voulut à tous prix faire visiter à Malko le premier étage, « son » étage.

— Quand je suis arrivée, c'était plutôt poussiéreux, lui dit-elle. Ça me foutait le cafard. Alors, j'ai tout fait refaire par mon architecte d'intérieur. Maintenant, c'est super.

Ils parcoururent les pièces : une orgie de meubles somptueux en bouleau très clair, de buffets rehaussés de colonnes en porphyre, de canapés Art Déco en cuir blanc. Mandy était ravie...

*

* *

Nasser Ali Nashour, accroupi sur le pont du *Sundowner*, n'arrêtait pas de flatter le magnifique chien-loup de six mois, auquel il parlait avec des intonations presque amoureuses. Dès que le *Sundowner* était venu s'amarrer au quai n° 3 du port militaire de Tripoli, à côté d'un navire-DCA de la marine libyenne, il avait sauté sur le pont du gros caboteur et demandé anxieusement au nouveau capitaine, Jack Hopkies :

— Vous avez pensé à mon chien ?

— Ouais, je l'ai, avait répondu le capitaine. On a perdu plusieurs heures à l'arrivée à Malte, à cause de ce foutu clébard. Il a fallu faire certifier par un vétérinaire de là-bas qu'il avait tous ses vaccins. Il est

dans ma cabine, mort de peur.

Le colonel libyen avait lui-même récupéré dans la cabine le jeune chien-loup commandé à Brian Savage. Le rêve de sa vie. Le malheureux animal était effectivement en piteux état, après un voyage en soute sur la Lufthansa, de Francfort à Malte, via Rome, puis les formalités à Malte et enfin le voyage en mer jusqu'à Tripoli. Le *Sundowner* était parti le matin à dix heures de La Valette pour venir s'ancrer au lieu du rendez-vous : 12 nautiques à l'ouest de l'entrée du port civil de Tripoli, à trois quarts de mile de la côte, vers 18 heures. Hopkins avait alors envoyé le signal lumineux convenu en morse : STOCKHOLM.

Une heure plus tard, un dinghy de la marine libyenne était venu l'accoster, s'assurant de l'identité du capitaine et des quatre membres d'équipage. Ils avaient encore attendu près de deux heures que la nuit soit complètement tombée, avant de prendre la route du port militaire. « Nasser » les avait accueillis.

Il avait fait la connaissance d'Hopkins, à Rome, huit jours plus tôt. Le nouveau capitaine avait été amené par Brian Savage, qui avait réussi en un temps record à trouver un remplaçant à Kevin O'Connor. Les Libyens, toujours hyper-prudents, avaient approuvé l'élimination de celui-ci. Les quatre membres d'équipage, tous de l'IRA, avaient gagné Malte séparément. Le *Sundowner* était ancré dans le port de plaisance de Tax'biex, en face de La Valette, depuis plus d'un mois ; un premier équipage « neutre » l'y avait amené. Le caboteur acheté l'année précédente par Kevin O'Connor à Kalmas, en Suède, était méconnaissable.

Il était immatriculé à Panama sous son nouveau nom ; ses superstructures avaient été modifiées, afin de dégager le pont et d'installer une grue de chargement à l'avant. Les moteurs avaient été changés, lui donnant une vitesse de quinze nœuds.

Le colonel libyen regarda les soldats en train de s'affairer au chargement. Une partie se faisait par la grue et d'autres caisses étaient montées à dos d'homme par la passerelle. « Nasser » consulta sa montre. Il y avait près de 5000 caisses et jamais tout ne serait chargé en une seule nuit... Deux camions avec des remorques bâchées stationnaient sur le quai, venus d'un dépôt militaire. Il faisait un temps splendide, avec juste un peu de brise.

— À six heures du matin, dit-il à Hopkins, on interrompra le chargement et vous retournerez à votre mouillage où vous passerez la

journée. Vous terminerez la nuit prochaine.

Lui n'avait qu'une idée : se retrouver seul avec son chien-loup. Il serra la main des marins et d'Hopkins et regagna le quai.

*

* *

Une liste à la main, Hopkins vérifiait la cargaison du *Sundowner*. Il était cinq heures et demie du matin et le dernier camion bâché chargé de caisses d'obus de mortier de 82 mm venait de s'éloigner. Après une deuxième nuit de chargement, le *Sundowner* était prêt à reprendre la mer. Hopkins se mit à pointer sa liste :

— 200 caisses de 5 AK47 de provenance roumaine.

— 10 mitrailleuses lourdes soviétiques Douchka calibre 12,7 OTAN ;

— 10 lance-roquettes RPG7 avec 120 roquettes ;

— 1 million de cartouches ;

— 450 grenades défensives ;

— 1000 obus de mortier 82 mm ;

— 2,5 tonnes de Semtex ;

— 20 missiles Sol-air SAM 7 d'origine soviétique ;

— 10 canons de 106 sans recul, avec 200 obus ;

— Quelques caisses de pistolets automatiques Taurus avec leurs munitions.

On ne s'entendait plus sur le pont, à cause des marins affairés à effacer à la ponceuse toute marque de l'armée libyenne sur les caisses. Une poussière de bois flottait autour du bateau, faisant éternuer tout le monde. Il avait fallu terminer le chargement à la main, la grue étant tombée en panne.

Le colonel Nasser Ali Nashour regarda sa montre et dit :

— Vous devez être partis dans une demi-heure au plus tard.

— Ce sera fait, assura Hopkins.

Les derniers soldats dévalaient la passerelle en courant et les marins étaient en train de larguer fébrilement les amarres. En hâte, on déchargea deux cartons de Johnnie Walker destinés à « Nasser » et oubliés sur le pont. Le navire-DCA qui avait protégé le chargement des armes s'éloignait. « Nasser » serra longuement la main de Hopkins.

— Vous serez là dans un mois environ ?

— Si tout se passe bien. Mais il y a souvent du mauvais temps dans le golfe de la Corogne.

Avec ses deux cents tonnes d'armes, il n'avait pas intérêt à rencontrer du gros temps. Le *Sundowner* était peu maniable.

— La vedette va vous accompagner jusqu'à la limite des eaux territoriales, dit « Nasser », ensuite, *good luck*. Je pense que personne ne vous a repérés. Au retour, quand vous serez à une heure des eaux territoriales, vous m'envoyez le mot code *SHIP OF THE DESERT* sur 3683 KHZ.

— *Will do* ! fît laconiquement Hopkins.

Le pont commençait à frémir. Les machines étaient en route.

— Parfait, approuva « Nasser ». Vous ne resterez que le temps nécessaire au transbordement. Ensuite, ce serait bien que vous filiez sur l'Afrique, faire un peu de cabotage pour vous détendre.

On larguait les dernières amarres. « Nasser » sauta à terre et regarda le *Sundowner* s'éloigner dans l'ombre du port militaire de Tripoli, précédé d'une vedette de la marine libyenne. Son capitaine ignorait que durant les heures où il était resté à quai, des hommes-grenouilles de la marine libyenne avaient posé des charges explosives magnétiques télécommandées contre sa coque...

Lorsqu'il reviendrait, après avoir livré Salman Rushdie aux Libyens, le *Sundowner* serait détruit par un commando des Forces spéciales libyennes, afin de ne laisser aucun témoin gênant. Il fallait que Salman Rushdie disparaisse à Londres et reparaisse à Tripoli. Pour qu'ensuite le colonel Kadhafi puisse le livrer en grande pompe aux Iraniens.

Le colonel « Nasser » regagna sa Mercedes dès que les feux de position des deux navires se furent perdus dans la nuit. Pour tous les membres des Services libyens, il s'agissait d'une livraison d'armes à l'IRA, comme il y en avait déjà eu plusieurs. Il était le seul, avec les

Irlandais, à être au courant de la véritable nature de l'opération.

Il fonça vers la caserne où Kadhafi avait élu domicile, pour lui apprendre que la dernière phase de l'opération était en route. Dans un mois, Inch Allah, le maître de la Libye serait l'homme le plus populaire du monde musulman, le seul à avoir pu accomplir la *fatwa* de l'ayatollah Khomeiny.

CHAPITRE XII

La Rolls-Royce aux vitres noires s'arrêta en face du 90 Borough High Street, une petite maison de trois étages à la façade étroite ne payant pas de mine. Au rez-de-chaussée, une boutique fermée à la porte d'un bleu agressif, était le siège de l'association *Chapter XIX*.

— Allez, dit Malko à Mandy Brown, et joue bien ton rôle de dame patronnesse. Il me faut absolument le nom de cette blonde.

— J'y vais, murmura Mandy Brown, intimidée.

Elle avait troqué sa tenue sulfureuse de la veille pour un tailleur Chanel qui dissimulait son opulente poitrine, un maquillage discret et un sac Hermès fatigué. Parfaite. Le chauffeur lui ouvrit la porte de la Phantom VI et elle alla sonner à la porte bleue. Malko la vit dire quelques mots dans l'interphone et la porte s'ouvrit. Grâce aux glaces noires, on ne pouvait deviner sa présence dans la Rolls.

Une demi-heure s'écoula avant que Mandy Brown ne ressorte. Elle se laissa tomber sur la banquette en cuir avec un soupir de soulagement.

— Qu'est-ce que tu me fais faire ? J'espère que tes *spooks* ne vont pas encore se déchaîner. Dès que je te donne un coup de main, il y a des tas de mecs qui veulent me tuer.

— Qu'est-ce que tu as appris ?

— Elle s'appelle Elisabeth Malone, elle est irlandaise et travaille à mi-temps dans ce truc. Le reste du temps, elle est décoratrice freelance.

— J'espère que tu as sauté sur l'occasion ?

Mandy lui jeta un regard noir.

— Tu me prends pour qui ! Je lui ai dit que ça tombait bien, j'avais plein de trucs à redécorer. J'ai vu deux bonnes femmes, plutôt sympas. Elles adorent Salman Rushdie et elles font du battage pour lui. Des pétitions, des réunions, des articles. Quand j'étais là, il a même téléphoné ! Une autre bonne femme est venue chercher celle avec qui

je parlais.

Elle en était tout excitée, Mandy Brown.

— C'est tout ce que tu as appris ?

— Oui, avoua-t-elle piteusement. Elles ont l'air quand même méfiantes, ces vieilles biques. Je leur ai filé avec mon téléphone un chèque de mille livres pour leurs œuvres et ça les a radoucies. Elles m'ont dit qu'elles transmettraient mon nom et mes coordonnées à Elisabeth Malone et qu'elle prendrait contact avec moi.

Évidemment, les dirigeantes de Article XIX n'avaient pas pris Mandy Brown au sérieux, mais au moins, Malko connaissait le nom de la mystérieuse blonde et avait la confirmation de ses liens avec Salman Rushdie. Il n'y avait plus qu'à transmettre ces informations aux Britanniques.

La Rolls remontait vers le centre de Londres.

— Où va-t-on ? demanda Mandy Brown.

— Dépose-moi Grosvenor Square, demanda Malko.

— Qu'est-ce que je fais si Elisabeth Malone téléphone ?

— Tu lui donnes rendez-vous chez toi. Tu essaies d'en savoir le plus possible sur elle. Si elle a déjà rencontré Salman Rushdie, par exemple.

— OK, OK, fit Mandy Brown. J'espère qu'elle est pas gouine.

À Grosvenor Square, Malko abandonna Mandy. Cinq minutes plus tard, il était en face de James Williamson à qui il communiquait ses dernières découvertes.

— J'appelle tout de suite Scotland Yard, fit l'Américain. Nous avons notre correspondant à la *Spécial Branch*. Et je préviens aussi sir Peter Clarke, qu'il ne soit pas vexé. L'honneur est sauf. On leur amène l'histoire sur un plat d'argent. À eux de se démerder. Vous avez fait du *splendid job* !

Malko assista à l'appel en buvant un infect café américain. James Williamson le rassura.

— Ils vérifient si cette fille est dans leur fichier « IRA », et aussi si elle a été en contact avec Salman Rushdie. Ils vont rappeler. Comme

elle a l'air mignonne, il aura peut-être été tenté de meubler sa solitude.

— Il vit seul ?

— Il est divorcé, d'une Américaine. Il paraît qu'il a eu une ou deux aventures depuis, mais les Brits sont très discrets là-dessus ; cela ne doit pas être très facile pour lui. À propos, vous n'avez pas eu de nouvelles de Mairead O'Connor ?

— Aucune et j'ai peur de ne plus en avoir...

— Il faudrait retrouver la trace de ce bateau acheté par son frère. Même si on désamorce l'affaire Rushdie, il reste le trafic d'armes à partir de la Libye. Si on pouvait piéger ce colonel Nashour...

Le téléphone sonna, les interrompant. James Williamson prit la communication, écouta et raccrocha.

— Elisabeth Malone est inconnue de Scotland Yard ou du MI5 comme activiste de l'IRA. Par contre, elle est cataloguée comme militante des droits de l'homme et ses liens avec Article XIX sont tout à fait officiels. Une organisation très idéaliste, connue pour ses sympathies de gauche et ses idées plutôt radicales. Elles voient des génocides partout. Deux de ses militantes se sont fait expulser d'Algérie, parce qu'elles reprochaient aux autorités algériennes les tortures subies par des membres du FIS arrêtés. Elles ne voient pas plus loin que leur nez. Quand les officiels algériens leur ont expliqué que le FIS est une organisation terroriste qui essaie de prendre le pouvoir pour instaurer une dictature de la pire espèce, elles ont répondu que ce n'était pas leur problème. Qu'on verrait après.

Article XIX n'avait, hélas, pas le monopole de l'aveuglement. Malko revoyait les articles dithyrambiques consacrés aux Khmers Rouges, en 1974, par la « gauche caviar ».

— Et Salman Rushdie ?

— Scotland Yard est affirmatif : elle ne l'a jamais rencontré et n'a jamais demandé à le faire.

— Ses moyens d'existence ?

— Décoratrice. Elle est assez connue dans le milieu des magazines de décoration et obtient des chantiers de gens un peu snobs. Il paraît que *Vogue-Déco* parle régulièrement d'elle.

Malko commençait à être alerté. Après tout, Elisabeth Malone pouvait n'être qu'une amie de Kevin O'Connor. Pourtant dans son métier, il n'y avait *jamais* de coïncidences : le fait qu'elle gravite à la fois autour de Salman Rushdie et qu'elle soit en contact avec un homme travaillant pour l'IRA ne pouvait pas relever du hasard. Quant aux fiches de Scotland Yard, des centaines de membres de l'IRA passaient à travers leurs mailles.

— De toute façon, conclut James Williamson, Scotland Yard va la mettre immédiatement sous surveillance discrète et écouter son téléphone. À propos, j'ai eu ce matin sir Peter Clarke. Il pense que cela prendra plusieurs semaines pour remplacer Kevin O'Connor. Cela, plus le temps pour un bateau de se rendre d'Europe en Libye et retour, nous laisse du délai.

— Le FBI n'a rien découvert dans les affaires de Kevin O'Connor pour nous aider à identifier ce bateau ?

— Ils dépouillent les documents. Nous savons qu'il s'est rendu à plusieurs reprises en Suède, où il y a beaucoup de bateaux à vendre. Notre station de Stockholm travaille avec la police suédoise, mais ce n'est pas facile. Il faudra visiter tous les chantiers navals un à un, ou avoir beaucoup de chance. Je vous rends votre liberté, à présent.

— Attendez, protesta Malko, j'ai demandé à Mandy Brown d'entrer en contact avec Elisabeth Malone. Si je la laisse tomber, elle va paniquer.

— OK, restez encore deux jours, dans ce cas.

*

* *

Elisabeth Malone attendait dans une cabine téléphonique de Fleet Street. C'était l'heure de son rendez-vous téléphonique hebdomadaire avec le chef de la *Spécial Action Service Unit* assignée à l'affaire Rushdie, Brian Savage. Elle ignorait où ce dernier se trouvait et cette cabine était le seul lien avec l'Organisation.

Jamais elle ne donnait de coup de fil de chez elle, à Kensington Court. Elle avait ainsi réussi à échapper à l'attention des différents services de police britanniques qui s'occupaient de l'IRA.

Ayant quitté l'Irlande du Nord depuis longtemps, elle n'avait pas été repérée là-bas. Pourtant, après qu'un commando protestant eut

abattu ses parents à Belfast, elle s'était engagée activement dans l'Organisation. La police britannique ignorait que la brune piquante qui avait dragué deux troufions dans un pub de Londonderry pour les amener dans un appartement où des tueurs de l'IRA les avaient abattus, c'était elle, Elisabeth Malone, affublée d'une perruque.

L'opération Rushdie terminée, elle ne bougerait pas. Rien ne la reliait aux coupables. Sa position officielle était un atout fantastique pour l'IRA. Insoupçonnée, dotée d'un statut social, de nombreuses relations, elle servait d'interface dans beaucoup d'affaires.

Le téléphone sonna et elle décrocha, donna un mot de code, en reçut un et fit son rapport.

C'était simple : R.A.S. Son rôle s'était terminé le jour où elle avait rencontré Harry « Mad Dog » Flynn et transmis à Brian Savage l'information qu'elle venait de recueillir. Si Scotland Yard se manifestait, elle ferait face. Sa vie était limpide, même sur le plan financier, et elle ne touchait pas les dix livres hebdomadaires attribuées comme « solde » aux membres de l'IRA en opération dans un *Action Service Unit*.

Elle gagnait bien sa vie, de toute façon, et ses activités de défense de droits de l'homme étaient parfaitement transparentes. Quant à son passé, si les policiers anglais le découvrait, ce n'était pas de sa faute si ses parents avaient été assassinés par des protestants... Ils pourraient toujours perquisitionner son appartement de Kensington Court...

En dépit de tout cela, elle sentait Brian Savage inquiet.

— Si la police se rapproche trop, conseilla-t-il, disparais.

Elle se dit qu'il avait peur qu'elle parle, qu'elle soit trop durement interrogée. Elle ne devait plus revoir Harry « Mad Dog » Flynn, mais elle savait beaucoup de choses, évidemment.

— Très bien, dit-elle.

À l'IRA, on ne discutait jamais les ordres de son chef. Elle raccrocha et s'éloigna à pied dans Fleet Street, un peu déboussolée. Elle s'était accoutumée à sa vie « légale » et la perspective de replonger dans la clandestinité lui faisait peur, tout à coup.

En rentrant chez elle, elle trouva un message de Article XIX lui demandant de rappeler la duchesse de Ventnor. Elle appela d'abord l'association pour avoir des détails. On lui expliqua que la duchesse de

Ventnor était passée au bureau, avait laissé un chèque de 1 000 livres et, en plus de son intérêt pour la cause irlandaise, désirait l'utiliser comme décoratrice. Elisabeth Malone composa le numéro de la duchesse, qui lui rappela où elles s'étaient rencontrées, avant de se croiser récemment au *San Lorenzo*.

— Ah oui, se souvint Elisabeth Malone, j'étais invitée par la rédactrice en chef de *Beautiful Homes*.

Elle restituait maintenant son interlocutrice : une brune provocante, à la poitrine somptueuse, qui devait ce soir-là se trouver avec son amant.

— Je peux passer demain, proposa-t-elle, vers quatre heures.

— Parfait, approuva Mandy, c'est juste l'heure du thé.

*

* *

— Ça y est, j'ai rendez-vous avec Elisabeth Malone, exulta Mandy.

Malko lui fit répéter sa conversation en détails et conclut :

— Mets la conversation sur la décoration, tu seras plus à l'aise. Dis-lui que tu as demandé à un ami féru d'art mobilier de venir aussi, pour qu'on échange nos idées.

— Ce sera toi ?

— Bien sûr.

C'était réjouissant de rencontrer avant Scotland Yard Elisabeth Malone, très probablement membre de TIRA.

— Tu m'invites à dîner ? demanda timidement Mandy.

— Avec joie, dit-il. Mais sans tes deux fauves.

*

* *

Harry « Mad Dog » Flynn se glissa dans un des boxes au fond du bar de la *Hampsted & Highgate Conservative Association*. Cette permanence du Parti conservateur se trouvait au rez-de-chaussée d'une maison blanche de trois étages, très victorienne avec son perron

et ses deux superbes colonnes blanches.

Tous les soirs, c'était la même ambiance décontractée, le bar tout en longueur disparaissait sous une cohue de gens débraillés, hilares, qui s'interpellaient en hurlant. Presque tous les Irlandais demeurant dans le quartier, qui n'étaient pas plus travaillistes que conservateurs, appréciaient le pub de College Crescent, une petite rue courbe et pentue du quartier de Hampstead. Le vacarme ambiant permettait des conversations discrètes, sans attirer l'attention. Et qui aurait été chercher des membres de l'IRA dans cette permanence de gens dévoués à John Major ?

Un garçon costaud, le nez en trompette et le menton fuyant, vint s'installer dans le box.

— Ça va, Jerry ?

All right, all right, marmonna Jerry Mac Cann, avant de demander une Guinness brune à la serveuse.

Ancien chauffeur poids lourd à Belfast, passionné de mécanique, il avait rejoint l'IRA quand son patron, protestant, l'avait licencié. Depuis, il volait des voitures pour l'IRA. Il était plutôt maigre, avec un « œuf colonial » dû aux milliers de pintes de bière englouties, et précocement chauve ; ses yeux bleus n'arrivaient pas à lui donner l'air intelligent. Il travaillait officiellement comme mécanicien dans un petit garage Mercedes, un peu plus haut dans College Crescent.

— Où est Moss ? demanda Harry.

— Il finit une bagnole.

Moss Cooney était son copain. Ils vivaient tous les deux dans un minuscule appartement, au-dessus du garage. Moss, mécanicien à Armagh, avait rejoint l'IRA à l'âge de dix-sept ans. Il s'était spécialisé dans les embuscades contre les patrouilles britanniques. Petit, trapu, il admirait Harry comme un Dieu. Très croyant, il n'aurait pas raté la messe dominicale pour un empire.

— Vous avez vérifié la voiture ? demanda Harry, hurlant pour couvrir le vacarme.

— Oui. Elle tourne sans problème.

Moss Cooney et Jerry Mac Cann formaient avec Harry « Mad Dog » Flynn une *Action Service Unit* redoutable qui opérait à Londres depuis

des mois. Leurs missions consistaient à abandonner des colis explosifs dans des lieux publics ou à conduire des voitures piégées à un endroit précis. Jamais ils ne s'étaient fait prendre.

La Mercedes à laquelle Harry faisait allusion avait été volée quinze jours plus tôt et équipée de fausses plaques, du numéro d'une Mercedes d'un type similaire, pour échapper à un contrôle de routine. Ils l'avaient remise en état, racontant à leur patron qu'elle appartenait à un de leurs copains.

— Bien, approuva Harry « Mad Dog » Flynn. L'autre est en position à l'endroit convenu. Les clefs sont sous le pare-chocs avant, à gauche.

Celle-là était une Sierra, louée par Elisabeth Malone à l'aéroport de Heathrow. Garée dans un endroit tranquille, elle n'avait pas encore servi.

— Voilà comment nous allons procéder, annonça Harry. Nous nous retrouverons au garage, à côté du van...

Ils continuèrent leur conversation, criant parfois pour dominer le brouhaha. Personne ne leur prêtait attention. Dans la salle, il devait bien y avoir une vingtaine d'irlandais de tout poil, des habitués.

Une heure plus tard, Harry et Jerry se levèrent. Ils avaient subi un entraînement militaire en Libye et savaient se servir de toutes les armes courantes. Tuer un homme les laissait absolument indifférents, du moment que c'était pour la Cause. Ce n'était pas plus difficile que de poser une bombe dans un magasin bourré de monde...

Quant à Salman Rushdie, ils s'en moquaient comme de leur première pinte de Guinness. Un Britannique d'origine indienne, musulman de surcroît, cela se situait au plus bas dans l'échelle des mammifères, aux yeux de ces catholiques sourcilleux, priant Dieu avant chaque attentat, persuadés que le Seigneur était de leur côté.

Lorsqu'ils quittèrent le bar de la permanence du Parti conservateur, tout était prêt. Le compte à rebours avait commencé.

*

* *

Le *Sundowner* filait vers le nord à 14 nœuds, après un passage de mauvais temps qui lui avait fait réduire sa vitesse à 10 nœuds. Il aurait un jour de retard pour arriver en mer d'Irlande. Depuis qu'il

avait franchi le détroit de Gibraltar, son capitaine, Jack Hopkins, se sentait plus tranquille. Certes, il pouvait avoir été repéré par les satellites américains en position géostationnaire au-dessus de la Libye, mais dans ce cas, il aurait été arraisonné à Gibraltar. Aucun navire suspect ne le suivait et pas le moindre avion ne l'avait survolé.

Dans les eaux internationales, il ne risquait pas grand-chose. Le danger allait renaître en entrant dans la mer d'Irlande. Mais il y avait des milliers de caboteurs comme le sien, sur les océans. Il était censé transporter un chargement de fruits séchés et de coton à destination de Liverpool. Évidemment, il ne fallait pas inspecter la cargaison de trop près.

Profitant du soleil, deux des membres d'équipage bronzait, allongés sur des caisses de SAM 7, et se partageaient le contenu d'une bouteille de Johnnie Walker. C'était la belle vie et il pensait déjà au voyage de retour.

En cas de pépin, ce serait simple : avant qu'on puisse l'arraisonner, il aurait le temps de jeter par-dessus bord sa « cargaison » lestée de plomb. La mer était d'huile et il se mit à rêver à ce qu'il allait faire avec l'argent de ce sale boulot. Les autres membres de l'équipage, eux, ne toucheraient qu'une prime modeste, de l'Organisation. Les armes livrées, ils aideraient à leur transbordement en Irlande du Nord par des filières compliquées et sûres. Depuis longtemps, l'IRA se préparait à un soulèvement général ou, au moins, à une action d'envergure contre les maudits Brits. Aussi, les armes libyennes étaient-elles les bienvenues : elles en rejoindraient d'autres, au fond de caches disséminées un peu partout. Seuls quelques rares responsables de l'IRA connaissaient leurs emplacements.

*

* *

Brian Savage regardait la télévision, dans sa planque de Francfort. Il ne voulait pas rentrer en Irlande du Sud avant la fin de la première partie de l'opération. Là où il se trouvait, il était à peu près en sécurité, et disposait de moyens de liaison avec l'IRA et « Nasser ». Il se demandait parfois s'il avait eu raison de céder au chantage des Libyens. Certes, deux cents tonnes d'armes dont il avait établi la liste lui-même, c'était bon à prendre. Mais ils en avaient déjà et, au besoin, auraient pu s'en procurer en Russie, en Yougoslavie ou au Liban.

La liste qui avait appuyé le chantage libyen était beaucoup plus importante. Or, il n'avait pour garantie que la parole de « Nasser ». Et

la parole d'un Arabe ne valait pas grand-chose...

Et si, dans six mois, « Nasser » lui réclamait autre chose, après Salman Rushdie ? Il savait le colonel Kadhafi assez fou pour exiger n'importe quoi. Le leader libyen n'avait aucune sympathie particulière pour l'IRA. Il voulait simplement ennuyer les Anglais et se faire mousser auprès du monde arabe...

Brian Savage se versa un autre verre de whisky irlandais. Cette opération était l'une des plus complexes qu'il ait eues à organiser. Il y avait des risques d'échec et il jouait la vie de quelques-uns de ses meilleurs hommes. S'il échouait, on ne lui pardonnerait pas. Avant de quitter « Nasser », il avait prévenu le Libyen : toute tentative de chantage ultérieur serait considérée par l'IRA comme une déclaration de guerre, à laquelle les Irlandais répondraient d'une façon féroce, en liquidant systématiquement les membres identifiés des services libyens à l'étranger... Entre-temps, ils auraient le temps de mettre à l'abri ceux de la liste.

Il consulta sa montre : onze heures du soir. Les heures suivantes allaient passer très lentement. Dans moins de douze heures, la partie la plus délicate de l'opération serait terminée.

Réussie ou ratée.

CHAPITRE XIII

Harry « Mad Dog » Flynn ne dormait pas depuis cinq heures du matin, mais lorsque Sharon Dyle frappa à sa porte, il se contenta d'un vague grognement. La veuve annonça d'une voix un peu trop haute :

— *Early morning tea !*

Après avoir posé son plateau sur un guéridon, elle s'approcha du lit en souriant. Impeccablement maquillée, elle portait un chemisier sans soutien-gorge et une jupe plissée, avec des bas bien entendu. Harry se demandait parfois si elle ne dormait pas maquillée. Elle attendait en souriant, debout à côté du lit. Ce n'était pas le moment de la contrarier... Pourtant, Harry n'avait vraiment pas la tête à ça... Sans même se lever, il envoya la main et toucha le mollet de Sharon Dyle. Il remonta, suivant le nylon du bas, trouva la peau de la cuisse au-dessus et continua. Lorsque ses doigts effleurèrent le ventre sans protection, Sharon Dyle se tortilla.

— *Naughty boy !* minauda-t-elle, sans chercher à échapper à ce qu'elle avait programmé.

D'un geste hardi, Harry « Mad Dog » Flynn enfonça trois doigts dans son sexe. Pesant avec son pouce sur son pubis, il se servit de ce crochet improvisé pour la faire basculer sur le lit, comme on attire un chat. Sharon poussa un cri bref, de douleur et de surprise. Il dérogeait à la règle. De la main gauche, Harry rejeta la couverture, découvrant son corps nu et son sexe à demi bandé. Il lâcha l'entrecuisse de la veuve, la saisit par la nuque et lui plaqua le visage sur son bas-ventre. Son orgueil commandait à Sharon de protester, mais, subjuguée, elle engloutit docilement le membre. Tandis que Harry reprenait sa caresse brutale, elle s'appliqua. En quelques minutes, il fut raide comme la justice, se dégagea, écrasa la veuve de son poids et l'embrocha jusqu'à l'estomac !

Sharon Dyle poussa un « Ah ! » de satisfaction et de douleur. En quelques coups de reins, Harry vint à bout de son désir, sans souci de celui de sa partenaire. Mais il valait peut-être mieux qu'elle reste sur sa faim. D'ailleurs, elle ne protesta pas lorsqu'il se leva, encore en érection, et se dirigea vers la salle de bains. Dignement, elle remonta se refaire une beauté, le cœur battant. C'était LE jour.

Elle était prête, remaquillée, impeccable, lorsque Harry remonta du *basement*, un sac de toile à la main. Elle-même avait préparé un grand cabas avec des légumes, des boîtes de Corn Flakes et un journal plié. Quand elle sentit le poids du sac, elle eut l'impression de jouir à nouveau. Avec soin, elle le plaça au fond de son cabas et guetta une approbation de son amant. Celui-ci était parfaitement calme. Il dit :

— Tu te rappelles ce que tu dois faire ?

— Oui, oui.

— Tu es toujours décidée à nous aider ?

— Oui.

Elle avait soutenu son regard sans ciller. C'était le plus beau jour de sa vie. Harry « Mad Dog » Flynn lui avait expliqué qu'ils allaient piller le coffre-fort d'un dentiste indien qui collectait de l'argent pour les Sikhs, et en outre volait ses clients. L'argent servirait à entretenir les camarades en prison... Une bonne action où pas un coup de feu ne serait tiré, mais il fallait tout prévoir.

Harry « Mad Dog » Flynn consulta sa montre.

— Tu peux y aller. Prends un taxi dans Upper Street, mais inutile d'arriver trop en avance.

Sharon Dyle acquiesça, trop émue pour parler. Elle prit son cabas et sortit dans Vincent Terrace. La petite rue était d'un calme absolu.

Le dimanche, des pêcheurs venaient s'installer sur les rives du Grand Union canal. Sharon Dyle le suivit jusqu'au bout, puis emprunta Duncan Street, débouchant dans Upper Street. Une file de taxis attendaient à côté des bus, elle en prit un.

— 76 Highbury Park, dit-elle au chauffeur.

Il y avait à peu près un mile et demi. Distraitement, elle regarda défiler les petites maisons victoriennes pas très fraîches, les innombrables boutiques, les antiquaires. C'était un des quartiers à la fois charmants et populaires du nord de Londres, comptant beaucoup d'immigrés pakistanais et indiens.

Arrivé à destination, le taxi se retourna.

— À gauche ou à droite, Lady ?

— À droite.

Le taxi effectua un demi-tour pour s'arrêter devant le numéro 76. Les taxis londoniens viraient comme personne. Sharon Dyle donna trois livres et descendit. À cet endroit, Highbury Street était large et en pente. Une douzaine de maisons victoriennes de deux étages s'allongeaient sur une centaine de mètres, collées les unes aux autres.

Une boutique s'ouvrait au rez-de-chaussée de chacune. Une *laundrette*, une boutique de mode, un coiffeur, un restaurant indien. Celle du coin de Northolm Road était en réparation, une grande bâche bleue couvrait sa façade. Sharon Dyle se dirigea vers un rez-de-chaussée peint en blanc, à côté du restaurant indien *Rodala*. En lettres noires, le nom du dentiste était inscrit, avec ses diplômes. Quelques plantes vertes rachitiques essayaient en vain d'égayer la boutique. Sharon Dyle s'approcha, aperçut un comptoir sur la gauche et une rangée de chaises vides derrière la porte. Elle poussa celle-ci, déclenchant une sonnerie. Dès qu'elle fut entrée, une infirmière en blouse blanche surgit du cabinet.

— J'ai rendez-vous à 10 h 30, expliqua Sharon.

M^{rs} Dyle, j'ai téléphoné avant-hier. Je suis venue un peu en avance parce que j'étais dans le quartier.

— Parfait, dit l'infirmière. Asseyez-vous, le docteur vous prendra dès qu'il pourra, mais il y a deux clients avant vous.

— Ça ne fait rien, assura Sharon Dyle avant de se plonger dans son journal.

Jamais elle n'avait été aussi fière d'elle.

*

* *

La Jaguar bleue attendait, garée sur un arrêt de bus. À part une discrète antenne radio, rien ne la distinguait des autres véhicules. Le chauffeur en canadienne marron lisait *L'Evening Standard*. Dans cet endroit calme du West-End, les Jaguars pullulaient et personne ne remarquait celle-là. La radio crachota soudain.

— *Principal is on his way*[23] annonça une voix neutre.

Le conducteur décrocha son micro et appuya sur la pédale pour répondre.

Quelques instants plus tard, trois hommes apparurent sur le perron d'un des petits immeubles de brique de Fremantle Court. Le premier, un costaud avec des lunettes, en costume mal coupé, tenait un talkie-walkie à la main. Un membre du *Diplomat Protection Group* de la *Spécial Branch* de Scotland Yard, plus connu sous le nom de D.P.G. [25]. L'homme qui le suivait portait aussi des lunettes, avait les cheveux clairsemés, un anorak et des baskets. Il descendit rapidement les marches et entra dans la Jaguar, dont la portière avait été ouverte par celui qui le précédait.

Depuis maintenant quatre ans, Salman Rushdie ne se déplaçait plus qu'ainsi. Entouré de *heavies*[26], se déplaçant dans une voiture blindée, changeant sans cesse de résidence. Une vie d'enfer... Son seul lien avec l'extérieur était le téléphone. Mais personne ne l'appelait jamais, sauf sur sa demande expresse. Lui appelait : son fils, ses amis, ceux qui le soutenaient.

Il ne conduisait plus, n'était jamais seul dans les divers appartements parfois luxueux, parfois presque sordides, qui lui servaient de planque. Tous les trois jours, un des *heavies* allait faire les courses, surtout de la nourriture congelée. Ses biens terrestres se résumaient à un Nintendo, un ordinateur Apple pour travailler et une bicyclette d'exercice sur laquelle il n'avait pas souvent le courage de monter.

Ses anges gardiens ne le quittaient pas d'une semelle, étaient souvent relevés, toujours muets, quasiment transparents, ils ne buvaient pas et ne mangeaient pas *on duty*. Des automates qui ne parlaient que par onomatopées, bredouillant dans leur talkie-walkie. L'écrivain n'allait jamais dans un magasin, de crainte de croiser la route d'un musulman fanatique, pas plus qu'au cinéma ou dans un restaurant, sauf cas exceptionnel. Dès qu'il était dans un appartement, on tirait les rideaux, pour qu'on ne puisse l'apercevoir de l'extérieur.

Une vie de chien.

À peine le troisième policier fut-il assis à côté du chauffeur que la Jaguar démarra, aussi vite que le lui permettait le poids de son blindage... Un vrai coffre-fort ambulante. Un jour, par mégarde, le véhicule s'était trouvé dans Régent Street, à l'heure de la sortie de la mosquée. Salman Rushdie s'était dissimulé le visage derrière *L'Indépendant*, à contrecœur. Ce matin, il regardait avidement les passants, l'animation des rues, les vitrines, les gros bus verts, tandis

que la Jaguar remontait vers Hyde Park et le Nord. La circulation dans cette direction devenait difficile.

— Tout va bien ce matin, Mr. Rushdie ? demanda poliment le chauffeur.

— Parfaitement bien, répondit Salman Rushdie. *Thank you.*

Il avait appris à apprécier ces hommes qui le protégeaient jour et nuit sans sourciller. Un rôle ingrat.

Maintenant, ils montaient Highbury Drive, plutôt étroite et encombrée. Le chauffeur se mit à jurer entre ses dents. Une Morris se traînait derrière un bus, les empêchant de doubler.

— JULF... [27] murmura-t-il.

Enfin, l'automobiliste, une femme, déboîta et la Jaguar s'engagea dans la brèche. Dix minutes plus tard, elle arriva au sommet de la courbe de Highbury Park. L'avenue était déserte et la Jaguar effectua un demi-tour en face d'une école de brique rouge, pour se garer en face de la boutique blanche du dentiste. Une Mercedes grise était garée le long du trottoir, une de ses roues immobilisée par un *clamp*[28] jaune. Le chauffeur ricana.

— Les *Black Rats*[29] ont encore frappé. En voilà pour cent livres[30].

La police traquait férocelement le stationnement interdit, distribuant des sabots à tour de bras, dans les endroits les plus inattendus. Le voisin du chauffeur descendit et pénétra dans la boutique du dentiste. Salman Rushdie avait insisté pour venir se faire soigner une dent de sagesse chez ce praticien qui avait été le sien durant des années, lorsqu'il menait une vie normale. Sa maison, aujourd'hui en vente, n'était qu'à un demi-mile de là.

Tandis qu'ils attendaient, une patrouille de deux policiers à cheval en veste jaune fluo passa avec dignité dans la rue. Dans ces quartiers assez animés, pleins d'étrangers, ils avaient un pouvoir dissuasif étonnant...

Le talkie-walkie crépita.

— *Bring in the Principal, ail clear*, fit la voix.

Le policier assis à côté de Salman Rushdie ouvrit la portière et

sortit sur le trottoir, après avoir écarté le pan de sa veste, bien qu'il n'y ait personne en vue. Les trois hommes étaient armés, entraînés et avaient ordre de tirer si Salman Rushdie était en danger. « The Principal » était son nom de code.

— *Go ahead, sir*, dit le policier.

Salman Rushdie sauta en souplesse sur le bitume et fit les trois pas qui les séparaient de la boutique. À peine y fut-il entré, suivi de son ange gardien, que le chauffeur se replongea dans les mots croisés de *L'Indépendant*.

À l'intérieur, il n'y avait qu'une patiente en train de lire. La porte s'ouvrit sur le dentiste et le client qui précédait Salman Rushdie s'en alla sans même reconnaître l'écrivain.

Salman Rushdie pénétra dans le cabinet, tandis que les deux policiers s'asseyaient à côté de la dame. Avant de venir, ils avaient vérifié avec le dentiste que l'immeuble ne comportait pas d'autres sorties. Il y en avait pour une bonne demi-heure, d'après le praticien. Une dent de sagesse, c'est sérieux.

*

* *

Les deux policiers de la *Spécial Branch* sursautèrent en voyant la porte s'ouvrir. Il ne devait pourtant rien y avoir de suspect, sinon leur collègue resté dans la Jaguar les aurait prévenus. Or leurs talkies-walkies grésillaient paisiblement... Deux hommes pénétrèrent dans la salle, accueillis par l'infirmière avec qui ils échangèrent quelques mots.

— Asseyez-vous, messieurs, dit-elle, il y a encore cette dame avant vous...

Avant qu'ils ne prennent place, un des policiers se leva, montra rapidement sa carte de Scotland Yard et demanda poliment :

— Excusez-nous, nous devons vous fouiller. *Nothing Personal*. Mais nous veillons sur une personnalité.

Les deux hommes se laissèrent faire sans protester et s'assirent ensuite. Aucun bruit ne parvenait du cabinet et un des policiers se demanda si Salman Rushdie était en train de souffrir le martyr. Il avait horreur des dentistes. Il fallait vraiment mener une vie pourrie pour

qu'une visite chez le dentiste devienne une fête...

*

* *

Du coin de l'œil, le chauffeur de la Jaguar vit un colosse en blouson de cuir s'approcher de la Mercedes garée devant lui, découvrir le sabot et éclater en jurons furieux...

— *Motherfuckers* ! hurla-t-il. Ça va encore me coûter cent putains de livres !

Il s'approcha du chauffeur de la Jaguar qui baissa sa glace.

— Vous les avez vus, ces enfoirés ?

— *No, sir*, répliqua le chauffeur en se retenant de sourire.

Le propriétaire de la Mercedes s'éloigna en bougonnant, fit le tour de sa voiture, donna un coup de pied dans le pneu et ouvrit le coffre. Il y farfouilla quelques instants, puis se retourna vers la Jaguar. Le policier s'était replongé dans ses mots croisés, paisible à l'abri de son blindage. Il ne vit même pas l'arme énorme que le colosse avait coincée dans la saignée de son avant-bras gauche. Une mitrailleuse lourde Douchka, débarrassée de son trépied.

Visant le pare-brise de la Jaguar, l'homme appuya sur la détente du tir en rafale. Le « poum-poum-poum-poum » résonna dans la rue paisible comme une douzaine de coups de tonnerre. Tous les projectiles transpercèrent le pare-brise. La Jaguar trembla sous les impacts, son pare-brise se volatilisa. Plusieurs balles de 50 atteignirent le policier à la tête et au cou, et il mourut instantanément.

Le silence retomba dans Highbury Park.

*

* *

Les deux policiers de la *Spécial Branch* assis dans l'antichambre du dentiste sautèrent sur leurs pieds en entendant les détonations. D'un seul geste, ils se ruèrent vers la porte, dégainant leurs armes, des Browning. L'estomac noué, le poulx à cent cinquante, ils ne virent d'abord que le pare-brise éclaté de la Jaguar et leur collègue affalé sur le volant, la tête en bouillie. À part un bus qui arrivait du bas de l'avenue, aucun véhicule n'était en vue. Puis, le coffre ouvert de la

Mercedes attira leur regard et ils firent un pas dans sa direction.

À peine furent-ils sur le trottoir que les deux hommes assis dans la salle d'attente bondirent vers la dame qui attendait avec eux. En un clin d'œil, ils récupérèrent le sac de Harry « Mad Dog » Flynn au fond du cabas. Ils en sortirent deux pistolets automatiques prolongés par des silencieux. Leurs mains ne tremblaient pas quand ils surgirent derrière les deux policiers qui les avaient fouillés. Ils ouvrirent le feu. Ce fut beaucoup moins spectaculaire que l'attaque de la Jaguar. Touchés chacun par plusieurs projectiles, les deux membres de la *Spécial Branch* s'effondrèrent sur le trottoir, foudroyés. Harry « Mad Dog » Flynn, dissimulé par la Mercedes, se releva. En quelques secondes, il avait ôté le sabot de la Mercedes, grâce à la clef qu'il possédait. Il le jeta dans le coffre ouvert, avec la Douchka, et se rua dans le cabinet du dentiste, suivi de ses deux complices. C'était maintenant le moment le plus dangereux. La seule partie de l'opération qu'ils n'avaient pu totalement programmer.

Une voiture de police pouvait surgir et ne manquerait pas de voir les corps allongés sur le trottoir, la Jaguar au pare-brise détruit. Les voisins devaient déjà téléphoner au 999. Ils avaient peu de temps devant eux.

*

* *

Sharon Dyle ne comprenait plus. Elle avait vu de ses yeux les deux hommes tirer sur les policiers ! Ce n'était pas ce qu'on lui avait dit. Elle se leva en voyant son locataire faire irruption dans la salle d'attente. Il passa devant elle, elle voulut l'attraper par la manche.

— Harry... demanda-t-elle d'une voix tremblante, *what's...*

Elle n'eut pas le temps de terminer. Se retournant, Harry « Mad Dog » Flynn arracha un pistolet de sa ceinture et la foudroya d'une balle en plein front. Jerry Mac Cann et Moss Cooney avaient déjà pénétré dans le cabinet du dentiste, où Salman Rushdie subissait son intervention. Terrorisée, l'infirmière se blottit dans un coin de la pièce. Moss Cooney arracha Salman Rushdie de son fauteuil, tandis que Jerry Mac Cann l'étourdissait d'un coup de crosse. Harry « Mad Dog » Flynn brandit son pistolet en direction du dentiste.

— *Don't move !*

L'autre demeura pétrifié. Harry « Mad Dog » Flynn s'approcha de

lui et, posément, lui tira une balle en pleine tête. Quand il fut à terre, il l'acheva d'un autre projectile dans l'oreille. L'infirmière n'eut pas le temps d'atteindre la porte. Frappée dans le dos, elle s'effondra et fut achevée de la même façon. Harry « Mad Dog » Flynn semblait atteint de la maladie de Parkinson. Il était agité de tics, sautillait sur place, le regard égaré. Il regarda ses complices en train de glisser le corps inanimé de Salman Rushdie dans une housse de plastique noir et les houspilla.

— *Hurry up, hurry up.*

Il sortit le premier. Des petits groupes de badauds sortaient des boutiques voisines, trop effrayés pour intervenir. Il ouvrit le coffre de la Mercedes et y prit une Kalach à la crosse coupée, qu'il posa à côté de lui sur la banquette. Son cœur cognait dans sa poitrine. Six personnes venaient d'être massacrées, mais il avait surtout peur pour lui. Soudain, la sirène d'une voiture de police remontant High Street retentit et se rapprocha. Harry « Mad Dog » Flynn se mit à taper sur le volant comme un fou, hurlant des obscénités.

— *Fucking bastards !*

Au même moment, ses deux complices surgirent, portant la housse noire qu'ils jetèrent à l'arrière de la Mercedes. À l'instant où Harry Flynn allait démarrer, une Vauxhall bleue et blanche de la Metropolitan Police surgit, sirène hurlante, en face d'eux et entama un demi-tour, pour rejoindre la Jaguar. Des deux haut-parleurs fixés sur le toit jaillit une mise en garde :

— *Drop your guns ! Get out of this car ! [31]*

Harry « Mad Dog » Flynn bondit sur le trottoir. Protégé par la carrosserie de la Mercedes, la Kalachnikov à la hanche, il ouvrit le feu sans hésiter sur le véhicule de police en train de tourner. Il vida tout le chargeur de son fusil d'assaut. Il hurlait de joie, blasphémait en voyant les projectiles faire exploser les glaces, s'enfoncer dans les corps des deux policiers. Les badauds se ruèrent dans leurs boutiques, terrorisés.

La Vauxhall zigzagua et alla s'encastrier sous l'avant d'un bus qui montait Highbury Park. Aussitôt, Harry « Mad Dog » Flynn jeta son arme vide sur la banquette de la Mercedes et démarra en trombe dans Northolm Road, une petite rue calme qui descendait vers l'est de Londres. Il continua jusqu'à Clissold Park. Là, dans une impasse tranquille, juste à côté d'une station de métro, se trouvait la Sierra louée par Elisabeth Malone. Il bondit de la Mercedes et récupéra les

clefs dissimulées comme convenu dans le pare-chocs avant de la Sierra. Jerry Mac Cann ouvrait déjà le coffre, aidé par Moss Cooney. Ils y jetèrent sans ménagement la grande housse noire contenant Salman Rushdie, puis les armes. Les deux hommes enlevèrent alors leurs gants et foncèrent vers la station de métro.

Harry « Mad Dog » Flynn démarra à son tour, conduisant lentement et précautionneusement. La police allait rechercher une Mercedes grise avec trois hommes à bord, pas une Sierra bleue avec un seul passager. Il lui fallut à peine vingt minutes pour atteindre le parking où se trouvait le fourgon bariolé. Il se gara à côté et ouvrit les portes arrière. Il ne lui fut pas facile de tirer le corps de Salman Rushdie du coffre de la Sierra. Une fois dans le fourgon, les portes arrière refermées, il ouvrit la housse. Ses complices avaient passé des menottes à Salman Rushdie. Il les vérifia, lui en mit une autre paire aux chevilles et lui colla un large adhésif marron sur la bouche et sur les yeux.

Encore étourdi, l'écrivain ne réagit guère, se contentant de gémir à cause de sa blessure à la tête. Grâce à des cordelettes, Harry « Mad Dog » Flynn l'immobilisa sur le plancher, derrière des cartons. Il fallait entrer dans le fourgon pour s'apercevoir de sa présence. Ensuite, il transporta les armes, les vérifia une à une, rechargeant celles qui avaient servi.

Dans l'IRA, c'était une tradition : on conservait toujours les armes, même quand elles représentaient un danger mortel, comme celles-ci, qui avaient tué des policiers. Cela datait du temps où l'IRA avait si peu d'armes qu'elles étaient précieuses.

Lorsqu'il eut fini, Harry Flynn ressortit du fourgon, en referma les portes et remonta dans la Sierra, après avoir vérifié qu'il n'avait rien oublié de compromettant. Il se sentait étrangement calme, en dépit du carnage qu'il venait de provoquer. Vingt minutes se passèrent, puis il entendit le bruit de l'ascenseur. Jerry Mac Cann en sortit. Harry « Mad Dog » Flynn le rejoignit et lui tendit les clefs du fourgon. Mac Cann y monta, pour garder le prisonnier.

— À demain.

Harry « Mad Dog » Flynn s'éloigna au volant de la Sierra, qu'il abandonna trois miles plus loin, à un endroit convenu. Ensuite, il partit à pied. Un peu de sa vie s'achevait. Plus jamais il ne reviendrait dans Vincent Terrasse. Les policiers devaient déjà s'y trouver, même s'ils ne soupçonnaient pas encore Sharon Dyle.

Mais ils finiraient vite, par les voisins, à remonter jusqu'à lui, sans beaucoup d'éléments pour l'identifier. Une nouvelle planque l'attendait, pour quelques jours. Le plus dur était fait. Il s'arrêta dans une cabine pour annoncer la bonne nouvelle à son chef.

CHAPITRE XIV

Une télévision Samsung était allumée, posée dans un coin du bureau, le son coupé. Une radio en sourdine égrenait les nouvelles. Le regard fixe, une cigarette allumée se consumant au bout de ses doigts, James Williamson semblait méditer, affalé dans le grand fauteuil, derrière son bureau.

Il salua Malko d'un signe de la main et annonça tout de go :

— Ils ont enlevé Salman Rushdie !

Malko crut avoir mal entendu. Ce n'était pas possible, après toutes les mises en garde aux Britanniques !

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il avant de s'asseoir.

— Un véritable guet-apens ! expliqua le chef de station de la C.I.A. Salman Rushdie avait décidé d'aller ce matin chez son ancien dentiste, pour se faire retirer une dent de sagesse. Personne ne le savait, à part le dentiste qui avait juré de garder le silence, les policiers et Salman Rushdie. On leur a tendu une embuscade. Trois hommes lourdement armés. Ils avaient même une mitrailleuse ! Ils ont abattu les trois gardes du corps de Rushdie, le dentiste, son infirmière et une patiente qui attendait son tour. Ainsi, pas de témoins ! Ils ont emmené Salman Rushdie dans une Mercedes volée qu'on a retrouvée deux miles plus loin.

Abasourdi, Malko songea aux révélations de Mairead O'Connor...

— Deux policiers qui accouraient en voiture, appelés par des voisins, ont été mitraillés aussi. L'un est mort, l'autre dans un état désespéré.

— La police attribue-t-elle le kidnapping à l'IRA ?

— Ils n'en savent rien encore. Les témoins ont été trop choqués pour donner des signalements précis des ravisseurs. Ils ont parlé de trois hommes, deux de taille moyenne, un très grand. Aucun type physique particulier. Rien de plus pour le moment.

— Vous avez eu vos homologues ?

— Oui. Sir Peter Clarke jure ses grands dieux qu'il a fait le nécessaire. Stella Rimington est catastrophée. Elle a fait mettre en place le maximum : l'opération « Rolling Black », avec trente postes de contrôle routier aux sorties de Londres.

— Le genre de mesure qui ne sert strictement à rien, remarqua Malko. Ils sont sûrement restés à Londres dans un premier temps.

— On doit me rappeler. Les journaux du soir ne vont parler que de cela. La télé fait déjà des flashs tous les quarts d'heure. C'est une pagaille noire aux sorties de Londres...

Le téléphone l'interrompt. Lorsqu'il raccrocha, il avait l'air encore plus effondré.

— C'était sir Peter Clarke. Il écume de fureur. Il vient de parler au super-intendant de la *Spécial Branch*, Desmond Taylor. En dépit des avertissements du MI6 et du MI5, rien n'a été fait.

— C'est-à-dire ?

— Les hommes chargés de la protection de Salman Rushdie n'ont reçu aucune instruction particulière et la cote d'alerte est restée la même : *Black order*, alors qu'ils auraient dû passer au stade supérieur : *Red order*. C'est un remake de l'histoire de Lord Mountbatten...

En 1979, Scotland Yard avait reçu plusieurs informations avertissant que Lord Mountbatten était sur la *hit-list* de l'IRA. Or, ce dernier passait tous les ans ses vacances en Irlande du sud, non loin de la frontière de l'Ulster.

Cet été-là, Scotland Yard n'avait pris aucune précaution supplémentaire. Résultat : le *Shadow V*, yacht de Lord Mountbatten, avait été pulvérisé par une puissante charge explosive déposée par l'IRA, le tuant ainsi que plusieurs membres de sa famille.

— Pour Salman Rushdie, reprit l'Américain, comme Scotland Yard n'avait recueilli aucun indice, ils n'ont pas voulu tenir compte des informations du MI5 et du MI6 ; ils se détestent trop !

Un ange passa et s'enfuit en direction de La Mecque.

Malko éprouvait un mélange de lassitude et de dégoût. C'était toujours la même histoire, dans tous les pays. Jamais les Services ne collaboraient totalement. Jaloux les uns des autres, ils facilitaient le travail de leurs adversaires. Si Scotland Yard avait fait tout le

nécessaire, le kidnapping n'aurait probablement pas pu avoir lieu.

Le point le plus important de l'histoire racontée par Mairead O'Connor venait de se vérifier. L'IRA avait kidnappé Salman Rushdie pour le compte des Libyens. Si les Britanniques n'arrivaient pas à retrouver rapidement l'écrivain, les hommes de l'IRA parviendraient à l'exfiltrer de Grande-Bretagne. À partir de ce moment, on ne pourrait plus rien pour lui. Il serait remis aux Libyens, probablement sur un navire, hors des eaux territoriales, puis, de là, aux Iraniens, par la même méthode. Après l'enquête qu'il avait faite, Malko se sentait frustré et furieux. À quoi bon courir tous ces risques ?

— Et Elisabeth Malone ? demanda-t-il. Ils ont mis la main dessus ?

— Pas encore. Elle est partie de chez elle ce matin. Ils ont mis une surveillance en place devant Kensington Court.

— Elle a rendez-vous avec Mandy aujourd'hui, à quatre heures, annonça Malko. Cela a été arrangé hier, mais cela m'étonnerait qu'elle vienne. Ou alors, c'est qu'elle n'est pour rien dans ce kidnapping. J'irai chez Mandy, je le lui ai promis, mais ensuite, je décroche. L'Angleterre est une île, n'est-ce pas ? Nos amis britanniques ont une honnête chance de récupérer Salman Rushdie avant qu'il ne se balance au bout d'une corde à Téhéran.

James Williamson écrasa sa cigarette dans un cendrier et fixa Malko comme si celui-ci venait de dire une obscénité.

— *My dear Malko*, vous plaisantez ! dit-il d'un ton dépourvu du plus léger brin d'humour. Dans les heures qui viennent, je vais avoir sur le dos le MI6, le MI5 et Scotland Yard. Or, c'est *vous* qui avez mené cette enquête. Vous êtes le seul à pouvoir la continuer.

— Scotland Yard a tout ce qu'il faut concernant Elisabeth Malone, objecta Malko.

— Et Mairead O'Connor ? Elle savait, mais croyait que cet enlèvement n'aurait pas lieu. Peut-être maintenant acceptera-t-elle de collaborer !

— J'en doute, dit Malko, mais je peux toujours essayer de la contacter. Je possède un numéro de téléphone. Mais ce serait plus sûr de retourner à Dublin.

— Allez en enfer, si c'est utile ! fit le chef de station, mais l'honneur de la *Company* est en jeu. Si nous leur damons le pion sur

cette affaire, ils nous mangeront dans la main pendant un bon bout de temps et seront moins arrogants.

— Vous ne croyez pas qu'ils puissent retrouver Salman Rushdie ?

— Scotland Yard n'a encore jamais trouvé *une seule* planque de l'IRA à Londres. Les ravisseurs vont attendre que les choses se tassent et l'exfiltreront paisiblement dans une semaine ou deux. On ne peut pas fouiller tous les véhicules qui quittent la capitale. Après...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Il y a Elisabeth Malone.

— Même si elle est mêlée au kidnapping, il n'est pas certain qu'elle connaisse le déroulement de la suite de l'opération, ni même le lieu où s'est réfugié le commando avec Salman Rushdie. L'IRA est extrêmement cloisonnée.

— Comment a-t-elle eu connaissance de ce rendez-vous chez le dentiste. Et par qui ? remarqua Malko. Cette information est capitale. Sans le lieu et l'heure, l'IRA n'aurait pas pu frapper. Peut-être y a-t-il une autre personne impliquée.

— Vous expliquerez cela à Desmond Taylor, je l'attends. Il faut faire le point de ce que nous savons. Si nous prenons comme base le récit de Mairead O'Connor, l'IRA va se faire livrer un bateau plein d'armes qui, en repartant, emmènera Salman Rushdie. La suite des opérations devrait se dérouler en Irlande du Sud, c'est là que se sont passées toutes les livraisons d'armes. En Ulster, la surveillance des Britanniques est trop efficace.

— Exact, dit Malko, mais il nous manque les trois informations fondamentales : le nom du bateau, la date à laquelle il doit débarquer sa cargaison et emmener Salman Rushdie, et le lieu où cela se passera. Ils peuvent d'ailleurs débarquer les armes dans un endroit et récupérer Rushdie dans un autre, au besoin dans un port britannique. Pour l'IRA, ce serait plus simple. Sans tuyau précis, la police ne trouvera rien.

Le ronronnement de l'interphone l'interrompit. La voix de la secrétaire annonça :

— Mr. Desmond Taylor est arrivé.

— On lui dit tout ? interrogea Malko.

James Williamson eut une imperceptible hésitation.

— Oui. Sauf Mairead O'Connor.

*

* *

Desmond Taylor était blond, de cette blondeur de blé des Anglais, avec quelques cheveux gris et des joues dévorées par une couperose vorace. Pas vraiment un buveur d'eau... James Williamson fit les présentations. Le superintendant semblait nerveux et stressé. Il se laissa tomber dans un fauteuil en face de l'Américain.

— Du nouveau ? demanda ce dernier.

— Pas grand-chose, avoua le Britannique. Le chauffeur de la Jaguar blindée a été tué avec des projectiles spéciaux qui transpercent les blindages. L'IRA en a déjà utilisés. Il est possible que la personne qui attendait son tour chez le dentiste ait été complice. Depuis quelques mois, elle hébergeait un homme dont le signalement pourrait correspondre à un des assaillants. L'affaire était très bien préparée. Cela porte la marque de l'IRA. Les ravisseurs ont agi avec une férocité glaciale, sans laisser une chance à ces malheureux policiers. Mais nous ne comprenons pas pourquoi l'IRA aurait enlevé Salman Rushdie...

Malko et Williamson échangèrent un regard entendu. De toute évidence, Desmond Taylor ne faisait pas encore la relation entre les mises en garde du MI5 et du MI6 et le kidnapping. Ils pouvaient laisser leur interlocuteur quelques instants encore sur le gril.

— Pas trace de Salman Rushdie ?

— Aucune. Il y a une interpellation aux Communes en ce moment. Tous les médias vont se déchaîner. Et nous n'avons rien à leur dire ! il y avait deux voitures. Nous avons retrouvé la première, une Mercedes volée, et on questionne le voisinage pour tenter d'avoir un signalement de la seconde. Celle-ci a dû être à son tour abandonnée. Nous allons passer à la télé tout ce que nous savons, en espérant que des citoyens nous aideront.

Il semblait vraiment découragé. À quoi en était réduit le célèbre Scotland Yard...

Malko demanda sournoisement :

— Avez-vous une idée de la façon dont ce commando a été

renseigné sur les déplacements de Salman Rushdie ?

— Pas encore. Pourquoi ?

— Personne ne vous a mentionné le nom d'Elisabeth Malone ?

Le policier fronça les sourcils.

— Si. On la soupçonne d'appartenir à l'IRA et d'être mêlée à cette histoire.

Décidément, l'information circulait mal.

— Elisabeth Malone, expliqua Malko, est en contact avec une association s'occupant beaucoup de Salman Rushdie, Article XIX. Il est possible qu'elle ait eu connaissance du rendez-vous chez le dentiste par cette voie.

Desmond Taylor eut un haut-le-corps.

— Personne ne m'a prévenu, grinça-t-il. Je sais seulement que cette Malone est dans la nature. Dès que nous mettrons la main dessus...

— Je sais où elle se trouvera aujourd'hui à seize heures, précisa Malko. Enfin, où elle est supposée se trouver.

Il résuma pour le policier britannique la petite manip qu'il avait montée grâce à Mandy Brown. Desmond Taylor avait sorti un carnet et prenait des notes, tendu comme une arbalète. Il en oubliait son humiliation d'être informé par la CIA, et non par les services britanniques. Pour jeter un peu d'acide sur ses plaies, James Williamson précisa suavement :

— Nous sommes sur cette affaire depuis un moment. Nous avons prévenu il y a plusieurs jours le MI5 et le MI6 d'un risque d'attentat contre Mr. Rushdie, mais apparemment, cette mise en garde n'a pas été prise au sérieux. Pas suffisamment, en tout cas.

Desmond Taylor leva les yeux sur l'Américain. Le regard à marée basse, la mâchoire escamotée, même sa couperose semblait en berne.

— J'ai vu passer la note, avoua-t-il d'une voix pleine d'humilité. Mais il y a des dizaines d'avertissements semblables tout le temps. Il aurait fallu une information précise, circonstanciée.

Malko décida de lui mettre la tête sous l'eau. Comme ça, sans vraie

méchanceté, juste pour venger Jeanne d'Arc.

— Évidemment, dit-il, si vous aviez su où et à quel moment TIRA s'apprêtait à enlever Salman Rushdie, cela aurait facilité les choses.

Desmond Taylor ouvrit la bouche, la referma, devint un peu plus écarlate, contempla ses chaussures fatiguées et finit par s'arracher un sourire d'un très beau jaune.

— *Indeed* !**[32]** lâcha-t-il d'un air pincé.

— Je pense que nous devrions aller faire un tour à Article XIX, suggéra Malko ; si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien sûr. Nous n'avons aucun pouvoir de police dans votre pays, mais quant au rôle éventuel d'Elisabeth Malone dans le kidnapping, mieux vaudrait en avoir le cœur net avant cet après-midi, non ?

Un peu requinqué à l'idée de reprendre l'initiative, Desmond Taylor sauta sur ses pieds.

— Je suis à votre disposition.

*

* *

Elisabeth Malone émergea de la station de métro London Bridge et s'engagea dans St-Thomas Street, pour gagner Borough High Street. Elle n'avait que quelques centaines de mètres à parcourir pour atteindre le petit immeuble abritant Article XIX. Elle n'en était plus qu'à une trentaine de mètres lorsqu'une grosse Rover bordeaux s'arrêta devant la porte bleue. Deux hommes en sortirent, le chauffeur demeurant au volant. Les deux hommes sonnèrent et s'engouffrèrent dans l'immeuble. Elle avait eu le temps de les examiner. L'un était plutôt fort, mal habillé, l'autre, grand, blond, avait l'allure d'un étranger. Alertée, l'Irlandaise ralentit, examinant la Rover. Elle avait un peu trop d'antennes pour être honnête. Il s'agissait à coup sûr d'une voiture banalisée du MI5 ou de Scotland Yard... Tranquillement, elle continua son chemin, sans tourner la tête, et, cent mètres plus loin, fit signe à un taxi.

Inutile d'aller se jeter dans la gueule du loup...

Elle avait prévu que les responsables d'Article XIX seraient interrogés, donc rien n'était alarmant. Il n'y aurait jamais aucune preuve tangible contre elle ; des soupçons ne suffiraient pas à la faire

inculper.

— 10 Kensington Court, dit-elle au chauffeur.

Les battements de son cœur se calmèrent tandis que le taxi traversait le London Bridge. Elisabeth Malone passait en revue les pièges qu'on pouvait lui tendre. Le transport de Salman Rushdie jusqu'à son lieu d'embarquement n'était pas de son ressort, heureusement.

Le taxi, arrivé au coin de Kensington Road et de Kensington Court, mit son clignotant pour tourner à gauche.

— Laissez-moi là, demanda Elisabeth Malone.

Elle paya, descendit, fit quelques pas et s'immobilisa. Une camionnette rouge de la Royal Mail stationnait dans la rue, un peu plus haut. Son cœur se mit à battre plus vite. C'était une des planques favorites des gens de la *Spécial Branch*. Maîtrisant sa panique, elle fit demi-tour.

Elle avait beau s'être entraînée mentalement depuis des années à un incident semblable, son cœur cognait contre ses côtes et elle avait du mal à se retenir de courir. Son cerveau bouillonnait. Normalement, elle aurait dû poursuivre tranquillement son chemin. On l'aurait interpellée et emmenée à la *Spécial Branch*. Tous les membres de l'IRA étaient entraînés à cette éventualité.

Mais même s'ils n'avaient rien de précis contre elle, c'était la fin de sa vie normale. Désormais, elle serait surveillée en permanence, son courrier serait intercepté, son téléphone sur écoute, ses visiteurs inquiétés. Alors, autant plonger dans la clandestinité, gagner l'Irlande du Sud « paradis » des agents de l'IRA grillés. Et tenter de se refaire une autre vie là-bas. Ici, à Londres, tout le monde lui tournerait le dos : ses clients, les volontaires d'Article XIX, ceux de ses amis qui ne soupçonnaient rien... Elle arriva dans Kensington High Street et entra dans une cabine téléphonique. Elle appela le numéro d'une messagerie, donna celui de la cabine et attendit. Vingt minutes plus tard, on la rappela. Elle expliqua ce qui se passait et annonça sa volonté de décrocher.

— Attendez encore un peu, réfléchissez, lui dit-on. Ce peut être une fausse alerte.

Elle raccrocha et partit à pied pour se changer les idées. Déjà, elle avait franchi la ligne invisible qui sépare le monde normal de la

clandestinité. Son instinct lui disait qu'il ne s'agissait pas d'une fausse alerte.

*

* *

La responsable du dossier Salman Rushdie au sein d'Article XIX, coincée dans un minuscule bureau entre une photocopieuse et des piles de dossiers, était l'image vivante de la désolation.

— Je n'arrive pas à y croire, répéta-t-elle, je lui ai encore parlé hier. C'est horrible, absolument dégoûtant. *My God*, où peut-il bien être ?

Elle leva un regard plein de désespoir sur Desmond Taylor, qui arborait l'air d'un croque-mort parvenu au terme d'une journée particulièrement fructueuse.

— Nous allons faire tout notre possible, promit-il.

La pleureuse les conduisit finalement dans un bureau plus spacieux, celui de la directrice, elle aussi effondrée. Le superintendant Taylor avait présenté Malko comme un collaborateur et les deux femmes ne lui avaient prêté aucune attention. Enfin, les larmes séchées, l'interrogatoire commença, mené par Malko.

— Avez-vous eu un contact avec Mr. Rushdie dans les heures ou les jours précédant son kidnapping ? demanda-t-il.

— Mais bien sûr ! affirma aussitôt la directrice. Il nous téléphonait plusieurs fois par jour. Nous nous occupons beaucoup de lui. Nous étions en train de préparer une réunion à l'Assemblée Européenne de Strasbourg. Il faut qu'une énergique action diplomatique montre aux Iraniens qu'ils doivent changer d'attitude, abandonner cet horrible projet.

Malko se retint de lui dire qu'avec les Iraniens, la meilleure action diplomatique était à base de bombes nucléaires.

— Vous possédiez le numéro de Mr. Rushdie ? demanda-t-il.

Elle eut un sourire contraint.

— *Les numéros*, vous devriez dire, parce qu'il en changeait tout le temps. C'est toujours lui qui appelait, car il désirait approuver les textes que nous publions en sa faveur. Mais parfois, si j'étais sortie, il

laissait son numéro.

— Je vois, dit Malko.

— Vous avez d'autres collaboratrices ? demanda-t-il.

— Non, une secrétaire, et des bénévoles qui viennent nous aider pour des actions spécifiques.

— Par exemple ?

— Depuis quelque temps, nous avons comme assistante une jeune femme qui s'occupe beaucoup des violations des droits de l'homme en Ulster. Nous nous occupons de tout le monde, n'est-ce pas ?

— Qui est-ce ?

— Elisabeth Malone. Quelqu'un de très dévoué. Une Irlandaise, bien sûr, qui travaille dans la décoration. Voilà son bureau.

Elle désignait un petit bureau encombré de papiers et de tracts.

— Où est-elle ? demanda Malko.

— Elle n'est pas tout le temps là. Elle a aussi ses occupations. Mais je peux la joindre, si vous voulez. Bien qu'elle n'ait rien à voir avec Salman Rushdie. Elle ne l'a même jamais rencontré.

— Cela ne presse pas, affirma Malko. Revenons à lui. Saviez-vous qu'il se rendait ce matin chez son dentiste.

La directrice le regarda avec de grands yeux.

— Mais bien sûr ! Nous bavardions de tout et de rien. Pour lui c'était un grand jour. Il allait enfin sortir...

Elle était désarmante de candeur. Malko lui adressa son sourire le plus câlin.

— Vous souvenez-vous quand Mr. Rushdie vous a parlé de sa visite chez son dentiste ?

Elle fronça les sourcils.

— Voyons... Oui, il y a une semaine environ. Nous avons bavardé un moment... Je lui ai même demandé pourquoi il allait chez ce petit dentiste étranger, au lieu de se rendre dans un grand hôpital

moderne...

— Vous étiez seule lorsque vous avez eu cette conversation ?

— Euh, oui,... non, je pense que Elisabeth Malone était là, comme tous les matins... Mais...

Elle s'empourpra.

— Vous ne pensez quand même pas qu'on... que j'aurais...

— Pas vous, corrigea aussitôt Malko. Mais nous sommes à peu près certains qu'Elisabeth Malone est proche de l'IRA et que c'est grâce à cette information sur le rendez-vous de Salman Rushdie qu'on a pu l'enlever. Or, elle est la seule, avec vous, à l'avoir eu en sa possession.

La directrice sembla frappée par la foudre.

— L'IRA ! Mais pourquoi l'IRA enlèverait-elle Salman Rushdie ?

— C'est une longue histoire, dit Malko. Dites-nous tout ce que vous savez sur Elisabeth Malone.

La tête dans ses mains, l'organisatrice d'Article XIX essaya de rassembler ses souvenirs.

— Elle nous a été recommandée par notre *chapter* de Belfast, bien qu'elle habite Londres depuis longtemps. Il y a quatre mois de cela. Nous l'avons trouvée très sympathique, elle travaillait très bien. Mon dieu, c'est horrible ! Que va-t-il arriver à Mr. Rushdie ? Que peut-on faire ?

— D'abord, ne pas alerter Miss Malone, demanda Malko. Si elle vient, vous faites comme si de rien n'était. Le reste, nous nous en chargerons.

Desmond Taylor, frustré, intervint.

— À partir de maintenant, nous veillons sur vous, affirma-t-il. Ne craignez rien, mais appelez ce numéro pour signaler quoi que ce soit d'anormal.

Il leur laissa un numéro répondant vingt-quatre heures sur vingt-quatre et ils prirent congé. Malko était plutôt satisfait d'avoir trouvé la réponse à sa question.

— Ces femmes ne sauront jamais dissimuler ce qu'elles viennent

d'apprendre, dit-il. Si Elisabeth Malone refait surface ici, le mieux est de l'arrêter immédiatement.

C'était bien l'avis du superintendant de Scotland Yard. Il téléphona de sa voiture, et ils attendirent qu'un véhicule banalisé de la *Spécial Branch* arrive sur place pour démarrer. Les Britanniques mettaient les bouchées doubles. Un peu tard, hélas.

Durant le trajet vers l'ambassade américaine, Malko communiqua à Desmond Taylor l'adresse de Mandy.

— Que le surveillance soit discrète, réclama-t-il. Elisabeth Malone doit être plutôt méfiante en ce moment. Il se peut qu'elle vienne à ce rendez-vous, en dépit de ce qui se passe, si elle se sent assez sûre d'elle.

— Vous y serez ? demanda Desmond Taylor.

— Absolument. Je vais essayer de manœuvrer en douceur. De toute façon, attendez un peu pour l'interpeller. Il ne faut pas qu'on puisse mêler mon amie Mandy à cette histoire. L'IRA se vengerait sur elle.

— C'est d'accord, promet le superintendant. Nous nous contenterons de la suivre. Peut-être va-t-elle rentrer chez elle.

— Ce serait la meilleure solution, dit Malko avant de quitter la Rover.

Elisabeth Malone gagna la consigne automatique de la gare de Charing Cross et ouvrit un des compartiments longue durée. Elle en sortit un paquet de la taille d'une boîte à chaussures et l'emporta aux toilettes.

Là, elle l'ouvrit, découvrant un pistolet automatique Taurus 9 mm avec un chargeur de rechange. Elle vérifia qu'il y avait une balle dans le canon et glissa l'arme dans le haut de sa botte, dissimulée par sa jupe longue.

Le premier geste des policiers britanniques quand ils interpellaient une suspecte était de lui arracher son sac... Pas de la fouiller au corps. Elisabeth Malone virevolta, satisfaite de voir que le Taurus était complètement invisible...

Elle avait beaucoup réfléchi depuis quelques heures. Au départ, elle était prête à rester quelques semaines en prison. Seulement, il y

avait la Sierra. Le lien entre l'enlèvement de Salman Rushdie et elle. Scotland Yard ne la lâcherait pas. C'était une trop grosse histoire et Elisabeth Malone serait tout ce qu'ils auraient à se mettre sous la dent.

Complicité de kidnapping... elle risquait plusieurs années de prison. Quelque chose qu'elle ne voulait pas affronter. Même s'il fallait abattre un policier pour conserver sa liberté.

Elle avait l'intention de quitter Londres le jour même pour gagner l'Irlande du Sud par des chemins détournés. Avec une perruque, une apparence un peu différente, elle passerait.

Elle se mit en marche vers Belgravia Square. Après quelques hésitations, elle avait décidé d'aller à son rendez-vous. D'après la responsable d'Article XIX, la fofolle milliardaire était extrêmement généreuse. Si elle pouvait lui soutirer quelques milliers de livres, ce ne serait pas inutile pour sa cavale.

— Malko ! Comme c'est gentil d'être venu. Je voulais te présenter ma nouvelle décoratrice. Viens.

Mandy Brown était parfaite en lady, bien que parlant un ton trop haut, comme elle le voyait faire dans les feuilletons télévisés. Une strice robe noire moulait ses appâts, elle était à peine maquillée, avec quand même une centaine de carats de brillants répartis sur quelques doigts, Malko la suivit dans le grand salon. Elisabeth Malone était assise sur un coin du canapé rouge, un grand sac posé à côté d'elle, le corps dissimulé dans une longue robe Laura Ashley. Malko fut frappé par l'expression de ses yeux clairs, durs et froids comme ceux d'un fauve.

Mandy Brown fit les présentations, très minaudante. Elle expliqua que la jeune Irlandaise s'occupait de bonnes œuvres et aussi de décoration, qu'elle voulait refaire ce salon horrible. Elle versa ensuite à Malko un verre de Château La Gaffelière 82 d'une bouteille déjà largement entamée. Dans son coin, Elisabeth Malone écoutait, un sourire figé sur son visage triangulaire.

Malko perçut une tension que Mandy ne discernait pas. Est-ce que l'Irlandaise se doutait de quelque chose ? Elle se savait probablement traquée et il la sentait prête à tout, sur le qui-vive.

— Je vous avais aperçue au *San Lorenzo*, dit-il, un soir où j'y dînais avec Mandy, n'est-ce pas ?

— C'est possible, répliqua Elisabeth Malone d'une voix égale. J'y

vais quelquefois.

Ce n'était pas au *San Lorenzo* qu'elle avait vu cet homme, mais quelques heures plus tôt, au 90 Borough High Street, sortant d'une voiture de police !

En voyant Malko pénétrer dans la pièce, Elisabeth Malone avait cru que son cœur s'arrêtait. En un clin d'œil, elle avait compris l'appel insolite de cette écervelée de duchesse qui s'intéressait tout à coup aux malheurs des Irlandais. Elle lui avait tendu un piège !

La seule façon de s'en sortir était de supprimer ces deux témoins avant de disparaître dans la nature. D'un geste naturel, elle posa la main droite le long de sa jambe et sentit sous ses doigts le contact rassurant de la crosse du Taurus. Il y avait une balle dans le canon, le cran de sûreté était ôté. Il suffisait de presser la détente. Le souvenir des deux soldats britanniques qu'elle avait attirés dans un guet-apens à Belfast lui revint en mémoire. Cette fois, elle était seule, il n'y avait pas de tueurs pour achever le travail.

Elle respira profondément, afin de maîtriser les battements de son cœur.

En quelques heures, elle était devenue une tueuse.

CHAPITRE XV

Elisabeth Malone, tendue comme une corde à violon, s'efforçait de garder son sang-froid. Elle éprouvait presque plus de haine pour cette *rich bitch*[33] couverte de diamants que pour l'homme qui se trouvait là et cette haine lui donnait du courage. Elle adressa un sourire crispé à Mandy qui lui expliquait ses problèmes de décoration. Elle se répétait que dans très peu de temps, ces deux-là seraient dans un autre monde et tâchait d'endiguer sa peur pour calculer comment s'y prendre pour s'en sortir.

L'homme pouvait être armé. Il fallait le tuer en premier, et faire vite ensuite. Il y avait d'autres personnes dans la maison.

La voix haut perchée de Mandy l'arracha à ses pensées désordonnées.

— Liz, venez voir ma chambre en haut. Je voudrais que vous voyiez ce que j'aime.

Elisabeth Malone se leva comme un automate. Mandy lui facilitait les choses. Dans une chambre, il y a des oreillers. Ce serait facile d'amortir la détonation du Taurus et de redescendre terminer le travail. Elle plaqua sur ses traits tirés un sourire presque chaleureux et se leva.

— Très bonne idée ! approuva-t-elle.

Les deux femmes traversèrent le hall et s'engagèrent dans l'escalier monumental. À peine eurent-elles disparu que Malko se rua sur le sac abandonné par Elisabeth Malone et le fouilla rapidement, s'assurant qu'il ne contenait aucune arme. Le souvenir de la tueuse de Tunis[34] était toujours présent. Il fallait se méfier des femmes de l'IRA autant que des hommes. Il fut soulagé : les hommes de Scotland Yard, sûrement déployés à l'extérieur, n'auraient pas à livrer une bataille rangée. Elisabeth Malone, qui seule pouvait leur fournir des informations sur le kidnapping de Salman Rushdie, n'avait d'intérêt que vivante.

Mandy était en admiration devant son lit Charles X en marqueterie, créé spécialement pour elle. Sa chambre victorienne était un décor hollywoodien. Du coup, ses copines arabes, à chaque visite, voulaient tout lui acheter.

— C'est chouette, non ? lança-t-elle à Elisabeth Malone.

Elle n'arrivait pas à croire que cette petite blonde nerveuse soit le monstre décrit par Malko. La politique n'avait jamais été sa tasse de thé. Elisabeth Malone regardait le décor d'un air absent, pensant à tous ses amis qui croupissaient dans diverses prisons britanniques. Elle se raccrochait à cette idée pour raffermir sa résolution. La perspective de finir ses jours elle aussi dans les geôles anglaises la glaçait. Il fallait liquider cette idiote, redescendre et tuer son ami.

— Vous avez vu le coffre ? dit Mandy. Il est bien planqué, non ?

Elle lui montrait, avec un sourire innocent, un panneau de laque couissant dans le mur.

— Vous y mettez beaucoup de choses ? demanda Elisabeth Malone d'un ton détaché.

— Ouais ! Du blé. J'ai toujours peur de manquer et puis j'aime pas les chèques...

Elisabeth Malone la regarda fixement, d'une façon si étrange que Mandy sut que Malko avait raison. À Honolulu, elle avait assez vécu avec les voyous pour se rendre compte du brusque changement d'attitude de la jeune femme. C'est à ce moment qu'Elisabeth Malone se baissa comme si elle se grattait, souleva sa longue jupe et se redressa, un pistolet au poing.

— Ouvre ce coffre, dit-elle sèchement. Vite !

Mandy regarda le pistolet, puis l'Irlandaise. Elle n'avait pas envie de donner son argent. Même si elle en avait beaucoup.

— Va te faire foutre ! lança-t-elle.

Elisabeth Malone se troubla à peine.

— Tu as envie de boiter toute ta vie ? Je te donne dix secondes avant de te tirer une balle dans le genou...

Mandy, cette fois, n'hésita que quelques secondes. Elle n'allait pas

se faire estropier pour dix mille livres sterling. Elle fit coulisser le panneau de laque, composa la combinaison du coffre et ouvrit la porte avant de se redresser.

— Sers-toi, connasse !

Au moment où Elisabeth Malone se penchait vers le coffre, Mandy détalait brusquement, hurlant comme une sirène :

— Malko ! Malko ! Elle pique mon fric !

Elisabeth Malone se retourna d'un sursaut et tira au jugé. La balle fracassa un morceau de rampe, avant de ricocher dans un tableau ancien.

Elisabeth Malone hésita, puis choisit de vider d'abord le coffre. Fiévreusement, elle entassa les billets dans un sac vide de Harrod's et fonça ensuite, pistolet au poing. Même si Mandy appelait la police, elle avait le temps de les tuer tous les deux avant que les policiers ne se manifestent.

Malko sursauta en entendant le coup de feu et se précipita dans le hall. Il reçut Mandy dans ses bras.

— Elle est armée, cette conne ! glapit-elle. La voilà !

Elisabeth Malone surgit en haut de l'escalier. Elle tira en direction de Malko, le rata. Lui et Mandy s'engouffrèrent dans une pièce, sortant de son champ de tir. Ils étaient loin de la porte d'entrée. Malko n'était pas armé. L'Irlandaise pouvait les suivre et les tuer.

— Il n'y a pas d'armes ici ? demanda-t-il.

Mandy s'arrêta net.

— Si ! Dans le bureau de mon mari. Des fusils.

Elle le guida à travers une enfilade de pièces, débouchant dans un bureau, dont un des murs était un râtelier d'armes protégé par un vitrage. Malko brisa la glace et s'empara d'un Harrington utilisé pour la chasse à l'éléphant. Un 444 Magnum. Hélas, il était vide.

— Dépêche-toi ! supplia Mandy.

Il ouvrit les placards et trouva une boîte de cartouches du calibre désiré. En quelques secondes, il en eut glissé trois dans le chargeur. Il ne restait plus qu'à retrouver Elisabeth Malone.

Elisabeth Malone, penchée sur la balustrade dominant le hall, tendit l'oreille. Le grand hôtel particulier était totalement silencieux. Brutalement, elle paniqua. Elle descendit l'escalier quatre à quatre, traversa le hall en courant et ouvrit la porte, le Taurus dans la main droite et le sac plein de billets dans la main gauche.

*

* *

Mandy et Malko débouchaient dans le hall lorsqu'une violente fusillade éclata à l'extérieur. Malko ouvrit la porte donnant sur Belgravia Square. Il ne vit d'abord que des voitures bloquant toute la place. Deux Vauxhall blanches et bleues de la police et plusieurs véhicules banalisés.

Elisabeth Malone gisait au pied du perron de l'hôtel particulier, serrant encore le Taurus dans sa main droite. Des billets s'échappaient du sac Harrod's de Mandy. Malko arriva près d'elle en même temps que le superintendant Taylor.

— Nous avons entendu les coups de feu à l'intérieur et aussitôt resserré notre effectif. Dès qu'elle nous a vus, elle a ouvert le feu. Nous avons riposté.

Malko regarda la jeune femme allongée sur le côté, légèrement recroquevillée. Elle avait été atteinte de plusieurs projectiles, dont un sous la pommette gauche qui avait dû la foudroyer. Comme tous les morts, elle semblait calme, détendue. Mandy le rejoignit et, discrètement, ramassa ses dix mille livres sterling.

Malko était partagé entre la tristesse et la déception. La seule piste permettant de retrouver Salman Rushdie gisait là sur le trottoir. Le *butter* de Mandy apparut sur le perron, affolé.

— Nous allons perquisitionner chez elle, annonça Taylor à Malko. Retrouvons-nous ce soir à six heures, à Grosvenor Square. Nous ferons le point.

Malko rentra dans l'hôtel particulier en compagnie d'une Mandy Brown d'une humeur massacrante. Elle lui jeta un regard noir.

— Une fois de plus, à cause de toi, j'ai failli me faire flinguer ! On ne pourra donc jamais se voir dans des circonstances normales. J'en ai marre, maintenant, je ne te prends plus au téléphone...

— Je suis sincèrement désolé, affirma Malko, je ne pensais pas qu'Elisabeth Malone soit aussi dangereuse.

— À propos, demanda-t-elle pourquoi les ayatollahs ils lui en veulent tellement à ce Salman Rushdie ? Il leur a piqué du fric ?

— Non, corrigea Malko. Il a écrit dans un roman que le prophète Mahomet aimait les femmes.

— Et alors ? coupa Mandy qui avait été dans une école catholique. Jésus, il sautait bien Marie-Madeleine, la pute... Ça l'a pas empêché de réussir.

— Le fait n'a pas été prouvé historiquement, objecta Malko, mais les musulmans intégristes ont pris cela très mal et se sont servis de l'IRA pour enlever Rushdie afin de l'exécuter en Iran.

— *Iran sucks[35]* ! lascia tomber la jeune femme. Il y a qu'à leur foutre des bombes atomiques sur la gueule, à tous ces cinglés. Ça épuisera les stocks.

Malko se dit que, par moments, Mandy Brown avait des visions géo-politiques frappées au coin du bon sens.

Il se raccrochait à un minuscule espoir. Peut-être que la police britannique trouverait quelque chose d'intéressant chez Elisabeth Malone.

*

* *

Le superintendant Desmond Taylor arborait une mine défaite. Il devait être soumis à des pressions politiques démentes ! Les journaux britanniques du soir se déchaînaient sur l'affaire Rushdie, accusant Scotland Yard d'avoir été négligent. Et encore, ils ne savaient pas tout ! Certains commentateurs de télé allaient jusqu'à insinuer que la police britannique était bien contente d'être débarrassée de l'encombrant écrivain...

Des députés travaillistes avaient interpellé John Major, lui demandant ce qu'il comptait faire pour retrouver Rushdie sain et sauf. L'ambassadeur d'Iran avait été convoqué au Foreign Office, où il avait déclaré qu'il s'agissait d'une provocation et que son pays n'était pour rien dans la disparition de l'écrivain. À sa sortie de Downing Street, le Premier ministre avait dû affronter une foule de manifestants des

droits de l'homme réclamant Salman Rushdie... Les pays musulmans, ne sachant trop à quoi s'en tenir, avaient des réactions mitigées. Le plus grand quotidien pakistanais parlait de provocation, précisant que la *fatwa* de Khomeiny demandait de tuer Rushdie et non de le kidnapper...

Depuis l'enlèvement, des barrages volants stoppaient les voitures aux sorties de Londres, comptant sur un miracle. Seul *l'Indépendant* se demandait *qui* avait enlevé Salman Rushdie, mentionnant qu'il pouvait s'agir de mercenaires agissant pour le compte de l'Iran. Mais personne ne parlait de l'IRA. Les responsables d'Article XIX avait reçu ordre de la police de ne pas parler d'Elisabeth Malone.

— Nous n'avons rien trouvé chez Elisabeth Malone, annonça Taylor, sauf quelques numéros de téléphone qui correspondent à des cabines publiques. Il faudrait organiser une planque auprès de chacune d'elles, ce qui est pratiquement impossible.

— Avez-vous fait répertorier tous les numéros appelés à partir de ces cabines ? interrogea Malko.

— Pas encore. Mais cela va prendre des semaines, il faut mettre sur pied un programme informatique.

— Vous n'avez aucune piste par vos informateurs ?

— Aucune, avoua le superintendant. Il faut espérer que quelqu'un ait vu quelque chose d'anormal et nous le signale. Nous avons déjà arrêté une équipe de poseurs de bombes de l'IRA de cette façon. Nous avons promis dix mille livres pour une information précise.

Malko sentit qu'il n'y croyait pas lui-même. On ne contre pas une opération montée avec autant de soin en se fiant au hasard. C'était le bide. Salman Rushdie avait été enlevé et dans quelque temps ses ravisseurs rempliraient la seconde partie de leur contrat, en l'exfiltrant de Grande-Bretagne...

C'était exaspérant, mais même vivante, Elisabeth Malone les aurait-elle aidés ? Le superintendant Taylor devait penser la même chose, car il soupira.

— J'ose à peine penser au jour où Salman Rushdie reparaitra devant un tribunal religieux iranien... Moi qui suis à un an et demi de la retraite...

— Vous pourriez menacer l'Iran préventivement, suggéra James

Williamson.

Le Britannique eut un sourire désabusé.

— Pour l’instant, nous n’avons aucune preuve. Si cette catastrophe se matérialise, nous rompons les relations diplomatiques. Ce n’est pas cela qui leur fera rendre Salman Rushdie ! Les Iraniens s’en moquent, le business continue. Même ici, j’ai reçu des coups de fil de gens importants qui, à mots couverts, m’ont dit que, finalement, ce n’était pas une mauvaise chose que le problème Salman Rushdie soit réglé. Juste un mauvais moment à passer.

— Pour Salman Rushdie aussi, mais ce sera le dernier...

Les trois hommes se regardèrent, résignés, et le Britannique adressa un sourire navré à Malko.

— Je vous remercie, néanmoins. Vous avez fait une enquête splendide. Si nous avions été plus vigilants, je pense que nous aurions pu empêcher cette opération. Cela faisait plus de trois mois qu’ils la préparaient. Ils ont agi à coup sûr. En introduisant une complice au sein d’Article XIX, ils espéraient glaner une information précieuse. Les membres d’Article XIX n’y sont pour rien.

Il prit congé de James Williamson et de Malko et sortit, les épaules voûtées.

— Les Cousins sont mal, remarqua le chef de station de la CIA dès qu’il eut tourné les talons. Je me demande si l’inertie de la *Spécial Branch* n’est pas venue d’un ordre *politique*. Ils ne sont pas aussi crétins qu’ils le prétendent. Beaucoup de gens, parmi les conservateurs, sont ravis d’être débarrassés de Salman Rushdie. Bien sûr, cela va faire des vagues pendant quelques jours, mais l’actualité va vite...

— C’est possible, reconnut Malko.

Un ange, déguisé en Perfide Albion, traversa la pièce, drapé dans l’Union Jack.

James Williamson s’ébroua, le regard allumé.

— Bon, maintenant, il faut voir ce que nous pouvons faire, *nous*.

— Reprendre contact avec Mairead O’Connor, suggéra Malko. Ou louer les services d’un sourcier.

— Ne téléphonez pas d'ici, recommanda James Williamson. Il doit y avoir au moins une demi-douzaine de « bretelles » sur ma ligne. Les Cousins se doutent qu'on en sait plus qu'eux. Vous vous rendez compte, si *nous* leur ramenions Salman Rushdie ?

Il en avait quasiment un orgasme.

— *Don't get carried away*[36]... conseilla Malko.

Mairead O'Connor connaissait maintenant l'enlèvement de Salman Rushdie. Si elle avait voulu donner de ses nouvelles à Malko, elle l'aurait fait. Néanmoins, il prit congé de James Williamson pour retourner au *Méridien* téléphoner.

*

* *

Malko regarda l'écran de la Samsung, où défilaient les *news* de CNN. L'enlèvement de Salman Rushdie faisait la une de tous les journaux du monde et, chaque demi-heure, CNN répétait à ses téléspectateurs ce qui était arrivé.

La BBC ne parlait pratiquement plus que de cela. Plusieurs manifestations en faveur de l'écrivain kidnappé étaient programmées pour les jours à venir. Scotland Yard diffusait un « numéro vert » permettant de donner anonymement des informations menant à l'arrestation du kidnappeur. L'*Evening Standard* venait de sortir une édition spéciale fustigeant l'incapacité de la police.

C'était la curée.

Mairead O'Connor n'avait pas retourné l'appel pressant de Malko. Un inconnu en avait pris note, précisant qu'il ignorait quand il serait en contact avec la jeune femme.

Il n'y avait plus qu'à prier.

*

* *

Moss Cooney dévorait du corned-beef à même la boîte, avec une cuillère rouillée, assis sur une caisse, au fond du fourgon de Harry « Mad Dog » Flynn. De temps à autre, il s'assurait par un des hublots que tout était normal à l'extérieur. Le parking était utilisé pour des stationnements de longue durée, il n'y avait jamais personne. Lui,

Jerry Mac Cann et Harry Flynn se relayaient par tour de huit heures pour qu'il y ait toujours quelqu'un avec Salman Rushdie.

L'écrivain était étendu sur le sol du fourgon, les poignets et les chevilles menottés, une large bande de sparadrap sur les yeux, une autre sur la bouche. Deux fois par jour, ses geôliers enlevaient cette dernière pour lui donner à manger et à boire. Des conserves et de l'eau. La première fois, il avait voulu parler, demander où il se trouvait et, pour toute réponse, Harry lui avait enfoncé le canon de son Taurus dans le gosier, menaçant de lui faire sauter la tête.

Deux fois par jour également, on le faisait lever, on ôtait les menottes de ses poignets et on le laissait se soulager dans un seau hygiénique, à l'avant du fourgon. Les chevilles entravées, bâillonné, cela ne représentait pas de grands risques. Le geôlier de service avait pour ordre de lui loger une balle dans la tête à la moindre esquisse de tentative d'évasion. Même consigne si la police surgissait. Après les meurtres des policiers, les trois hommes ne risquaient plus d'aggraver leur cas : la peine de mort avait été supprimée en Grande-Bretagne.

Sa boîte de corned-beef terminée, Moss Cooney jeta un coup d'œil indifférent à son prisonnier. Celui-ci était toujours dans la housse noire qui lui servait de sac de couchage, le haut de la fermeture ouverte lui permettait de respirer.

L'Irlandais rota, alluma une cigarette et se replongea dans le dernier numéro de *Gallery*. Encore trois heures avant la relève. Il ignorait quand ils quitteraient ce parking et commençait à en avoir assez.

*

* *

Malko regarda par la fenêtre de sa suite la tour de Westminster qui se détachait dans le lointain. Une semaine venait de s'écouler, il venait de faire un dîner délicieux arrosé d'un Château La Gaffelière 1976, en compagnie de Mandy Brown, mais l'inaction commençait à lui peser...

Mairead O'Connor n'avait pas donné signe de vie, en dépit des quatre messages qu'il lui avait laissés à Dublin.

Salman Rushdie continuait à faire la une des journaux, bien qu'il n'y ait aucun événement nouveau. À cause du mutisme de Scotland Yard, on ignorait même qui l'avait enlevé. Elisabeth Malone, dont le corps était réclamé par sa famille, avait été enterrée discrètement dans

le comté d'Armagh, en Irlande.

La CIA avait obtenu une confirmation indirecte de l'implication libyenne. Les services hongrois avaient signalé une rencontre récente entre le colonel Nasser Ali Nashour et l'ayatollah Sainei, un des responsables des services iraniens, à Budapest.

Le FBI continuait son enquête en Suède, les écoutes américaines sur la Libye étaient plus vigilantes que jamais mais rien ne sortait de tout cela.

Bien entendu, les contrôles aux sorties de Londres avaient cessé. Ils n'étaient maintenus que dans les ports et aéroports... La presse arabe s'était déchaînée, accusant Salman Rushdie d'avoir organisé sa propre disparition, avec la complicité de Scotland Yard, afin d'échapper au juste courroux des musulmans...

Deux jours plus tôt, le superintendant Desmond Taylor avait convié Malko à déjeuner à son Club. Très affable, remis de ses émotions, il lui avait appris que l'enquête avait établi qu'un des membres du commando avait bien habité chez Sharon Dyle, au 10 de Vincent Terrasse. Hélas, il n'avait pas pu être identifié, avait disparu et ce n'était pas elle qui allait le dénoncer. Encore une impasse.

Bref, l'affaire Rushdie était au point mort.

Malko avait rendez-vous pour déjeuner au grill du *Westbury* avec James Williamson. Il avait bien l'intention d'annoncer à l'Américain sa décision de quitter Londres.

Un taxi le déposa dans Oxford Street. Au moment où il sortait du taxi, il fut bousculé par un énorme chien-loup qui tramait un boy de l'hôtel devant peser la moitié de son poids... Le jeune garçon n'eut pas le temps de beaucoup s'excuser, entraîné par le fauve.

Malko regarda le « couple » s'éloigner, brusquement pensif. Lorsqu'il pénétra dans le *Westbury*, il avait oublié toute sa morosité. James Williamson l'attendait en dégustant un excellent Saint-Émilion, un Tertre-Daugay 85. L'Américain avait emprunté aux Britanniques leur goût du bordeaux. En voyant l'expression radieuse de Malko, il demanda :

— Vous avez gagné au Loto ?

Malko s'assit.

— Non, mais j'ai une idée qui va peut-être nous permettre de connaître le nom du bateau qui transporte les armes de l'IRA. Et aussi *quand* il doit arriver en Irlande.

CHAPITRE XVI

James Williamson fixa Malko avec un scepticisme presque agressif.

— Vous avez vu cela dans une boule de cristal ?

— Non, affirma Malko. Je me suis rappelé un détail mentionné par Mairead O'Connor. Dans sa lettre, son frère lui disait que « Nasser » avait réclamé un berger allemand qui devait lui être apporté lorsque le bateau de l'IRA viendrait charger les armes.

— Oui, et alors ?

— Alors, je pars d'une hypothèse qu'il va falloir vérifier. Peut-être se révélera-t-elle fausse, mais au point où nous en sommes... Nous savons que Malte est une plaque tournante du trafic d'armes en provenance de la Libye. Nous pouvons donc penser que le bateau qui doit amener en Irlande les deux cents tonnes d'armes a fait escale à Malte, comme d'autres avant lui, comme *L'Eksund*, par exemple. De plus, il serait logique que l'IRA ait laissé ce bateau à Malte, en attendant que l'enlèvement de Salman Rushdie soit possible. Ils attendaient une occasion, et n'ont pas pu planifier l'opération des semaines à l'avance. Le bateau positionné à Malte, dès la date de l'action contre Salman Rushdie connue, il n'avait pas à faire quinze jours de navigation pour rejoindre Tripoli, et charger ses armes.

— Ce n'est pas idiot, concéda James Williamson, mais il aurait pu attendre aussi à Malaga, à Tanger, à Gibraltar, dans un port tunisien ou en Sicile.

— C'est beaucoup plus loin. Et Malte ferme les yeux sur la plupart des trafics concernant les Libyens. Je continue : Salman Rushdie enlevé, l'IRA a sûrement envie de boucler l'opération le plus vite possible. Ce qui nous donne un créneau assez étroit. L'IRA n'a pu connaître le rendez-vous du dentiste que six jours avant, lorsque Rushdie a téléphoné à Article XIX.

— Et le chien, là-dedans ?

— J'y viens. Il y a deux hypothèses : la bonne et la mauvaise. Le chien a pu être amené sur ce bateau depuis longtemps. Dans ce cas, il

n'y a rien à faire. Par contre, il est fort possible que le nouveau skipper, celui qui a remplacé Kevin O'Connor, l'ait amené avec lui lorsqu'il est venu prendre le bateau à Malte.

— Admettons. Et ensuite ?

— Vous avez déjà essayé d'entrer dans un pays avec un animal ? Les autorités sanitaires exigent des certificats. Je suppose qu'à Malte, c'est la même chose. On ne doit pas y importer des meutes de bergers allemands, surtout dans la période qui nous intéresse. Donc, si vous demandez à la station de La Valette d'enquêter auprès des autorités vétérinaires de l'île, nous avons une chance de retrouver la trace du chien. Et de son propriétaire. C'est un bon point de départ.

— Brillante démonstration, admit James Williamson. À condition que ce foutu bateau soit passé par Malte. C'est un *long shot*...

— Je vous l'accorde, dit Malko, mais vous avez un autre moyen ?

— *My god*, non ! on déjeune et on va faxer à Malte.

Malko lui adressa un sourire charmant, mais ferme.

— On faxe à Malte et on déjeune.

Vingt-quatre heures avaient passé. Malko rongait son frein. Chaque minute qui passait augmentait son découragement. Sa belle construction de l'esprit semblait s'être fracassée contre la dure réalité. Il était logique que ce bateau s'arrête à Malte, mais si le berger allemand était déjà à bord, il ne serait pas déclaré.

Malko n'en pouvait plus de regarder la télé ou d'écouter les propositions téléphoniques carrément obscènes de Mandy Brown.

Justement le téléphone sonna. Il attendit avant de répondre. Mandy Brown ? James Williamson ? Mairead O'Connor ?

Il décrocha et dut immédiatement éloigner l'écouteur de son oreille. James Williamson ne serait décidément jamais un authentique gentleman britannique. Les mots s'entrechoquaient dans sa bouche et il en bégayait.

— Venez vite, bon dieu, lança-t-il. Venez. J'ai la réponse.

Il raccrocha, comme s'il avait peur d'en avoir trop dit et Malko se rua aussitôt vers l'ascenseur. Si la réponse de Malte avait été négative,

le chef de la station de la CIA ne serait pas dans cet état-là.

— On a retrouvé le vétérinaire, annonça James Williamson, avant même que Malko ait franchi la porte de son bureau. Un certain Zamit. Habilité par le service de santé maltais à délivrer les certificats pour les animaux arrivant dans l'île. Il a été chercher un berger allemand, en provenance de Francfort, vol Lufthansa 7645, du 4 mars !

Malko était suspendu à ses lèvres. Visiblement, le chef de station de la CIA réprimait une violente envie de grimper aux murs de bonheur.

— Vous en savez plus ? demanda Malko, inondé de joie, lui aussi.

— Oui. Le chien était accompagné par un certain Jack Hopkins, sujet britannique. Je viens d'avoir la réponse du Foreign Office. Le passeport est faux.

— Qu'est devenu Jack Hopkins ?

James Williamson s'en purléçait les babines.

— Il a quitté Malte, annonça-t-il. Sur un caboteur de trois cents tonneaux immatriculé à Panama, le *Sundowner*. Ce bateau était à quai dans le port de plaisance de Tax'biex, en face de La Valette. Il a pris la mer le 5 vers dix heures du matin. Officiellement, en direction du Nigeria. Le chien était à bord.

Malko savourait son triomphe. Il ne put s'empêcher d'aller se verser une vodka dans le bar du chef de station. D'un coup, il venait d'apprendre le nom du bateau qui allait livrer les armes et récupérer Salman Rushdie, et la date de son départ de Malte. À partir de ces éléments, il pouvait calculer la date approximative de son arrivée dans les eaux irlandaises.

— Il faut environ une dizaine d'heures de mer pour aller de Tripoli à Malte, fit-il. Mettons deux jours pour charger. Tripoli-Irlande, cela doit prendre au moins une quinzaine de jours. Il est parti le 5. Nous sommes le 18. Normalement, il devrait se trouver à proximité de l'Irlande. Deux ou trois jours, c'est le délai qui nous reste pour savoir où il se rend. Après, plus rien ne pourra sauver Salman Rushdie.

James Williamson s'était plongé dans une profonde réflexion.

— Il faut avertir les Cousins de surveiller les côtes d'Irlande du Sud, avec des patrouilleurs et des avions ; ce ne devrait pas être

difficile de retrouver le *Sundowner*.

— Bien sûr, reconnu Malko, mais ils vont surtout chercher à intercepter les armes. Or, s'ils arraisonnent le *Sundowner* avant que Salman Rushdie soit à bord, nous ne le retrouverons jamais.

James Williamson sourit ; toujours aussi peu enclin à tirer les marrons du feu au bénéfice des Cousins, il acquiesça.

— On s'accorde ce délai ! Alors, que suggérez-vous ?

— Je vais à Dublin, en passant par Paris ! Je ne tiens pas à emmener une meute de « Joes »[37] du MI6 derrière moi. Si les Cousins me voient partir pour l'Irlande, ils vont se douter que je n'y vais pas jouer au golf.

— Mais qu'allez-vous y faire, *vraiment* ? Mairead O'Connor vous fuit.

— Qui sait ? J'arriverai peut-être à la retrouver. J'ai quand même un numéro de téléphone. Et puis c'est en Irlande de Sud que la suite est prévue, au moins pour le bateau.

— *Good luck*, dit James Williamson. Ne me contactez plus directement. Utilisez le système protégé de la station de Dublin. De mon côté, je vais voir du côté du NATO. Si nous pouvions repérer le *Sundowner* grâce à une patrouille aérienne, cela serait formidable.

*

* *

Malko venait de boucler sa valise lorsque le téléphone sonna. Ce devait être le concierge du *Méridien* lui annonçant que son taxi était là. Il avait fait ostensiblement une réservation sur Air France, une heure plus tôt. Il avait eu le choix entre Heathrow et London City, presque en plein cœur de Londres grâce au nouveau tunnel.

— Malko ?

Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères. C'était Mairead O'Connor. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous êtes à Londres ? demanda-t-il.

— Non, à Dublin. Je sais que vous avez cherché plusieurs fois à me joindre.

— Vous ne m’avez jamais rappelé.

— J’avais des raisons. Elles ont changé. Mais je préfère ne pas vous en parler au téléphone.

— Cela tombe bien, dit Malko, sautant sur l’occasion. Je partais pour Dublin. J’y serai ce soir. Où puis-je vous voir ?

— Je serai à partir de neuf heures dans un pub, le *Mac Grath*, au coin de North Wall Quay et Castleforbes Road. Vous ne pouvez pas le rater, il y a une grande façade verte.

*

* *

Une foule bruyante débordait largement du *Horse-shœ*, le pub de l’hôtel *Shelbum*, dans la réception et le salon de thé. Guinness au poing, hommes et femmes semblaient célébrer indéfiniment la reconnaissance d’indépendance de l’Irlande du Sud signée en 1922 dans ce lieu historique. Seul changement notable depuis cette date : les pubs acceptaient maintenant les femmes.

Malko, arrivé deux heures plus tôt de Paris, par Air Inter, se faufila à travers la foule jusqu’à sa Sierra garée en double file devant l’hôtel. Un peu abruti après son voyage triangulaire Londres-Paris-Dublin, il espérait que les gens de la *Spécial Branch* ne l’avaient pas suivi à la trace. Il n’avait même pas eu le temps de passer à l’ambassade prendre une arme, et la Sierra, louée chez Hertz à des conditions qui allaient ravir les comptables de la CIA grâce aux accords Hertz-Air France, n’offrait pas la même protection que l’Escort blindée de la CIA. Mais le temps pressait et il n’avait pas pu effectuer le trajet par le ferry.

Après avoir contourné College Park, il descendit jusqu’aux quais de la Liffey, la rivière qui traverse Dublin d’est en ouest, et tourna à gauche, dans Custom House Quay, filant vers l’ouest. Le quartier était carrément sinistre, le quai bordé d’entrepôts, d’usines abandonnées, de buildings condamnés. C’était la zone portuaire qui se terminait un peu plus loin. On aurait dit une ville bombardée. Pas un chat. On ne pouvait pas rater le pub *Mac Grath*, seule tache de couleur dans cet univers pouilleux. La brillante façade verte était éclairée par des projecteurs, ce qui la rendait encore plus pimpante. Malko gara la Sierra en face. C’était le coin idéal pour une embuscade. Il traversa et pénétra dans le pub. Un magma de braillards était agglutiné autour du bar, du genre docker ou manutentionnaire. Hurlant à plein gosier, choquant leurs chopes de bière à les briser, ils dominaient le bruit

d'un juke-box jouant de vieilles chansons irlandaises. La fumée était telle qu'on y voyait à peine. Malko dut traverser en biais pour examiner une dizaine de boxes répartis au fond. Dans l'un d'eux, un couple flirtait sans retenue, emmêlé comme des serpents.

Mairead O'Connor occupait le box voisin, devant un verre vide. Ses longs cheveux roux étaient tirés en arrière, dégageant son front haut, ses yeux verts étaient soulignés de noir et sa grande bouche luisait dans la pénombre. Comme la première fois, Malko réalisa qu'elle était très belle. Il s'assit en face d'elle, tournant le dos à la salle. Lorsqu'elle se redressa, il put admirer sa lourde poitrine sous le cachemire noir. Elle eut un sourire un peu mélancolique.

— Je ne pensais pas vous revoir...

— Moi non plus, avoua Malko.

Mairead ne devait pas en être à son premier verre, son regard était légèrement flou et ses joues roses. Une barmaid se matérialisa derrière eux, bâtie comme un homme, en dépit de ses longs cheveux noirs, des épaules de débardeur moulées par un pull marin, elle portait un jean noir très collant et des bottes de cow-boy à bout pointu renforcé de métal. Elle jeta quelques mots en gaélique à Mairead, avec un regard méfiant pour Malko, et, trente secondes plus tard, revint avec deux pintes de Guinness qui semblaient avoir été vomies par une seiche, et qu'elle jeta quasiment sur la table.

— Elle n'a pas l'air aimable, remarqua Malko.

— Oh, Sheila est comme ça. C'est la sœur d'un membre de l'IRA qui purge une peine de prison à Dublin pour meurtre. Elle est de Londonderry mais elle est venue travailler ici pour le voir de temps en temps.

— Il y a des gens de l'IRA ici ?

— Certains, et tous les clients sont des sympathisants.

— Pourquoi être venue ici alors ?

— Il n'y a jamais de *blue-noses*[38].

D'un coup, elle vida la moitié de sa bière. Malko l'observait. Elle semblait perturbée, pas dans son assiette.

— Vous aviez des choses à me dire ? demanda-t-elle.

— Vous avez lu les journaux ?

— Bien sûr. Je ne pensais pas qu'ils remplaceraient Kevin si vite, dit-elle. J'ai été surprise.

— Vous savez qui sont les membres du commando qui a enlevé Salman Rushdie ?

— Non.

— Il est peut-être encore temps de faire quelque chose, suggéra Malko.

— Quoi ?

— J'ai pu obtenir des informations. Je connais le nom du bateau et la date à laquelle il est parti de Malte.

Elle se pencha en avant.

— Vous bluffez !

— C'est le *Sundowner*.

À son changement d'expression, il sut qu'il avait touché juste. Les prunelles de Mairead se rétrécirent.

— Comment l'avez-vous su ?

— Le raisonnement, dit Malko, mais il manque l'information capitale : où ce caboteur va-t-il décharger les armes, d'ici quelques jours ?

Une sorte de rictus tira la bouche de Mairead O'Connor vers la gauche.

— Même si je le savais, je ne vous le dirais pas. Et, de toute façon, je n'ai plus accès à aucune information.

— Pourquoi ?

Elle acheva sa bière avant de répondre, en commandant aussitôt une autre.

— Je vous avais dit mon intention de protester auprès de *L'Army Council* pour le meurtre de mon frère. J'ai obtenu une réunion exceptionnelle de presque tous ses membres, à qui j'ai exposé ce que

je savais, demandant la réhabilitation posthume de Kevin. J'ai expliqué qu'il avait été assassiné pour rien. Ils ont mis l'affaire en délibéré plusieurs jours, afin d'avoir le temps de joindre le responsable, vous savez, « Wilfred Reilly. » J'ai eu leur réponse avant-hier : ils ont rejeté ma demande. Cet homme, pour se couvrir, les a convaincus que Kevin était sur le point de trahir. Ils ont retourné contre lui le fait de m'avoir écrit une lettre. Et, en plus, on m'a laissé entendre que je représentais aussi un danger, puisque j'étais au courant ! Vous aviez raison de me mettre en garde...

Malko la sentait ulcérée. Elle parlait à voix basse, les doigts croisés comme pour une prière, le regard sombre. Rapidement, elle ajouta :

— S'ils m'avaient donné raison, je ne vous aurais jamais donné signe de vie. J'attendais leur réponse.

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

Elle releva la tête.

— Je vais tuer « Wilfred Reilly ». Je sais où le trouver. Il est revenu à Dublin. Je veux venger Kevin.

C'était dit sans ostentation. Malko tiqua intérieurement. Le fait que « Wilfred Reilly », responsable de l'opération, soit revenu, confirmait son hypothèse : le *Sundowner* n'allait pas tarder. Cependant, Mairead ne serait pas facile à manipuler.

Malko le savait, ce n'était pas la première fois que les membres de l'IRA s'entre-tuaient. Après les campagnes de bombes de 1970, on avait éliminé tous les psychopathes fous de la gâchette, dont plusieurs à Dublin.

— Voilà. Maintenant, je dois vous quitter.

— Pourquoi avez-vous accepté de me voir ?

Mairead se troubla légèrement.

— Oh, c'est difficile à dire. Vous m'avez été sympathique. Je voulais parler de mon frère avec quelqu'un. Je n'ai pas beaucoup de choix. Je ne veux pas que vous me suiviez. Rester un peu ici, je vais partir la première.

Avant qu'il puisse protester, elle se glissa hors du box et traversa la salle. Elle portait une jupe courte, des collants noirs et des bottes. De

dos, elle était aussi appétissante que de face. Frustré, Malko essaya de goûter à sa bière. C'était infâme.

*

* *

Sheila, la barmaid, enfila un blouson de cuir, prit sous le comptoir sa batte de cricket et salua d'un geste joyeux les plus proches clients du bar. Un jovial barbu roux la remplaçait, qui se mit immédiatement au travail. Elle sortit par la porte de côté et partit à pied vers le centre, marchant rapidement.

En une vingtaine de mètres, elle eut rattrapé Mairead O'Connor qui allait dans la même direction. Celle-ci se retourna et la reconnut.

— Il faut que je te parle, lança la barmaid.

Mairead O'Connor s'arrêta.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Qui c'est, ce type ?

— Ça ne te regarde pas ! lança Mairead, furieuse.

Sheila la fixa, pleine de méfiance.

— Ça serait pas un *blue-nose* ? On dit des drôles de choses sur toi.

La gifle partit si vite que Sheila n'eut pas le temps de l'éviter. Folle de rage, elle riposta d'une violente bourrade, faisant tomber Mairead à terre, à l'entrée d'une impasse sombre, entre deux entrepôts abandonnés. Le sac de la jeune femme glissa de son épaule.

— Salope ! Je vais t'apprendre ! gronda Sheila.

Elle saisit les longs cheveux roux de Mairead et la traîna sur quelques mètres, à l'intérieur de l'impasse. Puis, lâchant ses cheveux, elle prit sa batte de cricket et l'abattit de toutes ses forces sur la tête de Mairead O'Connor.

Celle-ci, en dix ans de prison, avait eu à affronter des dizaines de bagarres féroces. Elle roula instinctivement sur elle-même et la batte de bois s'abattit sur son épaule gauche, lui arrachant un hurlement de douleur. Mais déjà elle était à quatre pattes, prête à se relever. D'un coup de pied précis, Sheila lui écrasa la main droite. Puis, la batte

haute, elle revint sur Mairead. Une nouvelle fois, la jeune femme parvint à éviter le coup, en reculant.

Mais Sheila, à force de moulinets impressionnants, la repoussait inexorablement vers le mur du fond. D'un violent coup de pied, elle fit hurler à nouveau Mairead, frappée en plein tibia. Sheila était déchaînée et maniait sa batte avec une redoutable précision. Un seul coup sur le crâne et c'en serait fini.

Mairead, le souffle court, son épaule et sa jambe lui refusant tout service, s'appuya à un container blanc abandonné. Cette fois, le gourdin la rata d'un millimètre, rebondissant avec un bruit sonore contre le métal du container. Le prochain coup serait le bon. Elle avait déjà l'impression de sentir son crâne éclater.

*

* *

Malko laissa cinq livres sur le comptoir et sortit du *Mac Grath*.

Avec la défection de Mairead, il ne restait plus qu'une solution, et pas la meilleure pour Salman Rushdie : prévenir les Britanniques. Ils arriveraient sûrement à arraisonner le *Sundowner* dès qu'il entrerait en mer d'Irlande. Mais il y avait alors peu de chances de retrouver Salman Rushdie vivant.

Il remontait vers le centre, à petite vitesse, au volant de la Sierra, lorsque ses phares éclairèrent un objet par terre, à l'entrée d'une impasse. Un gros sac de femme. Semblable à celui de Mairead O'Connor.

Malko stoppa aussitôt et descendit de la Sierra, juste pour entendre un hurlement, au fond de l'impasse ! Il se rua vers les deux silhouettes. Une voix le stoppa net.

— *My purse ! Take the gun inside !* [39]

C'était la voix de Mairead !

Malko fit demi-tour, fonça sur le sac, le ramassa. Rien qu'à son poids, il sut qu'il contenait une arme, avant même de sortir un colt 45 rouillé, avec un chargeur supplémentaire scotché le long de la crosse. Pistolet au poing, il fonça vers le fond de l'impasse.

Voyant Malko, la barmaid fonça droit sur lui. La batte de cricket à bout de bras, à l'horizontale, elle tournoyait comme un derviche,

cherchait à le dépasser pour s'enfuir.

Malko hésitait à tirer. Brutalement, la barmaid lui jeta à la tête sa batte de cricket et déta la vers Custom House Quay. Avant de disparaître, elle hurla quelque chose en gaélique, visiblement à l'intention de Mairead.

Celle-ci rejoignit Malko, en piteux état, le visage maculé de boue et de sang qui coulait d'une blessure au cuir chevelu ; les mains enflées, une épaule plus haute que l'autre, elle traînait la jambe gauche. Dans la Sierra elle s'effondra, la tête dans les mains, et se mit à pleurer.

— Les salauds ! Les salauds ! dit-elle à voix basse. Ils m'ont condamnée à mort pour trahison ! Comme mon frère.

— Comment le savez-vous ?

— C'est ce que Sheila m'a crié en se sauvant.

Malko roulait le long des quais déserts.

— Où voulez-vous aller ?

— Je ne sais pas, je ne peux pas retourner chez mes amis. Ils vont me chercher là-bas.

— Venez au *Shelburn*.

— Comme ça !

— Je dirai que vous avez eu un accident, que vous avez été renversée par une voiture.

Le réceptionniste jeta quand même un coup d'œil intrigué à Mairead tandis que Malko prenait sa clef, laissant un billet de dix livres. La jeune femme tenait à peine debout, se mordant les lèvres pour ne pas hurler. Dans la chambre, elle s'effondra sur le lit et Malko inspecta les dégâts. Une énorme plaie au cuir chevelu, un hématome ouvert sur le tibia, un doigt écrasé, plus l'épaule gauche qui avait doublé de volume. Probablement une fracture de la clavicule.

— Il faut un médecin, dit-il.

— Non, s'insurgea Mairead. Je vais prendre un bain. Pendant ce temps, allez dans une pharmacie. Avant, aidez-moi à me déshabiller. Je ne peux pas bouger le bras.

Malko s'exécuta, faisant passer le pull par-dessus la tête de la jeune femme. Un soutien-gorge blanc retenait sa lourde poitrine pleine de taches de rousseur. Elle avait le ventre plat et de très longues jambes. Son corps était couvert d'ecchymoses. Il l'aida à faire glisser sa jupe, avant qu'elle ne se traîne jusqu'à la salle de bains.

*

* *

Mairead avait mis le verrou et vint lui ouvrir. Enveloppée dans un peignoir en éponge, les cheveux mouillés, elle ressemblait à une sirène. Malko vit tout de suite le mini-bar ouvert, deux mignonnettes de Cointreau vides, et le Browning posé sur la table de nuit.

— Cela va mieux ?

— Oui, dit-elle, en s'emparant du paquet du pharmacien. J'ai mal, mais ça va. J'ai peur d'avoir la clavicule droite cassée. Mais dans ma tête, cela va mieux...

— Que voulez-vous dire ?

Mairead O'Connor tourna vers lui des yeux brillants d'une fièvre pleine de haine.

— Puisque ces fous pensent que je les trahis, je vais vraiment le faire. De toute façon, ils me tueront. Alors, je vais vous aider à trouver où le *Sundowner* va débarquer sa cargaison d'armes. C'est ce que vous vouliez, non ?

CHAPITRE XVII

Malko n'en croyait pas ses oreilles. C'était en effet ce qu'il voulait savoir, pour conserver une chance de sauver Salman Rushdie.

— Comment ? demanda-t-il.

— Je connais un skipper qui a transporté deux fois des armes pour l'IRA, une fois de Beyrouth, une autre fois de Libye. Les deux voyages se sont terminés au même endroit, sur la côte Est de l'Irlande du Sud. Je pense que cette fois encore ils vont utiliser le même endroit...

Cela paraissait bien incertain à Malko. L'IRA prendrait-elle ce risque ?

— Vous ne pensez pas qu'ils vont changer ?

— Non. Ils ont une logistique à terre, des gens qui les aident à cacher les armes en attendant qu'elles soient distribuées. Cela, ils ne peuvent pas le modifier. Et ils sont très conservateurs...

— Mais pourquoi la côte Est ? La mer d'Irlande est beaucoup plus surveillée que l'Atlantique. Il n'y a personne dans le Connemara, j'y ai vu des plages superbes.

— La mer est trop dure là-bas, et surtout, l'IRA n'y a pas d'implantation. Les débarquements se sont toujours faits sur la côte Est. L'IRA avait même fourni au skipper dont je vous parle une cassette vidéo de l'endroit où il devait débarquer. Même s'il ne veut pas révéler le nom de la plage, je peux arriver à récupérer cette cassette en lui racontant une histoire.

Cette fois, l'hypothèse devenait sérieuse. Malko avait encore un doute sur la sincérité du brusque revirement de Mairead O'Connor.

— Vous savez ce que vous risquez, si vous m'aidez...

Mairead fit tourner pensivement ses glaçons dans son verre de Cointreau vide. Une immense tristesse imprégnait ses traits.

— De toute façon, dit-elle, ils m'ont condamnée à mort. Injustement ! Vous ne pouvez pas savoir ce que je ressens. J'ai donné

dix ans de ma vie pour l'Organisation. Maintenant, alors que je suis innocente, ils vont me poursuivre et me tuer. Je leur ferai payer ! Même si je n'arrive pas à tuer « Wilfred Reilly », je veux faire échouer cette opération indigne de nous... Ils ne réfléchissent pas. Ce sont des gens frustes obéissant aveuglément aux ordres qu'on leur donne. Ils sont capables du plus grand dévouement comme de la plus grande cruauté, mais ils ignorent trop de choses ! À leurs yeux, je suis devenue la femme à abattre. Et pour Salman Rushdie, ils ne sauront jamais...

— Vous vous condamnez, en agissant ainsi, souligna Malko, ému et troublé par la détermination de la jeune femme.

Elle le fixa d'un regard désespéré.

— Mais je suis déjà condamnée, morte ! dit-elle d'une voix égale. Bien sûr, je peux fuir mon pays, aller me cacher aux États-Unis, essayer de me faire oublier, mais j'aurai toujours la peur au ventre. L'IRA est extraordinairement rancunière. Celui qui trahit sait qu'il ne s'en sortira pas. La *Spécial Branch* avait acheté le chauffeur d'un membre important de *L'Army Council*. Ils l'ont su. Un commando a amené le coupable dans la campagne et on l'a cloué vivant à un arbre, avec des clous de charpentier !

Ils restèrent encore une heure à boire. Mairead ne s'arrêta qu'une fois le mini-bar vidé. Elle avait tout mélangé et sa diction s'en ressentait. Son regard était vague et ses gestes peu assurés. Par contre elle semblait ne plus souffrir autant, anesthésiée par l'alcool.

À ce moment, Malko réalisa que leur chambre ne comportait qu'un seul grand lit... Mairead semblait s'en moquer, elle se leva avec une grimace de douleur et demanda :

— Aidez-moi à ôter mon peignoir.

Il se plaça derrière elle, prit les pans qu'elle venait d'écarter et fit glisser le tissu éponge avec précaution le long de ses épaules. Son dos était plein de taches de rousseur et lorsque le peignoir tomba à terre, Malko réalisa que Mairead, après son bain, n'avait remis ni soutien-gorge, ni culotte. Elle avait un long dos cambré, deux petites fossettes soulignant une croupe haute et pleine. Il n'eut pas le loisir de l'admirer longtemps, Mairead pivota lentement pour lui faire face. Il y avait autant de taches de rousseur devant et le buisson de son ventre ressemblait à un brasier orange.

Elle souriait très légèrement. Son regard bascula et comme au

ralenti, elle s'appuya de tout son corps à Malko, écrasant avec douceur sa bouche contre la sienne. Elle poussa seulement un léger cri lorsqu'il effleura son épaule enflée et toute bleue. Elle détacha alors sa bouche pour dire d'une voix méconnaissable :

— *Fuck me hard* ![40]

Mairead O'Connor vérifiait le dicton qui veut que les Irlandaises ne s'abandonnent qu'ivres mortes. Devant ce don muet, cette sensualité amortie, Malko sentit une formidable érection monter de ses reins. Avec précautions, il coucha Mairead sur le dos. Elle avait recommencé à l'embrasser, et il sentit ses cuisses musclées s'ouvrir sous son poids. Les pointes de ses seins étaient dures comme du marbre. Il se déshabilla tant bien que mal et d'une seule poussée, s'enfonça en elle. Mairead gémit, referma son bras valide sur son dos et l'embrassa avec fureur. Il lui fit l'amour lentement tandis que, les jambes repliées, elle ondulait sous lui, le serrant à l'étouffer. C'est elle qui commença à bouger plus rapidement sous lui, déclenchant le plaisir de Malko, qu'elle reçut avec une secousse de tout son corps, les yeux fermés.

Lorsque Malko l'abandonna, s'allongeant à côté d'elle, Mairead demeura dans la même position. Il vit sa main droite s'enfuir dans son ventre et aux mouvements imperceptibles de ses doigts, devina qu'elle se caressait. Cela ne dura pas longtemps. Malko vit son bassin se soulever, elle respira très fort puis retomba, apaisée. Elle tourna la tête vers lui, avec un sourire lointain, et dit :

— C'était très bon, mais depuis la prison, je ne sais plus jouir que comme cela.

Trente secondes plus tard, elle dormait. Malko demeura les yeux ouverts dans l'obscurité. Si Mairead ne se trompait pas, il avait une chance de réussir sa mission. Mais très vite, l'IRA connaîtrait sa présence à Dublin et ferait tout pour l'éliminer.

*

* *

Harry « Mad Dog » Flynn laissait le vent fouetter son visage. Accoudé au bastingage du ferry-boat reliant Wilmington à Dublin, il se détendait enfin, en territoire irlandais. La période qui avait suivi l'enlèvement de Salman Rushdie avait été stressante. Par les médias, il avait appris la mort d'Elisabeth Malone, sans savoir comment elle avait été repérée par Scotland Yard. On ne mentionnait toujours pas l'IRA à propos du kidnapping, mais cela pouvait être une ruse de la

police. Moss Cooney, Jerry Mac Cann et lui s'étaient relayés dans le fourgon où était caché Salman Rushdie, guettant le moindre signe anormal, se demandant chaque jour si la police n'allait pas débarquer.

L'écrivain, à qui ils administraient des doses massives de calmants, était dans un état comateux. Deux fois par jour, ils continuaient à le nourrir et à lui faire accomplir ses besoins. Ensuite on le remettait dans son « linceul ». Tous les jours, Harry « Mad Dog » Flynn appelait le numéro de la messagerie, dans l'attente du signal du départ. Nouvelle tension en perspective. Son job consistait à amener l'écrivain kidnappé chez un membre de l'IRA habitant Arklow, au sud de Dublin, et à veiller à la fin de l'opération.

Enfin le message était arrivé et il s'était mis en route, soulagé en dépit des risques que comportait ce voyage. Heureusement, on ne parlait plus guère de Salman Rushdie dans les médias et la police avait dû relâcher sa surveillance. Harry « Mad Dog » Flynn avait emporté les armes, dans le fourgon qui s'était perdu dans le flot de véhicules quittant Londres. Il s'était embarqué sans encombre sur le ferry, où les contrôles étaient ponctuels. Harry avait quand même attendu qu'un sympathisant de l'IRA soit en fonction pour embarquer. Maintenant, il apercevait les lumières de Dublin. Il n'éprouvait absolument rien, aucun sentiment pour l'homme qu'il avait enlevé. Ni haine ni pitié. C'était à ses yeux un objet de valeur, un point c'est tout. Lui et ses deux complices le traitaient sans brutalité inutile, s'abstenant de tout contact. Il avait soigneusement découpé tous les articles relatifs à l'enlèvement, pour ses souvenirs. Une fois de plus, il avait ridiculisé Scotland Yard. Il regarda les lumières sur Dublin dans la brume. Un jour, il n'y aurait plus qu'une seule Irlande et lui et ses camarades seraient honorés pour leur lutte.

*

* *

Trois jours ! Selon les calculs de Malko, il restait trois jours au plus avant l'arrivée au large de la côte d'Irlande du *Sundowner*. Le temps passait à une vitesse foudroyante. Mairead sortit de la salle de bains, en slip et soutien-gorge. Son épaule était enflée et bleuâtre et elle boitait. Pourtant, elle avait réussi à se maquiller tant bien que mal et à attacher ses longs cheveux en natte.

— Je vais essayer de joindre Jimmy Toland, annonça-t-elle.

— Qu'allez-vous lui dire ?

— Déjà lui fixer un rendez-vous. Il sait que j'appartiens à l'Organisation, je pense qu'il ne posera pas de question. Ensuite, on verra.

Elle composa un numéro de téléphone et se mit à parler en gaélique. La conversation dura assez longtemps. Malko aurait donné une aile du château de Liezen pour comprendre le gaélique... Lorsque Mairead raccrocha, elle était radieuse.

— Il me rappellera à mon numéro – celui que je vous avais donné – pour me fixer rendez-vous. Il faudra sûrement se déplacer, parce qu'il n'habite pas Dublin.

— Superbe ! approuva Malko. Maintenant, nous avons deux choses à faire. D'abord vous acheter des vêtements et ensuite, je dois passer à l'ambassade américaine.

— Je vous attendrai ici, proposa Mairead, je ne me sens pas très bien.

*

* *

Brian Savage avait à peine débarqué de Francfort, via Paris, qu'il appela à Londres le numéro de la messagerie qui lui servait à communiquer avec le *Sundowner*. Il y avait un message très bref. *Ship of the desert* aurait deux jours de retard à cause du mauvais temps.

Ce n'était pas une trop mauvaise nouvelle. Il avait surtout hâte d'avoir des nouvelles de Harry « Mad Dog » Flynn, entre Londres et Dublin. Il tremblait chaque fois qu'il écoutait la radio. On sonna à sa porte et il alla coller son œil au judas. Il ouvrit aussitôt. C'était un homme sûr, le chef de son *Active Service Unit* de protection, Paddy Mac Neill. Ce dernier semblait soucieux.

— Nous avons un problème sérieux, annonça-t-il. Mairead O'Connor sait que nous sommes derrière elle et nous avons perdu sa trace.

Il lui relata l'altercation avec la barmaid et ce qui avait suivi. Ainsi que la présence d'un étranger à ses côtés, au pub. Le sourire sardonique de Brian Savage s'effaça d'un coup.

— Il faut la retrouver, coûte que coûte. Vérifiez tous ses points de chute.

— Et ensuite ?

— *Nut her*[41].

Le *Sundowner* arrivait dans quelques jours, ce n'était pas le moment de prendre des risques. Paddy Mac Neill repartit comme il était venu. Il connaissait Dublin comme sa poche et dénicherait Mairead même si elle se cachait en enfer. Brian Savage, depuis qu'il avait été informé de la condamnation prononcée à rencontre de la jeune femme par *L'Army Council*, souhaitait qu'elle soit exécutée le plus vite possible.

Il se méfiait d'une femme comme elle.

CHAPITRE XVIII

Le capitaine du *Sundowner*, Jack Hopkins, regarda l'océan enfin calmé. Il avait bien cru ne jamais franchir le golfe du Lion. Un temps épouvantable avait réduit sa vitesse à neuf nœuds et il avait failli se réfugier dans le port de la Corogne, ce qui eût été une catastrophe, car, à la première vérification des douanes espagnoles, il était cuit.

Quelques caisses arrimées sur le quai avaient disparu dans la tempête, mais ce n'était pas grave.

Il redescendit dans sa cabine et refit ses derniers calculs. Il arriverait par le travers de Countown dans trois jours. Là, il attendrait un peu, de façon à arriver à la nuit tombée au rendez-vous final. Le déchargement allait prendre deux nuits, peut-être plus. Cela dépendait des hommes et des moyens mis à sa disposition. Ensuite, après avoir changé d'équipage, car les quatre Irlandais de l'IRA qui se trouvaient avec lui étaient épuisés par les dix-huit jours de traversée, il repartirait pour son dernier voyage vers Tripoli. Cette fois, sans risque majeur. Ensuite, il ne lui resterait plus qu'à dépenser ses cent mille livres sterling.

Il composa un message radio qu'il expédia aussitôt à destination du service de messageries londonien par l'intermédiaire duquel il communiquait. Il y précisait sa position, comme chaque jour. La dernière partie du voyage était la plus dangereuse, à cause des patrouilles de la Royal Navy et surtout des avions de la Royal Air Force. Mais sans tuyau précis, ils n'avaient aucune raison de s'intéresser à ce caboteur en provenance du Nigeria, qui transportait des ananas et du bois, à destination de Liverpool.

*

* *

Malko parlait depuis dix bonnes minutes, sur la ligne protégée de l'ambassade, avec James Williamson, à Londres. Il lui redonnait espoir. À Londres, l'affaire Rushdie continuait à remuer le monde politique. Les homologues de l'Américain avouaient que, sauf miracle, il n'y avait plus aucune chance de retrouver Salman Rushdie vivant.

— Par contre, ajouta le chef de station de la CIA, le FBI a retrouvé

le chantier naval suédois où a été acheté le *Sundowner*. Il s'appelait alors le *Sparrow*. Il a été acheté par l'intermédiaire d'une banque de Jersey, au nom de Kevin O'Connor. Cela confirme votre raisonnement. Ensuite, nous perdons sa trace.

— J'espère que nous allons le retrouver ici, dit Malko.

— Vous me mettez dans une situation impossible, soupira James Williamson. Si jamais les Cousins apprennent que nous connaissons les coordonnées d'un caboteur qui s'apprête à livrer deux cents tonnes d'armes à TIRA, ils hurleront tellement que je sauterai à coup sûr. Et moi, j'aime bien Londres. Votre histoire de plage qu'ils utilisent à tous les coups me paraît aux antipodes des mesures de sécurité les plus élémentaires.

— Parce que vous êtes à Londres, expliqua Malko. Ici, en Irlande du Sud, l'IRA fait ce qu'elle veut, grâce à ses milliers de sympathisants dans la population et à la complicité passive des autorités politiques. Songez qu'ils refusent les extraditions aux Britanniques. Donc, s'ils ont un bon endroit, avec des complices autour, ils le réutilisent. Ce ne doit pas être une mauvaise méthode. Il y a de nombreux débarquements d'armes en Irlande du Sud, au profit de l'IRA, et on n'a jamais intercepté une seule cartouche. Si mon plan fonctionne, nous récupérerons Salman Rushdie et les armes.

— Que Dieu vous entende, fit James Williamson. Mais vous avez quarante-huit heures, après je balance tout aux Cousins, si vous n'avez pas des choses précises à me dire.

Après avoir raccroché, Malko prit le Beretta 92, avec ses deux chargeurs, que le chef de station lui avait préparé. Ce n'était pas une précaution superflue, bien que Dublin parût si paisible, avec ses bus à impériale verdâtres qui se hâtaient lentement dans les rues étroites et son atmosphère de petite ville de province endormie.

Il ne s'inquiétait pas trop des craintes de James Williamson ; à Langley, les dirigeants de la CIA devaient grimper de joie aux murs à l'idée de donner une leçon aux orgueilleux Cousins, qui prétendaient avoir inventé le renseignement. *Arrogant Pricks...* comme ils disaient.

*

* *

Mairead O'Connor était au téléphone lorsque Malko regagna le *Shelburn*. Son épaulement la faisait horriblement souffrir, mais elle refusait

d'aller à l'hôpital. Elle était sortie avec Malko pour s'acheter quelques affaires de toilette et des vêtements. Elle souffrait d'atroces migraines, sa jambe était enflée et toute bleue, et sa main déformée. À peine eut-elle raccroché qu'elle jeta un regard triomphant à Malko.

— Jimmy Toland a rappelé. Il nous donne rendez-vous à Dundalk, demain. Il me confirmera l'endroit et l'heure demain matin. Je lui ai transmis le numéro d'ici.

— Où est Dundalk ?

— C'est une petite ville côtière, au nord de Dublin, juste avant la frontière, à deux heures de route.

— Il ne peut pas aujourd'hui ?

— Non. Je ne peux pas le bousculer.

Il resterait peu de temps avant l'arrivée prévue du *Sundowner*, si Malko ne s'était pas trompé dans ses calculs. Pour peu que le caboteur ait avancé à trois nœuds de plus à l'heure, il devait déjà être en train de décharger. Malko en avait des sueurs froides. La CIA était derrière lui à 100 % en cas de succès, mais s'il fallait avouer aux Cousins, piteusement, que la CIA avait participé au réarmement de l'IRA, James Williamson ne trinquerait pas tout seul.

Mairead eut une grimace de douleur.

— Vous ne voulez pas voir un médecin ? proposa Malko.

Elle secoua sa crinière rousse.

— Non, quand tout sera fini.

La jeune irlandaise mettait autant d'acharnement à sa vengeance qu'elle en avait mis à servir l'IRA.

*

* *

Matthew O'Connel raccrocha le récepteur d'une maie tremblante. Aussitôt, le canon du pistolet enfoncé dans son cou s'éloigna un peu. Lentement, son estomac reprit sa place normale. Il regarda, par la fenêtre de son atelier de réparations de montres, la circulation sur Ormond Quay, comme pour se prouver qu'il ne vivait pas un cauchemar.

L'inconnu qui le menaçait de son arme était arrivé comme un client ordinaire, dès l'ouverture de l'atelier à l'enseigne *Irish Watch*. Tout de suite, il avait verrouillé la porte derrière lui et averti Matthew O'Connel que s'il criait, il lui tirait une balle dans le genou. Pour commencer.

Ça, c'était les méthodes de l'IRA...

Ensuite, son visiteur lui avait demandé des nouvelles de Mairead O'Connor, sa cousine. Elle avait trahi et l'IRA la recherchait. Terrorisé, l'horloger avait dû accepter le deal. L'envoyé de l'IRA *savait* que Mairead se servait de lui comme intermédiaire téléphonique. Elle l'avait fait lorsqu'elle travaillait au sein de l'Organisation. Il allait rester là, et intercepter toutes les communications venant de Mairead O'Connor ou destinées à elle...

Deux heures plus tard, Jimmy Toland avait appelé, et laissé un message ; Mairead en avait fait autant quelques minutes plus tard. Scrupuleusement, l'homme de l'IRA avait noté toutes les informations. À présent, Matthew O'Connel n'osait plus le regarder. Il s'attendait à chaque instant à ce qu'il lui tire une balle dans la tête.

L'autre le rassura :

— Tu n'as rien à craindre si tu fermes ta gueule. Tu ne m'as pas vu, tu ne dis rien. S'il y a d'autres messages, tu les notes pour moi. Je reviendrai ce soir. Sinon, ce sera le *hood*. Tu choisis.

Le *hood*, c'était la cagoule noire qu'on enfilait sur la tête des traîtres, avant de les exécuter de plusieurs balles. L'homme remit son pistolet dans la ceinture de son pantalon, rabattit son chandail par-dessus, remit sa casquette et s'en alla, fermant doucement la porte derrière lui. À peine fut-il parti que Matthew O'Connel allongea la main vers le téléphone. Il aimait beaucoup Mairead O'Connor.

Il hésita d'interminables minutes, puis se rassit à son établi. Ses mains tremblantes avaient du mal à trouver les vis minuscules et une taie passa devant ses yeux. Il s'aperçut qu'il pleurait.

*

* *

Mairead, allongée sur le lit, les yeux clos, avait la fièvre. Malko la regardait. Ils avaient décidé de ne pas sortir de l'hôtel, afin d'éviter toute rencontre. De toute façon, il n'avait rien à faire avant le rendez-

vous avec Jimmy Toland.

Elle tourna la tête vers Malko, eut un sourire très doux.

— J'ai l'impression de vivre les derniers moments agréables de ma vie, dit-elle à mi-voix.

— Pourquoi ?

— Vous ne serez pas toujours là pour me protéger. Il faudra que je sorte, que je voie des gens. Ils me guetteront.

— La *Company* ne vous laissera pas tomber, si cette affaire réussit.

Elle ne répondit pas, mais attira Malko contre elle.

— Caressez-moi partout, dit-elle.

Il se mit à parcourir son corps plein et peu à peu, Mairead se mit à onduler sous ses doigts. Sachant ce qu'elle aimait, il glissa une main sous le peignoir en éponge et commença à la caresser. D'abord, elle se raidit, puis ferma les yeux. Malko la mena au plaisir en un temps record. C'était décidément sa méthode préférée. Un peu plus tard, elle se pencha sur lui et le prit dans sa bouche. Avec science et lenteur, elle lui arracha un plaisir si violent qu'il cria.

*

* *

Comme tous les jours, Jimmy Toland poussa la porte du *Snooker* à la façade d'un vert agressif, pour aller faire sa partie de billard. La clientèle d'habitues était aussi bruyante que d'habitude et il passa entre les billards, saluant tout le monde, pour se diriger vers l'escalier menant au premier étage, où se trouvait le bar.

Là, il n'y avait qu'une demi-douzaine d'hommes. Le barman, Brennan, une véritable barrique sur pattes, était secondé par un homme au visage en lame de couteau, très brun, les yeux rapprochés et enfoncés ; Jimmy Toland ne l'avait jamais vu. Il arriva au comptoir et héla Brennan.

— Hello ! Comme d'habitude, hein.

Brennan lui fit un clin d'œil.

— Tu es sûr que tu n'as pas déjà un peu trop bu, Jimmy

aujourd'hui ?

— Ça ne va pas, non ? se récria avec indignation Jimmy Toland. D'abord, on ne boit jamais assez.

— Mets donc tes mains là, pour voir si tu ne trembles pas...

En riant, Jimmy Toland étala ses mains sur le comptoir, bien à plat. Le nouveau barman s'était rapproché. Avant que le marin ait le temps de retirer ses mains, il brandit un pic à glace, et l'abattit de toutes ses forces sur la main droite de Jimmy Toland !

Celui-ci poussa un hurlement effroyable, voulut reculer, mais s'arrêta. Sa main droite était littéralement clouée au comptoir et le sang commençait à sourdre de la blessure.

Affolé, sonné par la douleur, il regarda autour de lui, dans un brouillard de larmes. Les visages s'étaient brutalement fermés. Il réalisa alors que tous ceux qui étaient là appartenaient à l'IRA !

Tranquillement, le gros barman alla en bas de l'escalier qu'il barra d'une cordelière à laquelle était attaché un écriteau : *Private party. No trespassing.*

Lorsqu'il revint, un des « clients » était en train d'enfoncer lentement la pointe d'un poignard entre les côtes de Jimmy Toland. Ce dernier hurlait, la main toujours clouée sur le comptoir. Brennan alla au jukebox et enclencha une ballade irlandaise. L'homme qui tenait le poignard se pencha à l'oreille de Jimmy et hurla, pour couvrir le bruit de la musique :

— Tu me diras quand je m'arrête.

*

* *

Malko tendit l'appareil à Mairead.

— C'est pour vous.

Il avait juste eu le temps d'entendre un brouhaha de conversations sur un fond de musique. Mairead échangea quelques mots en gaélique avec son correspondant et raccrocha.

— Nous avons rendez-vous demain, à midi, annonça-t-elle. À Dundalk, en face du cinéma Adelphi. Jimmy nous apporte la cassette.

*

* *

Jimmy Toland raccrocha l'écouteur posé sur le comptoir du bar avec sa main gauche. Il avait eu un mal fou à dire quelques mots d'un ton normal. La douleur de sa main était atroce, comme celle de son torse, piqué de coups de couteau.

— *Please*, enlevez-moi ça, supplia-t-il.

Brutalement, le garçon brun et maigre arracha le pic à glace du comptoir, libérant la main du skipper. Le sang gicla. Le barman lui jeta un torchon pour envelopper sa main blessée et, aussitôt, quatre costauds l'entourèrent.

— Allez, on va à la maison.

Les joueurs de billard ne remarquèrent rien de particulier lorsqu'ils traversèrent la salle du bas. Jimmy savait très bien que les autres l'auraient tué sur place, s'il avait tenté d'attirer l'attention. Et que personne n'aurait rien vu...

*

* *

Brian Savage étreignit longuement Harry « Mad Dog » Flynn, qui le dépassait d'une bonne tête et semblait encore plus énorme, dans la petite pièce au plafond bas.

— Tout va bien ? demanda Savage.

Harry laissa tomber son immense carcasse dans un fauteuil.

— Yeah ! Je suis à Arklow, chez Dennis.

— Et l'autre ?

— Il est OK. On l'a mis au frais, dans la cave.

— *No problem*, affirma Harry « Mad Dog » Flynn.

Depuis quelques heures, Brian Savage avait à gérer une situation délicate. La présence aux côtés de Mairead O'Connor d'un inconnu qui ressemblait plus à un « Joe » du MI6 qu'à un amoureux, signifiait que ses adversaires avaient probablement eu vent de quelque chose.

La solution sage eût été de tout annuler mais c'était impossible. Chaque heure supplémentaire de navigation représentait pour le *Sundowner* un risque accru et la partie la plus secrète de l'opération ne pouvait être différée. Brian Savage n'avait que ce bateau pour exfiltrer Salman Ruhsdie et remplir son engagement vis-à-vis de « Nasser ». En plus, l'IRA avait absolument besoin des SAM 7 et des canons de 106 sans recul, pour pouvoir mener de vraies opérations de guerre contre les hélicoptères, les blindés et les casernes de l'armée d'occupation britannique en Ulster.

Fuite ou pas, il n'était pas question de remettre en question le plan prévu. Il fallait seulement « acheter » un délai, même en le payant très cher.

*

* *

Malko et Mairead arrivèrent en vue de Dundalk une demi-heure avant le rendez-vous. Depuis Dublin, la route suivait la côte. Rien de suspect n'avait attiré leur attention, sauf un motard qui semblait les avoir suivis, puis avait disparu. Il descendit Clan Brassil Street, la rue principale, à petite allure, et déboucha en face d'un restaurant tout bleu, le *Queen's*. Mairead se renseigna et il tourna à droite. Cent mètres plus loin, il aperçut une petite place avec un complexe vieillot, comportant un cinéma et un restaurant, juste en face de l'Office du tourisme. Le restaurant aux stores rayés roses semblait fermé. Un panneau indiquait « *Adelphi movie theater* ». En face se trouvait *L'Hôtel Impérial* et son superbe pub, le *Rockwell*, au rez-de-chaussée. Comme les autres villes d'Irlande du Sud, Dundalk dégageait un ennui profond et un fin crachin mouillait les trottoirs.

Malko se gara en face du restaurant *Adelphi* et regarda autour de lui.

— C'est bien ici ? demanda-t-il.

— Oui, dit Mairead. Il viendra sûrement à pied. Nous sommes en avance.

Prudent, Malko décida d'explorer les parages. Après avoir glissé le Beretta 92 dans sa ceinture, dissimulé par sa veste, il ouvrit la portière.

— Attendez-moi là, dit-il à Mairead O'Connor.

Il traversa et pénétra dans le *Rockwell's Pub*. L'intérieur était cossu, de grandes lampes Tiffany éclairait le long comptoir, au bout duquel trois consommateurs étaient en train de regarder un match de football à la télé suspendue. Il n'y avait personne d'autre, non plus que dans la salle à manger de l'hôtel. Il ressortit, longea l'Office de tourisme et le restaurant clos. Le calme n'avait rien d'exceptionnel. C'était l'heure creuse, avant celle du déjeuner.

Il revint auprès de Mairead O'Connor qui fumait nerveusement. Ils attendirent en silence, virent passer deux voitures de la Garda.

— Vous croyez qu'il va venir ? demanda Malko en consultant sa montre.

— Sûrement, dit Mairead.

— Il est en retard.

Dix minutes s'écoulèrent encore puis Malko vit arriver du centre une Rover grise qui roulait très lentement, avec un seul homme à bord. Elle fit le tour du terre-plein, comme si elle cherchait une place, et finalement vint se garer non loin d'eux. Le conducteur, un colosse, en sortit. Il traversa sans se presser et pénétra dans *L'Hôtel Impérial*.

Cinq minutes passèrent. Malko se sentit étrangement oppressé, comme un chat avant l'orage. L'heure du rendez-vous était largement dépassée et autour d'eux la place restait vide. Ce calme prolongé l'angoissa tout à coup. Brutalement, une image surgit de sa mémoire ; vingt ans plus tôt, à Belfast... Il sortit vivement de la voiture et s'approcha de la Rover grise garée à côté.

Il eut l'impression que son estomac écrasait ses poumons. Il pivota, accrocha le regard de Mairead à travers le pare-brise.

— Sortez ! hurla-t-il.

Elle ne l'entendit pas mais vit le mouvement de ses lèvres et l'expression de son visage. Malko la rejoignit au moment où elle émergeait difficilement de la Sierra, à cause de sa jambe. Il la prit par sa main valide et la tira littéralement.

— Vite ! Partons d'ici !

Il regarda autour de lui, hésita à traverser, puis aperçut le mur haut d'un mètre qui entourait le parking jouxtant l'Office de tourisme. Traînant Mairead, il s'y rua, le poulx à 150. Tout en ayant l'impression

de revivre une scène récente de sa vie, il pria le ciel d'arriver à temps.

CHAPITRE XIX

Malko dut pousser violemment Mairead O'Connor pour qu'elle se laisse tomber derrière le muret de ciment. Elle se reçut sur les mains et il atterrit à côté d'elle, face contre terre. Ils n'eurent pas le temps d'échanger un mot. Une déflagration d'une violence inouïe fit trembler le mur, une vague d'air brûlant les enveloppa, puis un nuage grisâtre. Ils eurent l'impression d'être soudain plongés dans un silence minéral. Ils étaient simplement assourdis par la déflagration. La pression de l'air sur leurs tympanes les avait rendus provisoirement sourds.

Se relevant le premier, Malko aperçut une colonne de fumée noire montant du trottoir, en face de l'*Adelphi*. Toute vie semblait s'être arrêtée à Dundalk. Le silence de mort se prolongea quelques secondes avant d'être rompu par des cris, des appels, des coups de klaxon.

Malko aida Mairead à se relever. Ils s'époussetèrent avec des gestes d'automates, en contemplant un spectacle d'apocalypse. La façade du *Rockwell's Pub* n'existait plus, soufflée par l'explosion. L'intérieur brûlait, des gens tentaient de fuir l'incendie. Une femme jaillit des décombres en criant, le dos en feu. Elle s'abattit sur la chaussée et demeura immobile. Toutes les vitrines alentour étaient brisées, la rue jonchée de débris.

La Rover grise n'existait plus et la Sierra de Malko, broyée, avait été projetée de l'autre côté de la place. Elle brûlait. Plus loin, d'autres voitures brûlaient également.

Des blessés gisaient un peu partout. Les gens semblaient frappés de stupeur. Une femme à terre se mit à hurler. Sa petite fille allongée près d'elle la tenait toujours par la main, mais la moitié de son visage était emporté. Mairead O'Connor dut s'appuyer au muret pour ne pas tomber.

Malko était partagé entre l'horreur et la fureur. L'attentat signifiait que l'IRA était remonté jusqu'à eux et surtout que Jimmy Toland avait été retourné, ou pire.

Des sirènes et des klaxons de voitures de police convergeaient vers le lieu de l'explosion. Malko entraîna Mairead O'Connor vers Clan Brassil Street. La jeune femme était choquée.

— *My God !* balbutia-t-elle, ce sont des monstres ! Vous avez vu la petite fille ? Mais comment avez-vous deviné ?

— L'antenne de radio de la Rover. La voiture était toute neuve et l'antenne vieille et rouillée. L'explosion a été déclenchée par radio grâce à cette antenne.

— Mais l'homme qui conduisait la Rover ? Il est entré dans le pub...

— Il a dû passer par l'hôtel, sortir par une autre issue. À propos, savez-vous où habite Jimmy Toland ?

— Oui, pas loin d'ici, dans le village de Killcary. C'est tout près de la frontière. Vous voulez y aller ?

— Nous n'avons plus beaucoup de chances de l'y trouver, fit Malko, mais il faudrait savoir ce qui s'est passé. Prenons un taxi.

Ils en trouvèrent un en face du *Queen's*.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? leur demanda aussitôt le chauffeur en les dévisageant.

— Une voiture piégée, je crois, dit Mairead.

L'homme secoua la tête.

— *Bloody war...*

À la sortie nord de Dundalk, ils tournèrent à gauche dans un petit chemin, pénétrant dans un paysage boisé et accidenté. Pour gagner du temps, le chauffeur proposa de couper par l'Ulster. Ils franchirent la frontière invisible entre les deux Irlande. Aucun contrôle, pas de poste frontière ni de police. Ils filaient sur une route étroite, semée de petites fermes. Soudain, un bourdonnement leur fit lever la tête. Un gros Lynx de l'armée britannique, au ras des arbres, surveillait cette zone accidentée, truffée de sympathisants de l'IRA. À leur droite, Malko aperçut au sommet d'une colline un véritable camp retranché, hérissé de barbelés, de projecteurs, de longues antennes. Des clôtures électrifiées l'entouraient. Cent mètres plus loin, il y avait un *check-point* électronique, équipé de plusieurs caméras et de herses escamotables, pour forcer les véhicules suspects à s'arrêter. Un groupe de soldats en tenue de campagne, armés jusqu'aux dents, soutenus par deux blindés légers Saxon, filtraient la circulation, stoppant certains véhicules.

Mairead O'Connor s'était fermée comme une huître. Au passage, elle jeta un regard plein de haine aux soldats engoncés dans leurs gilets pare-balles. Sur un des blindés était inscrit un numéro de téléphone pour les dénonciations anonymes. C'était la sale guerre. Ils traversaient le comté d'Armagh, où les soldats britanniques se faisaient tirer comme des lapins.

Dix minutes plus tard, ils retrouvaient l'Irlande du Sud et entraient dans Killcary, un village de trois cents âmes à l'église de granit gris à peine plus exiguë que Saint-Pierre de Rome. En Irlande, on ne lésinait pas sur le chapitre de Dieu...

Mairead O'Connor guida le chauffeur de taxi jusqu'à une impasse, au milieu du village.

— C'est là, au fond.

— Allons-y, suggéra Malko. Il va nous attendre.

La maison de Jimmy Toland, la dernière à droite, ressemblait à une maison de poupée. Deux fenêtres, une porte en bois, un toit en pente avec une antenne télé. Malko appuya sur la porte de bois et elle s'ouvrit, découvrant un intérieur sombre. Tout de suite, l'odeur fade lui sauta aux narines.

L'odeur de la mort.

Il prit le Beretta 92 dans sa main droite et explora la petite maison. Jimmy Toland se trouvait dans un petit salon donnant sur un microscopique jardinet. La corde qui l'avait étranglé était encore autour de son cou. Le visage boursoufflé et violet, les yeux exorbités, il les fixait. Mairead O'Connor serra le bras de Malko.

— *My God* ! Ils ne lui ont même pas fermé les yeux.

Pour une catholique pratiquante, c'était le crime absolu. Malko regarda autour de lui et vit la cassette vidéo écrasée aux pieds du mort. La bande en avait été brûlée, probablement avec un briquet. Sinistre message muet. Avant d'être assassiné, Jimmy Toland avait parlé. L'IRA avait prévu qu'ils viendraient ici... Malko regarda pensivement les débris de la cassette et vit la blessure dans la main droite de Jimmy Toland.

— Allons-nous-en, suggéra Mairead. Il n'y a rien à faire.

Malko s'était déjà engagé dans l'étroit escalier montant au premier.

Il pénétra dans la chambre du mort, impeccablement rangée. Il allait en ressortir lorsque son regard fut attiré par un meuble à la porte entrouverte, plein de cassettes vidéo. À l'intérieur de la porte était punaisée la liste des cassettes, soigneusement calligraphiée, avec des numéros correspondant à des niches.

La niche numéro 20 était vide. À ce numéro correspondait un nom sur la liste : *Six Fathoms Bank*. C'était la seule qui manquait, celle qui avait été détruite. La cassette qui représentait la plage où étaient débarquées les armes.

Il redescendit et expliqua à Mairead ce qu'il avait trouvé.

— Cela ressemble à un nom ancien, dit-elle. Une appellation traditionnelle. (Tout à coup, son visage s'éclaira.) Je connais le patron d'un chalutier, à Howth, à côté de Dublin. Il saura peut-être à quoi cela correspond.

C'était vraiment leur dernière chance...

Ils ressortirent, abandonnant le cadavre de Jimmy Toland, sans même pouvoir lui fermer les yeux. Il était déjà trop raide.

— Pouvez-vous nous conduire à Dublin ? demanda Malko au taxi.

— Dublin ! Mais ça va vous faire dans les 150 livres.

— C'est d'accord. Notre voiture a été détruite dans l'explosion et il faut que nous y retournions rapidement.

*

* *

Mairead O'Connor, muette, avait le regard vide. Les oreilles de Malko bourdonnaient encore de la déflagration. Chaque fois qu'il échappait à la mort, il éprouvait un mélange de déprime et d'envie folle de vivre. Sans son habitude des véhicules piégés, ils seraient morts tous les deux. La charge d'explosif devait être au moins de cinquante kilos. L'IRA ne faisait pas les choses à moitié...

Bercée par la route, Mairead s'endormit. Malko ne la réveilla qu'à l'entrée de Dublin. Le chauffeur se retourna et demanda :

— Où allez-vous, sir ?

— 42 Elgon Road, dit Malko.

Mairead le regarda avec surprise.

— Nous n'allons pas au *Shelburn* ?

— Non. L'IRA va certainement vérifier si nous sommes revenus. Dans ce genre d'attentat, on ne sait pas immédiatement qui est mort. Il y a eu d'autres victimes. Nous pouvons compter sur la confusion. Le temps d'essayer de récupérer Salman Rushdie.

Le taxi s'arrêta en face de la maison contiguë à l'ambassade américaine.

Le chef de la station de la CIA cacha mal sa surprise en voyant débarquer Malko et Mairead. Il était déjà au courant de l'attentat de Dundalk. On recensait huit morts et une trentaine de blessés. Bien entendu, l'IRA était soupçonnée, mais on croyait plutôt à l'explosion accidentelle d'une voiture piégée, « préparée » dans le sud, et en cours d'acheminement vers l'Ulster. En effet, Dundalk ne présentait aucun objectif pour l'IRA. Antony Morgan écouta les explications de Malko, fasciné.

— Venez vous installer chez moi, proposa-t-il. Il y a de la place.

— Avant, nous devons aller à Howth, expliqua Malko ; pour tenter d'interpréter l'inscription que j'ai trouvée chez Jimmy Toland.

— Prenez la voiture de service de mon adjoint. Il est en vacances.

Un quart d'heure plus tard, ils roulaient en Austin Métro vers Howth. Mairead réprimait mal un tremblement nerveux. Son épaule lui faisait de plus en plus mal. Ils mirent vingt minutes pour atteindre Howth, un ravissant petit port de pêche entouré de falaises et de somptueuses résidences, à l'ouest de Dublin. Mairead le guida jusqu'au quai des chalutiers où une dizaine de bateaux étaient amarrés. Elle s'arrêta devant le *Arkin Castle*, un bâtiment d'une trentaine de mètres, en assez mauvais état.

Elle monta péniblement sur le pont, disparut à l'intérieur et revint accompagnée d'un rouquin trapu en pull noir.

— Venez à l'intérieur, proposa celui-ci.

Trente secondes plus tard, ils étaient attablés devant une bouteille de « Irish Power ». Mairead ne perdit pas de temps pour poser sa question, à propos du *Six Fathoms Bank*. Son interlocuteur ne manifesta d'abord qu'un étonnement total. Il alla se plonger dans une

carte et n'y trouva rien.

— Attendez, proposa-t-il, je vais demander au patron voisin, il est beaucoup plus vieux et connaît la côte comme sa poche.

Ils patientèrent un bon quart d'heure, jusqu'à ce que les godillots du pêcheur fassent trembler l'échelle. Il rayonnait.

— Il le savait ! annonça-t-il. C'est le banc de sable en face de Clogga Beach. Il y a six mètres de fond et beaucoup de poissons. C'est l'ancien nom.

— Où est Clogga Beach ?

Le marin prit une carte de la côte Est de l'Irlande et mit son doigt sur un point, un peu au sud de la ville d'Arklow.

— Clogga Beach, c'est là. En réalité, il y a deux plages séparées par un promontoire rocheux. L'été, il y a beaucoup de monde.

Malko ne tenait plus en place. Même mort, Jimmy Toland les avait aidés. Il y avait de fortes chances que Clogga Beach soit l'endroit qu'il cherchait. Ils prirent congé du patron de *l'Arkin Castle* et rentrèrent à Dublin. Il était tard, Malko se résigna à ronger son frein jusqu'au lendemain.

— Arklow se trouve dans le comté de Wicklow, remarqua Mairead. C'est plein de sympathisants de l'IRA, par là.

Il acquiesça. S'il avait trouvé la plage où étaient débarquées les armes, c'était aussi l'endroit où Salman Rushdie devait être embarqué pour la Libye. Si cela se confirmait, c'était une formidable victoire...

Tout en conduisant, Malko se dit que, finalement, il était bien le seul à se préoccuper du sort de Salman Rushdie. Les Britanniques étaient prêts à faire une croix dessus, les gens de l'IRA lui préféreraient une bonne cargaison d'armes et la CIA voulait simplement humilier les Cousins... Il n'y avait que les Iraniens et les Libyens à le *vouloir* vraiment.

Mairead dormait presque, épuisée, lorsqu'ils atteignirent la maison d'Antony Morgan, dans Ailesbury Road. L'Américain leur avait préparé un repas froid auquel Mairead toucha à peine, se contentant d'un Cointreau *on ice*.

Le chef de station de la CIA leur tint compagnie en dégustant avec

un plaisir évident un cognac Gaston de Lagrange XO. Il semblait presque aussi choqué qu'eux, sans avoir risqué sa vie.

— Ce qu'ils ont fait à Jimmy est dégueulasse, soupira Mairead. Un jour, ce sera moi.

Elle disait cela sans révolte. Un constat.

Malko approuva, l'esprit ailleurs. Le lendemain matin, il resterait deux jours avant l'arrivée probable du *Sundowner*.

*

* *

Entre Dublin et Arklow, la route suivait la côte, de plus en plus étroite. Il faisait un temps radieux. Les traits tirés de Mairead indiquaient à quel point elle souffrait, mais elle ne se plaignait jamais.

Ils avaient traversé Wicklow, une bourgade assez importante et approchaient de Arklow. Ils franchirent un pont sur une petite rivière, tournèrent à droite, au cœur du village, puis à gauche, pour continuer vers le sud. Tout de suite après l'agglomération, la route s'éloignait du bord de mer. Malko faillit rater un petit panneau noir et blanc indiquant : CLOGGA BEACH, 1,5 m. Ils cahotèrent plus d'un kilomètre sur un chemin étroit, jusqu'à un embranchement. À gauche, un chemin de terre menait à Clogga Beach.

Dix minutes plus tard, Malko stoppa sur un terre-plein balayé par un vent violent, qui dominait la mer d'Irlande. Ils descendirent de voiture et gagnèrent des escaliers menant à la plage. Elle était divisée en deux parties, absolument désertes. Celle du nord, la plus grande, profonde d'une trentaine de mètres, se terminait par un large sentier où une automobile pouvait passer. La route côtière était distante d'environ trois kilomètres. À part quelques fermes et un hôtel en construction, il n'y avait que des champs.

De part et d'autre des plages, c'étaient des falaises abruptes. Au-dessus de celle du nord, il y avait un *trailer-park*, probablement utilisé l'été par les touristes. Le port de Arklow, à deux miles au nord, se voyait à peine.

La mer d'Irlande était d'un calme incroyable : on aurait dit un lac...

L'endroit était idéal pour débarquer clandestinement des armes, à

une heure et demie de route de Dublin.

— Retournons à Arklow, suggéra Mairead. Il vaut mieux ne pas rester ici. On peut nous repérer. Il y a sûrement des sympathisants de l'IRA parmi les fermiers alentour.

Malko jeta un dernier coup d'œil à Clogga Beach et ils remontèrent en voiture.

*

* *

Arklow ne comportait que deux rues en T, assez animées. Des boutiques, les habituels pubs et l'inévitable église massive. Malko remonta lentement Main Street, tourna à droite au bout du T dans une rue qui montait. Un panneau de stationnement l'incita à se garer sur un terrain vague dominé par un kiosque à musique, juste au-dessus de la rivière, à la limite nord du bourg.

En sortant de la Métro, il remarqua un minibus peinturluré de têtes de lion, en piteux état. Des rideaux aux fenêtres, des pneus lisses comme une joue d'enfant. La plaque était britannique, seule du genre parmi tous les autres véhicules... Les portes arrière bâillaient, mal ajustées. Un rayon de soleil faisait briller un objet sur le sol, juste à côté du pot d'échappement. Un morceau de métal aux contours tourmentés, qu'il ramassa. Son poids le surprit.

— Allons déjeuner, suggéra Mairead.

Ils se retrouvèrent au *Riverwalk Café*, un modeste établissement où on leur servit un « irish stew », de mouton mort de vieillesse. Malko essayait d'échafauder un plan. Même si Clogga Beach était *la* plage, il y avait encore d'énormes problèmes à résoudre. Il n'allait pas affronter l'IRA tout seul, mais dès qu'il mettrait les Britanniques dans le coup, il perdait la maîtrise de l'opération...

— Qu'avez-vous ramassé ? demanda Mairead.

Il lui montra le morceau de métal qu'elle examina attentivement.

— C'est de l'argent, dit-elle. On dirait une carte de géographie.

Cela ne lui rappelait aucun pays connu. Mais il y en avait cent cinquante-huit sur la planète.

Brutalement, Malko revit une phrase dans la documentation qu'il

avait lue à propos de l'affaire Rushdie.

— Retournons vite à Dublin, dit-il. Il faut aller dans une grande librairie.

Une heure et demie plus tard, il entra dans une librairie de Kilroy Street, et fonça au rayon des atlas. Il en ouvrit un à la page désirée et sortit l'objet de sa poche. Il n'y avait aucun doute : ce qu'il avait trouvé près de la camionnette était une carte de l'Inde, du Pakistan et du Bengladesh, alors qu'ils ne faisaient encore qu'un seul et même pays, rattaché à la Couronne britannique.

Un objet qui, d'après les reportages, ne quittait jamais Salman Rushdie, natif de Bombay.

CHAPITRE XX

Malko ressortit euphorique de la librairie. Sa découverte était, enfin, la confirmation tangible de son hypothèse. Après avoir réussi à découvrir le nom du caboteur transportant les armes, puis la date de son départ de Malte et le lieu probable d'arrivée, il savait grâce à l'objet ramassé dans le parking d'Arklow que Salman Rushdie était dans les parages depuis peu. Mais où se trouvait-il ? Quand allait-il être embarqué sur le *Sundowner 1* Si Malko s'était trompé dans ses calculs, les armes étaient déjà sur le sol irlandais, et Salman Rushdie en route pour la Libye. De toute façon, l'heure était à l'action. Tout en roulant vers l'ambassade américaine, il expliqua à Mairead la signification de l'objet. Trois minutes plus tard, il avait James Williamson en ligne. La conversation fut brève, interrompue seulement par un appel que fit le chef de station de Londres.

— Je viens d'avoir sir Peter Clarke, annonça-t-il. Nous sautons tous les deux dans un avion spécial. Nous serons là dans trois heures au maximum.

*

* *

La *safe-room* de l'ambassade avait été aménagée en salle de conférence. Antony Morgan, chef de station de Dublin, faisait le service, afin d'éviter les indiscretions.

Mairead avait été imposée à la réunion par Malko, en raison de sa connaissance de l'IRA. Ce qui, visiblement n'était pas du goût de sir Peter Clarke. Après l'exposé des faits, Malko ouvrit le débat.

— Notre but est simple, dit-il. Récupérer Salman Rushdie, entre le moment où on l'emènera de l'endroit où il est détenu jusqu'à Clogga Beach. Donc, après que les armes seront débarquées, car je pense qu'ils l'embarqueront au dernier moment. Il faut prévoir une force d'intervention importante, car nous risquons de nous trouver en face d'une dizaine de membres de l'IRA.

Sir Peter Clarke leva la main.

— Quand doit arriver le bateau ?

— Si mon pronostic est exact, il pourrait être là demain. Le débarquement se fera de nuit. L'intervention devrait donc se situer à l'aube.

— Nous sommes en territoire irlandais, remarqua l'Anglais. Seule la Garda peut intervenir.

Mairead O'Connor lui adressa un sourire ironique.

— Sir, je suis bien placée pour savoir que la Garda, surtout dans cette région, compte beaucoup de sympathisants de l'IRA. Ce serait très imprudent de les mettre au courant.

— Dans ce cas, fit sir Peter Clarke, bougon, je ne vois qu'une solution. Avec des patrouilles aériennes, il est relativement facile de repérer le *Sundowner*. La solution la plus sage est de l'arraisonner avant qu'il ne touche la côte.

Malko lui jeta un regard furibond.

— Sir, c'est la solution évidente, et parfaite, si vous désirez condamner à mort Salman Rushdie. Nous ignorons où il se trouve exactement. Même si nous fouillons Arklow maison par maison – et, légalement, je n'en vois pas la possibilité –, ses ravisseurs auront dix fois le temps de le tuer. Bien sûr, il sera tout à fait possible de lui faire des funérailles nationales.

Sir Peter Clarke s'empourpra d'un coup et Malko se demanda s'il n'allait pas exploser comme un ballon trop gonflé.

— Alors, que suggérez-vous ? siffla-t-il, au bord de l'apoplexie.

Malko le laissa reprendre une couleur normale avant de dire d'une voix plus conciliante :

— D'abord, je comprends parfaitement votre souci que ces deux cents tonnes d'armes ne tombent pas entre les mains de l'IRA. Il suffit pour cela d'établir un cordon sanitaire rapproché et discret autour de Clogga Beach. Dès que Salman Rushdie sera récupéré, vous interviendrez. Au besoin, avec l'aide de la Garda.

— Qui va l'établir ?

Le patron de MI6 n'admettait pas qu'on lui tienne tête. Malko, qui s'était entendu avec Antony Morgan, annonça tranquillement :

— Je crois qu'il vous est facile de faire appel à la 14^e *Intelligence Unit*, basée à Armagh. Cette unité spéciale dépend de vous et certains de ses éléments ont déjà été infiltrés de ce côté de la frontière pour des missions *très* spéciales.

Un ange passa, les ailes dégoulinantes de sang. Malko et sir Peter Clarke n'ignoraient pas qu'il arrivait aux « Joes » de la 14^e *Intelligence Unit* de venir exécuter des membres de l'IRA réfugiés en Irlande du Sud... James Williamson, bravement, vola au secours de Malko.

— Je pense que c'est la seule solution. Nous avons vingt-quatre heures pour nous organiser. Bien entendu, nous nous effacerons totalement lorsque tout sera terminé et c'est votre administration qui sera créditée de ce succès.

Ça, c'était *vraiment* de l'humour britannique.

Sir Peter Clarke poussa un soupir d'agonisant et laissa tomber :

— Très bien. Mais que Dieu vous vienne en aide si ces armes disparaissent dans la nature.

*

* *

Mairead O'Connor, l'épaule bandée, la jambe allongée sur un coussin, ne semblait pas s'être remise de la réunion. De toute la journée, elle n'avait pas voulu bouger de la résidence d'Antony Morgan. Condamnée à dix ans de prison pour le meurtre d'un policier, elle collaborait avec les pires ennemis de l'IRA : le MI6.

— Il n'y a pas d'autre moyen de sauver Salman Rushdie, souligna Malko.

— Ce n'est pas pour lui que je le fais, corrigea Mairead. C'est pour venger Kevin.

La porte s'ouvrit sur Antony Morgan, qui portait un gros sac de toile noire. Il l'ouvrit et en étala le contenu sur le lit.

— Voilà deux talkies-walkies Motorola, dit-il. Ils portent à cinq kilomètres et ont un système de codage intégré. Ces jumelles de nuit portent à 80 mètres. Enfin, voilà le plus utile : un fusil d'assaut FAL avec sa lunette de visée infra-rouge, qui, elle, porte à 600 mètres. Il y a une dizaine de chargeurs, mais je ne pense pas que vous en ayez besoin.

Malko regarda son équipement. Il avait exigé d'être lui-même au contact, le plus près possible de la plage et de donner personnellement l'ordre de se dévoiler au commando qui serait dissimulé le long de la route Arklow-Gorey, et dans la zone inhabitée entre Arklow et Clogga.

— Ils sont tous arrivés ? demanda-t-il.

— Oui. Répartis dans différents hôtels, avec leur matériel. Ils prendront position par petits paquets, vers 10 heures, ce soir.

Les Britanniques avaient passé la frontière en civil, par petits groupes, dans des voitures parfois immatriculées en Irlande du Sud. Antony Morgan regarda Malko avec un sourire.

— J'ai une autre bonne nouvelle. On a repéré, au large de Cork, à cent miles nautiques d'ici, un bateau faisant route vers le nord qui pourrait bien être le *Sundowner*.

Le cœur de Malko battit plus vite.

— Qui « on » ?

— Une vedette de MI6, déguisée en chalutier. Ils ne se sont pas approchés.

Jusqu'à la dernière seconde, Malko craignait un coup de sang des Britanniques. Pour le calmer, Antony Morgan enchaîna :

— Vous avez deux talkies-walkies, au cas où l'un tomberait en panne. Ils sont bloqués sur le canal 4. Votre interlocuteur est le capitaine Andrew. *Code-name BLUEBERRY*. Il sera en écoute permanente et vous obéira strictement.

— Parfait, dit Malko. Qui m'emmène là-bas ?

— Moi, je vous déposerai un demi-mile après l'embranchement du chemin menant à Clogga Beach. Nos amis de l'IRA peuvent être en planque, eux aussi. Vous pouvez me joindre sur le canal 2.

Il ressortit, laissant Mairead et Malko en tête-à-tête.

— J'ai hâte que tout cela soit fini, soupira la jeune femme.

— Ne vous sentez pas coupable, répliqua Malko. Même si je ne vous avais pas rencontrée, nous aurions remonté la filière.

Il s'approcha d'elle, Mairead noua ses bras autour de son cou, posa

ses lèvres sur les siennes et dit :

— Je penserai à vous cette nuit. *Take care.*

*

* *

La voiture d'Antony Morgan s'arrêta quelques secondes à la limite du comté de Wicklow, en retrait de la route, et repartit aussitôt. Malko avait déjà sauté et s'éloignait dans la pénombre, son sac noir à la main. Le vent soufflait très fort, courbant les genêts. En plus du FAL, il avait glissé le Beretta 92 dans la ceinture de son jean, une balle dans le canon. Évitant les sentiers, il coupa à travers champs avec des précautions infinies. Avant de franchir un espace découvert, il inspectait soigneusement le terrain à la jumelle.

Quarante minutes plus tard, il arriva au bord d'une falaise surplombant la mer d'Irlande, piquetée au loin de quelques lumières : des bateaux de pêche. Parmi eux, il y avait peut-être le *Sundowner*.

Il lui fallut quelques minutes pour se repérer. Il se trouvait un peu au sud du promontoire séparant les deux plages de Clogga. Il gagna un bouquet de végétation dominant la plage nord et le *trailer-park*, et s'installa, le FAL à la portée de la main. Rien ni personne en vue.

Très vite, en dépit de sa veste de mouton retourné, il fut frigorifié. Toutes les dix minutes, il inspectait à travers les jumelles la mer et la plage.

Rien. La mer venait doucement mourir sur le sable et la plage était déserte. Au loin, au nord, des lumières brillaient, dans une ferme, probablement. C'était comme une chasse à l'affût. À cela près qu'il était peut-être le gibier...

Les heures s'écoulèrent avec une lenteur éprouvante. Le froid l'empêchait de s'endormir, mais il lui fallait toute sa volonté pour ne pas s'en aller. La crainte de s'être trompé le minait. Et si le *Sundowner* allait accoster ailleurs ? L'IRA ne disposait sûrement pas d'un seul lieu de débarquement...

À quatre heures du matin, dépité, gelé, ankylosé, il décida de décrocher. Antony Morgan ne mit que quelques secondes à répondre sur le canal 2 et Malko se remit en route. Morgan le recueillit trente minutes plus tard au même endroit. Avant de quitter son poste d'observation, il avait appelé *Blueberry*, ordonnant le démontage.

— On recommencera demain soir, soupira Malko. Jusqu'à ce que ce fichu *Sundowner* arrive.

Lorsqu'ils parvinrent à Dublin, le jour se levait. Il était six heures du matin... Mairead O'Connor ne dormait pas. Dès que Malko eut pris une douche pour se réchauffer, elle se jeta dans ses bras, le parcourut de baisers, et très vite, éveilla son désir.

— J'ai eu peur toute la nuit, dit-elle. Je rêvais que vous tombiez dans une embuscade.

Sa bouche quitta la sienne, descendit, s'arrêta partout où elle pouvait lui procurer un peu de plaisir, jusqu'au centre de son corps. Elle l'engloutit avec une douceur sensuelle qui acheva de lui faire oublier sa nuit blanche. Plus tard, lorsqu'il voulut la prendre, elle s'accrocha à sa proie et le fit se vider dans sa bouche, avec une application amoureuse. Apaisé, Malko se dit qu'il n'aurait jamais imaginé Mairead en vestale, lors de leur première rencontre.

Après cette aimable récréation, les heures défilèrent lentement jusqu'au soir.

*

* *

— Je vais avec vous.

Mairead O'Connor s'était préparée sans rien dire : un gros pull noir, un caleçon de même couleur, une écharpe qui avait dû tondre trois moutons et des bottes. Pas d'arme. Malko se dit qu'il était préférable de ne pas avertir sir Peter Clarke de la présence de la jeune femme. Il regarda sa montre : huit heures. Il était temps d'y aller. Antony Morgan les attendait. Le dispositif *Blueberry* était en place comme la veille. On n'avait aucune nouvelle du *Sundowner*. Le « chalutier » du MI6 n'avait pas voulu vérifier son information de la veille, pour ne pas risquer d'alerter l'IRA. Quant à sir Peter, il priaït pour que les services de sécurité d'Irlande du Sud ne s'aperçoivent pas de la présence de ses hommes.

Le trajet se passa dans le silence, comme la traversée de la lande déserte, Mairead avait du mal à suivre. Malko se réinstalla au même endroit, Mairead à côté de lui, et commença à scruter la mer. Le temps s'écoulait avec la même monotonie que la veille. Très vite, ils furent tous les deux transpercés par le vent glacé.

Ils étaient presque engourdis quand vers minuit un bruit inhabituel frappa leurs oreilles. Malko identifia très vite le « teuf-teuf » saccadé d'un moteur de tracteur.

Le bruit venait de l'intérieur des terres, au nord, et se rapprochait du rivage. Il scruta la mer avec ses jumelles sans rien voir. Le grondement saccadé du tracteur s'amplifiait. Bizarre... même en Irlande, les paysans ne travaillent pas la nuit.

De nouveau, il scruta la mer d'Irlande, sans résultat. Tout à coup, Mairead O'Connor lui donna un coup de coude, désignant une forme sombre, au ras de l'eau, à deux cent mètres d'eux. Il braqua ses jumelles dessus et sa pression artérielle grimpa en flèche. Un gros dinghie noir, s'élevant à peine au-dessus de l'eau, venait d'apparaître, venant du large. Il se dirigeait vers l'extrémité nord de Clogga Beach, son moteur s'entendant à peine.

Malko posa ses jumelles pour utiliser la lunette du fusil, beaucoup plus puissante, et distingua deux silhouettes et plusieurs grosses caisses.

Le dinghie toucha le sable de la plage et, aussitôt, une demi-douzaine d'hommes surgirent de l'obscurité. Pataugeant dans l'eau, ils se précipitèrent sur les caisses qu'ils emportèrent. Le dinghie fit immédiatement demi-tour vers le large.

Fiévreusement, Malko balaya la mer avec sa lunette infra-rouge et finit par distinguer, à environ un demi-mile de la côte, la masse d'un bateau stoppé, tous feux éteints. Une embarcation plus petite s'en détacha, venant vers le rivage. Lorsqu'elle se rapprocha, Malko distingua une chaloupe d'une dizaine de mètres, chargée de caisses à ras bord.

Il avait envie de crier de joie. Après tant de fausses joies, il était en train d'assister au débarquement du *Sundowner*. Il braqua ses jumelles vers l'extrémité de la plage et distingua une sorte de remorque où les hommes de l'IRA entassaient les caisses.

Peu à peu, il découvrit le dispositif ennemi. Deux hommes se trouvaient sur la plage, armés de fusils d'assaut, et surveillaient le débarquement. En plus des « porteurs », il y avait le conducteur du tracteur et certainement d'autres membres de l'IRA en protection, plus haut...

— Ce sont bien eux ! souffla Mairead, en lui serrant très fort la main.

Malko se gardait bien de triompher. Maintenant, il fallait récupérer Salman Rushdie en un seul morceau. Pendant près d'une heure, il observa le manège : les deux embarcations faisaient la navette entre le *Sundowner* et la plage, pour remplir la remorque du tracteur. Les hommes s'affairaient comme des fous, courant entre le ressac et elle. Le tracteur gronda plus sourdement en remontant la falaise, tramant la remorque pleine de caisses d'armes. Comme la route se trouvait à trois kilomètres, personne ne devait l'entendre...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Mairead O'Connor.

— Rien, dit Malko. Il faut attendre qu'ils aient fini. Nous aurons très peu de temps pour agir.

Il continua sa surveillance, se concentrant sur le dinghie et la chaloupe, lorsqu'ils repartaient vers le *Sundowner*.

Ils n'emmenaient rien qui ressemblait à un corps humain. Les heures passaient, monotones. Le tracteur effectuait une rotation environ toutes les demi-heures... À cinq heures trente du matin, les deux embarcations arrivèrent en même temps. Il y eut un conciliabule avec les hommes de la plage et ils repartirent à vide. Quelques instants plus tard, le tracteur crachota à nouveau et les deux hommes armés se replièrent.

Le silence retomba. Malko avait compté dix-sept voyages. Une énorme quantité d'armes. Fiévreusement, il cadra dans sa lunette le *Sundowner*. Le caboteur était en train de s'éloigner ! L'IRA n'avait pas chargé Salman Rushdie. Et s'ils allaient le récupérer ailleurs ?...

CHAPITRE XXI

Plein de dépit, Malko regarda la ligne d'horizon qui s'éclaircissait. Le *Sundowner* n'était plus qu'un point sur la mer d'Irlande. Puis il se rassura, le caboteur n'avait pas pu décharger toute sa cargaison. Comme si elle avait lu dans ses pensées, Mairead remarqua :

— Il va revenir. Ils n'ont jamais eu le temps de tout débarquer en une nuit.

— Probablement soupira Malko.

Comme la veille, il envoya ses deux messages, à Antony Morgan et à *Blueberry*, avant de repartir vers la route, par les champs déserts. Il aurait du mal à retenir les Britanniques. Sir Peter Clarke pouvait-il patienter encore, alors que des armes prenaient peut-être déjà le chemin du Nord ? Malko ne pouvait pas lui cacher que le *Sundowner* s'était présenté. Les discussions allaient être féroces.

*

* *

Le visage fermé, sir Peter Clarke écoutait la plaidoirie de Malko. Comme ce dernier s'en doutait, la pilule était dure à avaler. Bien que la surveillance discrète des hommes du 14^e *Intelligence Unit* continue, et que la zone frontière soit alertée, le patron du MI6 craignait que l'IRA ne commence son transfert tout de suite. Il était pour une intervention immédiate, alors que les armes étaient encore tout près de Clogga Beach.

Malko lui tenait tête. Il restait quantité d'armes sur le bateau... et Salman Rushdie. James Williamson proposa un terrain d'entente.

— Assurons-nous d'abord que le *Sundowner* est toujours dans les parages, suggéra-t-il. S'il est parti, il n'y a aucun intérêt à ne pas intervenir. Sinon, il faut que sir Peter Clarke nous accorde vingt-quatre heures de plus.

La tension était à son comble. Les deux responsables, l'Anglais et l'Américain, jouaient leur tête, face à leurs administrations.

— Comment s'en assurer ? interrogea Malko.

— Le *Sundowner* file à quinze nœuds maximum, dit James Williamson. Il a quitté Clogga Beach vers six heures du matin. À midi, il n'aura pas pu parcourir plus de cent nautiques. Avec un hélicoptère, nous pouvons le repérer sans trop de mal. S'il est à proximité de la côte, il n'est sûrement pas dans un port.

— Vous pouvez vous procurer un appareil civil ? demanda Malko.

— Oui. Avec des jumelles puissantes, en suivant la côte, on doit le repérer, où qu'il soit. Sir Peter Clarke, vous êtes d'accord ?

— Essayons, fit de mauvaise grâce le Britannique.

*

* *

Le Bell rouge et blanc volait à six cents pieds environ au-dessus du sol, suivant les méandres de la côte. Ils avaient décollé de Dublin vers dix heures, en direction de Cork, et survolé le massif montagneux qui occupait une partie du Comté de Wicklow. À partir de Cork, ils avaient pris de l'altitude. Grâce aux jumelles fournies par le 14^e *Intelligence Unit*, ils pouvaient scruter la mer sur une profondeur d'une quinzaine de kilomètres.

La mer d'Irlande était vide, les pêcheurs étaient rentrés à l'aube. Il n'avait vu que trois cargos, beaucoup plus gros que le navire qu'ils cherchaient, et quelques barques à moins d'un mile de la côte. Malko et Antony Morgan scrutaient l'horizon aussi loin qu'ils le pouvaient. Le *Sundowner* était-il assez rapide pour avoir dépassé la pointe sud de l'Irlande et se trouver dans l'Atlantique ?

— Il est parti ! bougonna Clarke.

Malko ne répondit pas. Il broyait du noir. Ils venaient de dépasser Wexford, dans vingt minutes au plus, ils arriveraient à la hauteur de Clogga Beach. Soudain, il sursauta, un bateau venait d'apparaître dans ses jumelles. Pas de sillage derrière lui : le navire était immobile.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il, en montrant au pilote sa découverte.

L'Irlandais n'hésita pas.

— Le bateau-phare de Arklow.

L'excitation de Malko retomba. Mais en continuant à examiner la mer, il découvrit, entre le bateau-phare et la côte, un autre navire à l'ancre, de la taille du *Sundowner*. Il tendit les jumelles à sir Peter Clarke.

— Le voilà !

Le Britannique observa longuement le bateau et finit par dire :

— Comment pouvez-vous en être certain ?

Malko écumait intérieurement. Il l'aurait volontiers balancé par-dessus bord.

— On peut se poser sur le pont pour vérifier, répliqua-t-il. Mais je suis sûr qu'il s'agit du *Sundowner*. Il attend de revenir à Clogga Beach ce soir pour terminer son transbordement. Deux cents tonnes d'armes en une nuit, c'est impossible à décharger...

— Je le pense aussi, appuya James Williamson.

— Bien, fit sombrement le chef du MI6. J'espère que vous ne me faites pas commettre la plus grande erreur de ma vie.

La nuit était beaucoup plus sombre que la veille et de gros nuages déversaient des trombes d'eau à intervalles irréguliers. Pour la troisième fois, Malko avait repris son poste d'observation. Ce serait la dernière, sir Peter Clarke n'accepterait pas un nouveau délai.

Malko et Mairead n'étaient pas là depuis dix minutes que la première chaloupe surgit de l'obscurité, chargée à ras bord. Malko n'eut aucun mal à repérer le *Sundowner*, beaucoup plus près de la côte, afin d'accélérer les rotations. Le tracteur arriva sur la plage quelques minutes plus tard et le transbordement des armes se déroula exactement comme la veille. Les heures s'écoulèrent, sur le même rythme monotone. Les hommes de l'IRA couraient sur la plage avec leurs lourdes caisses. Malko consulta sa montre, l'estomac serré.

Dans une heure, au plus, le jour allait se lever.

*

* *

Harry « Mad Dog » Flynn acheva de charger les six caisses de SAM 7 dans son minibus garé sous un des hangars de la ferme de Tom Ross. Des caisses d'armes étaient disséminées un peu partout, sous du

fumier, du foin, ou simplement empilées dans les étables. Elles resteraient là le moins longtemps possible, mais sous peine de se faire repérer, il était impossible d'acheminer en Ulster un stock de cette importance en quelques jours.

Pour les SAM 7, il y avait une priorité. Avec ces missiles sol-air, ils pourraient enfin abattre les hélicoptères Lynx de l'armée britannique. La peur allait changer de camp... Harry « Mad Dog » Flynn contemplait les longues caisses, presque avec tendresse. Il voulait être le premier à s'en servir, quitte à s'infiltrer en Ulster.

Le « teuf-teuf » du tracteur le ramena à la réalité. Une silhouette sortit de l'ombre.

— Tu devrais être parti ! lança Brian Savage.

Celui-ci veillait à toute l'opération. Il était rassuré.

Depuis la voiture piégée de Dundalk, rien d'inquiétant ne s'était passé. Il ignorait si Mairead O'Connor et l'homme qui l'accompagnait avaient été tués. Mais en tout cas, Jimmy Toland était mort et sa cassette détruite. Dans moins d'une heure, toute l'opération STOCKHOLM serait terminée. Le retour de *Sundowner* en Libye en était la partie la plus facile. Harry « Mad Dog » Flynn monta dans son véhicule où l'attendait Moss Cooney. Dans la cabine il y avait deux AK 47 roumains prélevés sur le stock du *Sundowner*, chargeur engagé. À tout hasard.

Harry lança le moteur et s'éloigna en cahotant sur l'étroit sentier partant de la ferme. Sans allumer ses phares, il atteignit le croisement avec la route Arklow-Gorey. Il s'arrêta, vérifiant, avant de se lancer, que la voie était libre.

*

* *

Le capitaine Andrew aperçut, dans ses jumelles à infrarouge, le fourgon qui surgissait du chemin menant à Clogga Beach. À coup sûr, c'était un chargement d'armes de l'IRA... Immédiatement, il appela sir Peter Clarke sur le canal 1. Son patron se trouvait à l'entrée de Arklow, sur le parking d'un concessionnaire Mercedes. Le capitaine le mit au courant, demandant des ordres. Sir Peter Clarke n'hésita que quelques secondes. Il tenait enfin l'occasion de prendre sa revanche.

— Interceptez-le, ordonna-t-il d'un ton sans réplique.

Au moment où Harry « Mad Dog » Flynn passait la première, la lumière crue d'un projecteur, de l'autre côté de la route, l'éblouit et une voix déformée par un mégaphone troua le silence.

— Stoppez ce véhicule et descendez, les mains en l'air !

— *Fucking bastards !* hurla Harry « Mad Dog » Flynn de toute la force de ses poumons.

Il appuya à fond sur l'accélérateur et baissa la tête. Le fourgon bondit sur le goudron. Au même moment, une rafale d'arme automatique claqua, faisant vibrer les tôles. L'Irlandais sentit le volant flotter, le fourgon commença à zigzaguer, puis fila en biais. Deux pneus avaient été déchiquetés par les projectiles. En dépit de tous ses efforts, Harry « Mad Dog » Flynn ne put le maintenir sur la route. Jurant comme un charretier, il plongea dans le fossé et le véhicule se renversa.

— *Get out !* hurla-t-il à Moss Cooney.

Ils sortirent tous les deux par la portière gauche, furent aussitôt pris dans le faisceau du projecteur. La voix au mégaphone lança :

— Levez les bras. Lâchez vos armes !

Harry « Mad Dog » Flynn s'arrêta, mais ne leva pas les bras. Ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête. S'il se rendait, il ne ressortirait jamais de prison. Il leva sa Kalach à l'horizontale, ouvrit le feu au jugé dans la direction du projecteur et hurla :

— *Go to hell !*

À côté de lui, Moss Cooney ouvrit le feu à son tour. Le projecteur s'éteignit mais Harry « Mad Dog » Flynn eut l'impression de recevoir une grêle de coups de poing terribles dans la poitrine. Il lui sembla que le projecteur se rallumait et oscillait de droite à gauche. Le sol se déroba sous ses pieds et il se dit qu'il avait glissé.

Il ne sentait plus la Kalachnikov tressauter entre ses mains, mais le crépitement des détonations continuait. Puis il cessa et Harry « Mad Dog » Flynn ne sentit plus rien.

Le bruit des détonations au loin figea Malko.

— *My God*, qu'est-ce qui se passe ? sursauta Mairead O'Connor.

— Rien de bon, fit sombrement Malko.

Il appuya sur le bouton émetteur de son talkie-walkie et appela.

— *Blueberry ! Blueberry !* Vous m'entendez ?

— Affirmatif, fit la voix du capitaine Andrew.

— Que se passe-t-il ?

— Un véhicule suspect a essayé de quitter la zone. Nous l'avons intercepté et ses occupants ont ouvert le feu.

— Mais c'est *moi* qui devais donner l'ordre d'action ! protesta Malko, ivre de rage.

— *Sorry, sir*, répliqua calmement le capitaine Andrew, j'en ai référé à l'autorité.

Sur la plage, les hommes en train de décharger les chaloupes s'étaient brutalement interrompus, les gardes armés, dissimulés derrière des rochers, avaient disparu. La voix du capitaine Andrew éclata dans les oreilles de Malko.

— Sir, nous progressons vers Clogga Beach. Restez où vous êtes, ne vous exposez pas.

Le moteur du tracteur, violemment sollicité, s'étrangla avant de repartir de plus belle. Deux hommes montèrent dans la chaloupe qui s'éloigna du bord à toute vitesse, avalée par l'obscurité. Une rafale partit de la plage puis des coups de feu isolés, venant de l'intérieur des terres et plusieurs courtes rafales, mêlées à des explosions plus sourdes. Le moteur du tracteur rugit.

Malko était atterré : c'était exactement ce qu'il avait craint. La voix du capitaine Andrew éclata de nouveau.

— Nous progressons, mais nous rencontrons une forte résistance. Ils sont retranchés dans les bâtiments d'une ferme, à un demi-mile de la plage.

Une rafale de mitrailleuse lui coupa la parole. L'IRA se défendait avec acharnement. Malko jeta un coup d'œil à la plage désertée. Où était Salman Rushdie ?

Il se releva.

— Partons d'ici, dit-il à Mairead.

Le *Sundowner* pouvait filer de toute la vitesse de ses moteurs, il n'irait pas loin, mais Malko s'en moquait : Salman Rushdie n'était pas à bord. Ils coururent vers la ferme, contournant le *trailer-park*. Ils marchaient au milieu du sentier pour ne pas être pris pour des membres de l'IRA.

La fusillade diminuait d'intensité. Malko se sentait profondément amer. Salman Rushdie était sans doute quelque part non loin de là, une balle dans la tête, alors que sir Peter Clarke triomphait. Il avait ce qui l'intéressait : les armes.

*

* *

Le jour se levait. Une activité fébrile régnait autour de la ferme envahie par les hommes du 14^e *Intelligence Unit*, rejoints par des policiers en uniforme de la Garda.

Sept membres de l'IRA étaient assis par terre, menottés, les mains derrière le dos.

L'IRA avait eu quatre morts, dont Harry « Mad Dog » Flynn et Moss Cooney, le 14^e *Intelligence Unit* un seul. Arraisonné par un hélicoptère de la Garda, le *Sundowner* faisait route pour Dublin. Les policiers avaient trouvé près de cinquante tonnes d'armes à bord, mais aucune trace de Salman Rushdie. Le capitaine avait prétendu ne rien savoir de son existence.

Une voiture de la Garda s'arrêta dans un nuage de poussière au milieu de la cour. Un policier s'approcha de Malko.

— Nous avons fouillé toutes les fermes des environs, sans succès.

Malko ne répondit même pas, la gorge nouée de fureur. Bien entendu, sir Peter Clarke s'était bien gardé de se montrer, déléguant son pouvoir au capitaine Andrew. Celui-ci, à l'instigation d'Antony Morgan, avait sommairement interrogé les prisonniers. Quand on leur avait parlé de Salman Rushdie, ils étaient tombés des nues. Ils

appartenaient tous à l'IRA, certains étaient venus d'Ulster pour récupérer des armes, mais c'était tout.

Visiblement, c'étaient des garçons simples et ils ne mentaient pas.

— Vous avez interrogé le propriétaire de la ferme ?

— Oui, confirma le capitaine Andrew. C'est un sympathisant. Il a déjà prêté sa ferme pour ce genre d'opération. Mais il ne sait rien au sujet de Salman Rushdie.

Malko ne décolérait pas. Sa mission avait échoué. Les hommes qui étaient là n'étaient que des seconds couteaux, ignorant tout du marché passé par l'IRA avec la Libye.

Mairead, le visage fermé, regardait les prisonniers. Elle s'approcha d'eux et échangea quelques mots avec Tom, le propriétaire de la ferme. Malko vit ce dernier embarrassé. La jeune femme revint vers lui.

— Brian Savage était ici, annonça-t-elle.

— Qui est-ce ?

— Celui que vous connaissez sous le nom de « Wilfred Reilly ». L'homme qui a tué Kevin.

Malko reprit espoir. Si celui qui avait organisé l'enlèvement de Salman Rushdie était sur place, l'écrivain n'avait pas été exfiltré par une autre voie. Mais où était-il ?

La plupart des policiers quittaient la ferme, emmenant les prisonniers et laissant le stock d'armes sous bonne garde. Il n'y avait plus rien à faire.

Antony Morgan s'approcha, la mine déconfite.

— Retournons à Dublin, suggéra-t-il, nous allons faire le point.

De mauvaise grâce, Malko prit place dans sa voiture en compagnie de Mairead. Brian Savage pouvait très bien avoir échappé aux hommes du 14^e *Intelligence Unit*. Avec ou sans Salman Rushdie.

— Vous savez où trouver Brian Savage ? demanda-t-il à Mairead.

— Je crois savoir où il se planque mais...

— Allons-y.

Ils cahotèrent jusqu'au petit rond-point où se terminait la route goudronnée menant au *trailer-park*. Antony Morgan allait tourner à droite lorsque Malko l'arrêta.

— Stop !

— Que se passe-t-il ?

— Reculez. Entrez dans le *trailer-park*.

L'Américain obéit. Malko descendit et parcourut les lieux du regard. Entre deux *trailers* sur cale, il y avait un fourgon blanc des « Télécoms » irlandais. Sa présence semblait bizarre dans ce parc désert.

Les *trailers* ne servaient qu'à la belle saison. Tirant le Beretta 92 de sa ceinture. Malko l'arma et avança vers les deux *trailers* entre lesquels le fourgon était garé. Fermé à clef et personne à l'intérieur. Le cœur battant, il s'approcha du *trailer* de gauche, et pesa sur la porte. Elle s'ouvrit sans difficulté. Sur ses gardes, il la rabattit brutalement, pistolet braqué à l'intérieur.

Immédiatement, il aperçut l'homme étendu sur le sol. On ne voyait que son visage, amaigri, barbu, sans lunettes. Une large bande d'adhésif barrait sa bouche et une autre ses yeux. Le reste de son corps était dissimulé dans une sorte de housse noire.

Il n'y avait aucun doute. Il venait de retrouver Salman Rushdie !

Malko n'arrivait pas à détacher son regard de l'écrivain, n'en croyant pas ses yeux. Il se pencha et arracha avec précaution la bande d'adhésif recouvrant sa bouche. Aussitôt, ses lèvres bougèrent : il était vivant.

Un grincement métallique le fit se retourner. Par la porte arrière du fourgon blanc, un homme de haute taille, très brun, avec un visage plat et un vilain rictus, venait de sauter à terre. Il n'avait pas vu Malko. Ce dernier lança sèchement :

— Stop !

L'homme s'arrêta, se retourna lentement et vit le Beretta 92 braqué sur lui. Comme dans un film au ralenti, il sortit la main droite de sa poche et la laissa pendre le long de son corps.

— Vous êtes Brian Savage ? demanda Malko. Alias Wilfred Reilly.

L'Irlandais lui répondit d'une infime inclinaison de la tête.

— Mettez les deux mains sur votre tête, ordonna Malko.

Un claquement sec et métallique venant de l'endroit où il avait garé la voiture lui fit tourner légèrement la tête. Il eut le temps de voir Mairead O'Connor, raide comme une statue, le bras droit étendu devant elle, sa main serrant son vieux Colt rouillé.

— Mairead, non !

La détonation se confondit avec son « non ». Une tache rouge apparut sous la pointe du nez de Brian Savage. Sa tête fut rejetée en arrière, comme par un coup de poing invisible, un jet de sang jaillit de sa nuque éclatée et il tomba comme une masse, foudroyé.

Le bras de Mairead retomba, ses doigts lâchèrent le pistolet qui tomba à terre et les traits de la jeune femme se défirent, comme de la cire exposée au soleil, ne reflétant plus qu'une immense fatigue. Malko marcha vers elle et elle se jeta dans ses bras en sanglotant. Il la serra de toutes ses forces : sans sa vendetta, il n'aurait jamais retrouvé Salman Rushdie.

Cet ouvrage a été imprimé en France par

CPI BUSSIERE

à Saint-Amand-Montrond (Cher)

en mars 2011

Mise en pages : Bussière

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris

Tél. : 01-40-70-95-57

— N° d'imp. 110056. —

Dépôt légal : mars 2011.

[1] Fête musulmane.

[2] Irish Republican Army. Organisation clandestine armée luttant pour l'indépendance de l'Irlande du Nord, pour le moment rattachée à

la Grande-Bretagne.

[3] Équivalent de la D.S.T.

[4] Équivalent de la D.G.S.E.

[5] Environ 800000 francs.

[6] Voir SAS n° 108, *Coup d'État à Tripoli*.

[7] Hélicoptères.

[8] Bougnoule, en argot.

[9] Fiacre

[10] Laissez-moi.

[11] Affreux.

[12] Voir SAS n° 103, *La vengeance de Saddam Hussein*.

[13] Voir SAS n° 56. *Opération Matador*.

[14] Tranches de citron vert écrasés au pilon, glace concassée et Cointreau.

[15] Gendarmerie irlandaise.

[16] Salaud.

[17] Langue celte parlée en Irlande.

[18] Aimable surnom des policiers britanniques : porcs

[19] Balance.

[20] 5000 francs.

[21] Une preuve absolue.

[22] Chien fou.

[23] Le principal est en route.

[24] Only fuckers drivers.

[25] Doorsteps – Pavements and Gutter.

[26] Gorilles

[27] Jump up, little fucker !

[28] Sabot.

[29] Policiers en charge du stationnement.

[30] Environ 800 francs.

[31] Jetez vos armes ! Sortez de la voiture !

[32] Effectivement.

[33] Salope cousue d'or.

[34] SAS n° 108, *Coup d'État à Tripoli*.

[35] L'Iran fait chier !

[36] Ne vous emballez pas !

[37] Agents

[38] Flics

[39] Mon sac. Prenez le pistolet à l'intérieur.

[40] Baise-moi fort !

[41] Tuez-la.